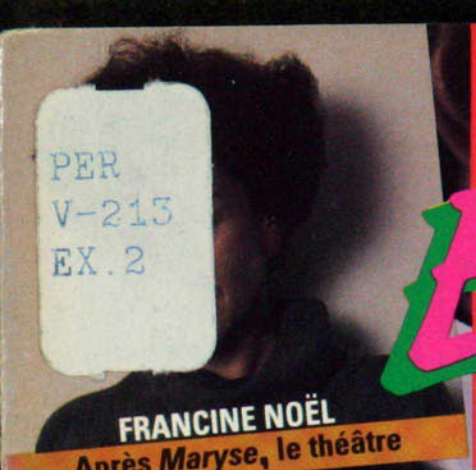
PER
V-213
EX.2



FRANCINE NOËL
Après *Maryse*, le théâtre

LA VIE EN ROSE

Le magazine féministe d'actualité

LE POUVOIR A-T-IL UN SEXE?

Monique Bégin et Lise Bissonnette en parlent

AFRIQUE DU SUD
Pour qui sonne le glas?
À l'heure de l'état d'urgence

LEURS PÈRES À ELLES
Six témoignages émouvants

Courrier de 2e classe • Enr. 5188 • Port payé à Montréal
décembre-janvier 1986 • no 32 • 2,95$

006606 1000 000 99/12
BIBLIO NAT DU QUEBEC
1700 ST DENIS
MTL
PQ H2X 3K6

IL FAUT LIRE



SYLVIE GERMAIN
Le livre des nuits

C'est son premier roman, mais quel roman! Vous ne l'avez pas encore vue à APOSTROPHES, vous ne la verrez probablement pas chez Denise Bombardier: à croire que les découvertes se font ailleurs. Chez votre libraire, évidemment!

« Elle a trente et un ans, mais elle se dit sans âge. Elle écrit comme elle danse: jusqu'à l'épuisement. Et son premier roman est un coup d'éclat! » (L'Événement)

« ... une écriture magique, presque démoniaque. Le lyrisme de Sylvie Germain est si précis que chaque phrase en acquiert une sorte d'évidence. » (P. Drachline, Le Monde)

En librairie à 14,95$

La première biographie totale de SARTRE par ANNIE COHEN-SOLAL



« Sartre en long et en large et sous toutes les coutures ... la première biographie totale de cet homme qui était à la fois écrivain, journaliste, philosophe, auteur de théâtre... le Sartre de chacun: celui de Beauvoir et celui de Jean Genet, celui de Jean Cau et celui de Raymond Aron... Le but premier d'Annie Cohen-Solal était d'intégrer la vie privée et la vie intellectuelle de Sartre pour globaliser son histoire. »

En librairie à 29,95$



FRANÇOISE MALLET-JORIS
Le rire de Laura

« Un des rares romancières chez qui la curiosité pour son époque se nourrit d'une adhésion presque mystique aux manifestations les plus violentes et les plus asociales de la vie, de l'amour. » (B. Poirot-Delpech, Le Monde)

« Il n'y a pas de pardon dans ce livre superbe et prométhéen qui a, de surcroît, l'insigne mérite de ne pas faire la morale. » (Alain Bosquet, Le Figaro)

« Livre de douleur certes, mais livre de sagesse enfin retrouvée, Françoise Mallet-Joris a écrit le bilan complet de ce que peut être une vie de femme, une vie de mère. » (F. Xénakis, Le Matin)

En librairie à 16,75$

CATHERINE LÉPRONT
Le retour de Julie Farnèse



Julie Farnèse, qui a quitté son pays depuis vingt ans, décide de renouer avec ce qui reste de la famille Farnèse, ces bourgeois qui prétendaient descendre des princes italiens. Les multiples images qu'elle évoque pour les uns ou les autres révèlent la vérité profonde de chacun. Dans sa profondeur romanesque, le temps se comporte ici comme un escamoteur, un illusionniste, jusqu'à la dernière page, où se fondent passé, présent et avenir.

En librairie à 14,95$

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

21
LE POUVOIR A-T-IL UN SEXE?
Francine Pelletier

22


Monique Bégin
UN VOYAGE SOLITAIRE
Colette Marcil

26
Lise Bissonnette
UNE RESPONSABILITÉ QUOTIDIENNE
Francine Pelletier et Lise Moisan



ÉDITORIAL 5
Concrétisons le pouvoir
Francine Pelletier

COMMUNIQUÉS 7

COURRIER 8

COMMENTAIRES
L'appui à Pauline Marois: un choix biologique ou politique? 10
Claire Duguay et autres

LVR au pilori 11
Ariane Émond et Gloria Escomel

CHRONIQUE DÉLINQUANTE 13
Y a-t-il un miroir dans la salle?
Hélène Pedneault

ACTUALITÉ FÉMINISTE
Caisses populaires
Des femmes en grève 14

Colloque sur les médecines douces
La méditation, la tisane et l'acupuncture 16

Journée d'interaction lesbienne
En quête d'existence politique 18

INTERNATIONAL
Afrique du Sud
Pour qui sonne le glas? 32
Nancy Thede

À l'heure de l'état d'urgence 35
Francine Pelletier

JOURNAL INTIME ET POLITIQUE 39
Leurs pères à elles

CINÉMA
Festival of Festivals
Toronto: reine du cinéma? 44
Albanie Morin

Festival du nouveau cinéma
Une énergie nouvelle 45
Diane Poitras

SANTÉ 47
Les pieds de Jane Fonda
Hélène Sarrasin

THÉÂTRE 48
Francine Noël
Une vieille passion
Marie-Claude Trépannier

DANSE 50
Festival international de la nouvelle danse
Un art de voyeurs
Aline Gélinas

FLASHES 52
Livres, revues, spectacles...

CALENDRIER 59

Photo de la page couverture : Suzanne Girard Photo de Francine Noël : Pierre Obrosnewski



LA VIE EN ROSE
PRÉSENTE SON CALENDRIER

86

Un plaisir pour les yeux 365 jours par année!

- *Un look original: un calendrier-poster, sur papier glacé, format 13" x 45".*
- *L'actualité culturelle 1986 en images de cinéma, danse, théâtre, performance, spectacles...*
- *«Chic et de bon goût»! et pas cher du tout!*

Bref, le cadeau de Noël idéal!
Commandez-le dès aujourd'hui.
Seulement 6,98 $ pour nos abonné-e-s;
7,98 $ pour les non- abonné-e-s.
Ajoutez 1 $ pour frais de poste et de manutention.

Faites vite, vite, vite, quantité limitée!

Ci-joint un paiement de:
_____ X 7,98 $ chacun (Frais de poste et de manutention inclus)
Numéro d'abonné: .....
_____ X 8,98 $ chacun (Frais de poste et de manutention inclus)

☐ Par chèque ☐ Visa ☐ MasterCard

N° carte — Expiration

Nom

Adresse

Ville — Province

Code postal — Tél.

Allouez 4 semaines pour la livraison.

Aussi disponible directement à La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, Qc, H2W 2M4

Concrétisons le pouvoir

par Francine Pelletier

Le Québec s'apprête à retourner aux urnes, si ce n'est pas déjà fait. Que nous le voulions ou non, que nous ayons voté NPD, Mouvement socialiste ou rien du tout, nous sommes donc sur le point de voir Pierre Marc Johnson, le nouveau chef péquiste, ou Robert Bourassa, le nouveau vieux chef libéral, prendre le pouvoir. Système politique oblige. L'espèce de fatalisme qui accompagne chaque élection est bel et bien dans l'air. On aura à peine remarqué que les 22 partis politiques reconnus au Québec n'ont toujours que des hommes à leur tête, tellement tout se passe comme les experts l'avaient prédit.

Quelle que soit la présence aujourd'hui des femmes dans d'autres domaines, cette élection se déroule comme toutes les autres, comme si nous existions à peine. Et nous n'existerons vraiment sur la scène politique que le jour où nous y serons adéquatement représentées.

Entendons-nous bien. La question des femmes et du pouvoir n'est pas une panacée mais elle procède d'une certaine logique dont le mouvement des femmes ne saurait se passer. Ceci dit, la position des féministes de Vancouver (voir LVR, sept. 1985) affirmant que les femmes qui s'approchent du pouvoir sont davantage de ce côté que du côté des femmes est bien compréhensible. Quelle féministe ne tenait pas ce discours il y a 10 ans? Mais voilà, nous ne sommes plus en 1975. L'identité du mouvement ne repose plus uniquement sur de petits groupes de femmes, les seules à se dire et à agir en tant que féministes. Le mouvement des femmes n'est plus l'affaire de quelques-unes mais de milliers. Par le fait même, il est devenu plus large, plus ouvert, plus diversifié. Bref, ce qu'on pouvait lui souhaiter de mieux.

La peur du pouvoir

Bien sûr, nous avons toujours à nous méfier du pouvoir, les intérêts des femmes et les intérêts de l'État ne s'étant guère approchés avec le temps. Mais ne faut-il pas voir dans cette condamnation des femmes au pouvoir notre propre peur du pouvoir? Toutes les femmes qui exercent le pouvoir le disent et toutes les femmes impliquées dans des groupes de femmes le savent: le pouvoir est notre talon d'Achille. Nous avons de la difficulté à admettre que nous puissions le détenir ou que des rapports de force puissent exister entre nous, tellement le pouvoir a longtemps été associé aux pires abus d'une société patriarcale, à la sale affaire des hommes.

Mais au fur et à mesure que le mouvement féministe a pris de l'ampleur, il a bien fallu admettre que le pouvoir est un aspect essentiel à tout fonctionnement, avec lequel on devrait composer si l'on veut changer les rapports de force qui prévalent dans cette société. Il est d'ailleurs intéressant de voir à quel point le thème choisi par l'Intersyndicale des femmes pour le 8 mars dernier, *Imaginons le pouvoir*, a suscité des réactions. Il y en a bien eu quelques-unes pour condamner une telle visée pour les femmes, mais plus nombreuses ont été celles qui se sont plaintes que le thème n'allait pas assez loin: plus qu'*imaginer* le pouvoir, il fallait le prendre pour ensuite le transformer. Signe des temps qui changent et d'une maturité politique qui s'impose.

Mais que de surprises m'attendaient ainsi que *La Vie en rose*, après avoir personnellement appuyé la candidature de Pauline Marois à la chefferie du PQ (voir LVR, édito, sept. 1985). De «la merde en conserve», un «cul-de-sac» et un «virage à droite», nous a-t-on fait savoir. Pire encore (à mes oreilles), on y a vu une argumentation axée sur la biologie – appuyer une femme parce que c'est une femme – plutôt que sur des motifs politiques (voir «L'appui à Marois», p. 10). Parce que j'estime que beaucoup de ces critiques sont symptomatiques du malaise qui persiste face à la question du pouvoir, je me permets d'y revenir.

Que Pauline Marois ait certaines lacunes idéologiques et politiques, je crois en avoir fait mention dans l'éditorial de septembre. Et avoir eu le temps de constater l'évolution plutôt négative qu'a prise finalement sa campagne, sans doute aurais-je nuancé davantage. Mais ce qui m'apparaissait important à ce moment-là m'apparaît encore important aujourd'hui.

L'important, c'est le lobby

C'est avec la candidature de Mme Marois que j'ai compris toute la stratégie des féministes américaines face à la candidature de Geraldine Ferraro à la vice-présidence américaine, l'année dernière, et toute la ressemblance qu'il pouvait y avoir entre ces deux nominations. Dans les deux cas, il s'agissait, pour la première fois dans l'histoire nord-américaine, de remettre à une femme un pouvoir énorme, impensable il y a encore cinq ans. Dans les deux cas, il s'agissait de deux femmes de carrière, séduites par la politique, dont l'appartenance à un milieu aisé ne pouvait qu'avantager; deux femmes d'allure et de position *modérés* mais dont l'identification aux femmes allait s'accroître au fur et à mesure que les campagnes avançaient. Si ces femmes avaient été plus pauvres, moins ambitieuses et surtout plus radicales, elles n'auraient tout simplement pas été là. Dans un cas comme dans l'autre, elles n'étaient pas des candidates *idéales*, selon de stricts paramètres féministes, mais des candidates *raisonnables*.

Position pragmatique s'il en est – les Américain-e-s y excellent d'ailleurs – mais où entre en ligne de compte cette évidence: il n'y a pas que le droit de vote qui peut s'exercer dans un système démocratique, nous pouvons *agir* sur ceux et celles que nous portons au pouvoir. Il y a longtemps que nos voisines du Sud mettent en pratique cette notion: leurs lobbies sont extrêmement bien organisés et efficaces. Malheureusement, cette pratique est quasi inexistante au Québec. Nous avons encore à nous mobiliser pour porter des femmes au pouvoir et, de façon générale, pour demander des comptes à celles et à ceux qui y sont déjà.

Or, le «phénomène Marois», pour le temps qu'il a duré, était essentiellement attribuable aux gains que les femmes ont obtenus ces 15 dernières années. Pauline Marois avait donc une dette politique envers les femmes sur laquelle nous aurions pu jouer comme jamais auparavant. Ma prise de position, par ailleurs, ne tenait pas suffisamment compte du manque de *lobbies* féministes au Québec spécifiquement axés sur le pouvoir politique, je le vois maintenant. J'ose espérer que le groupe Femmes regroupées pour l'accessibilité au pouvoir politique et économique (FRAPPE), récemment constitué, soit un début d'organisation dans ce sens-là.

Un courant de morosité

Que voulez-vous, je fais partie de ces personnes qui considèrent le pessimisme comme notre «pire ennemi». C'est d'ailleurs en partie pour riposter à un certain cynisme journalistique de bon ton et, surtout, à un certain radicalisme «impuissant» que j'ai écrit cet éditorial litigieux. Ce courant de morosité, fort répandu dans les milieux de gauche (incluant le milieu féministe), se donne toujours les meilleures excuses du monde pour ne pas agir: «Ce n'est pas assez féministe, assez progressif, assez radical... ou c'est trop péquiste.» Si Pauline Marois était une candidate critiquable, elle était, malgré elle, un symbole non négligeable. «A woman on her way to the White House» , disaient les Américaines.

«La première femme Première ministre du Québec», espérions-nous ici. Car qu'on le veuille ou non, une femme Première ministre, féministe de surcroît, n'agit-elle pas plus vite et plus fort sur l'inconscient collectif que toutes les manifestations féministes des cinq dernières années? Je ne comprends pas qu'on n'y accorde aucune importance.

Je ne comprends surtout pas, de la part de féministes, le reproche d'un choix basé sur «l'identité sexuelle». Le féminisme *est* un choix basé sur l'identité sexuelle: pensons à l'action positive, au principe d'autonomie des groupes de femmes, à *La Vie en rose*... où, comme dit Micheline de Sève, «se réclamer du féminisme signifie privilégier les femmes comme interlocutrices»[1]. Bien sûr, il faut voir *quelles* interlocutrices mais, à mon avis, toutes les lacunes de Pauline Marois ne pesaient pas assez lourd dans la balance. De plus, elle valait autant sinon plus que tout autre candidat à ce moment-là.

Et puis, la discréditation de Marois par association péquiste peut-elle vraiment être prise au sérieux? Nous avons été extraordinairement nombreuses à voter pour le PQ en 1981, tout autant qu'en 1976, et ceci même si les féministes ont été les premières à se dissocier de l'idéal péquiste. Pourquoi y aurait-il une plus grande «contradiction» aujourd'hui qu'hier? Serait-ce donc que le «symbole» nationaliste a eu plus d'emprise sur nous que le «symbole» féministe?...

Un phénomène plus grave encore

Derrière toutes ces critiques, parfois fort abusives, se dissimule un phénomène plus large et plus grave, à mon avis: le manque de confiance des femmes en général et des féministes en particulier vis-à-vis toute femme qui a du pouvoir, politique ou non. Car, au moindre geste controversé, les critiques déferlent à leur égard. Lise Payette en a parlé dans l'entrevue qu'elle nous accordait en mai dernier, Lise Bissonnette en parle dans ce numéro et nous, à *La Vie en rose*, qui avons aussi le pouvoir d'influencer, commençons en avoir gros sur le coeur (voir «LVR au pilori», p. 11).

Bien sûr, la critique est une chose essentielle, voire positive. Prendrait-on la peine de critiquer quelqu'un-e ou quelque chose qui nous laisse indifférentes? Mais les femmes de pouvoir (et les revues féministes) étant si peu nombreuses, nous voilà devenues la cible d'attentes et de critiques démesurées. On s'attend à ce que nous agissions comme le porte-parole de *toutes* les femmes et ceci, même s'il n'est ni souhaitable ni possible de le faire. C'est donc dire qu'on nous refuse, en quelque sorte, le droit à l'opinion personnelle, qui suppose le droit à la divergence et à l'erreur. Un signe, je pense, que les femmes ont énormément de difficulté à se dissocier du grand NOUS sororal et unifiant des premières années de lutte. Mais les critiques sont si acerbes, parfois, qu'on peut même se demander si on n'est pas en train de nous faire payer notre audace, notre visibilité, notre rayonnement, nos affirmations. Serait-ce là un autre indice de notre difficulté de nous défaire de notre image de victimes?...

Bref, la critique doit s'aiguiser dans les deux sens: qu'est-ce qu'on attend des femmes au pouvoir, mais aussi qu'est-ce qu'on attend du mouvement des femmes aujourd'hui? Si le mot «solidarité» ne veut trop souvent rien dire, c'est peut-être qu'on a trop voulu l'accoler à une image vertueuse et uniforme des femmes. Comme disait Solance Vincent au début de son commentaire sur le pacifisme et le militarisme (voir LVR, oct. 1985): «Il est grand temps d'admettre que divers courants agitent le féminisme.» Il est grand temps aussi d'admettre quoi qu'on pense de ces courants, qu'il s'agit là d'une évolution nécessaire.

1/ *Pour un féminisme libertaire*, Éd. Boréal Express, Montréal, 1985.



COMMUNIQUÉS

Publications

Femmes musiciennes

«Notable Women Records and Tapes», un nouveau répertoire sur les musiciennes indépendantes du Canada, sera disponible en 1986.

Pour en recevoir un exemplaire, écrire à: Notable Women, 64, Alice Street, Guelph, Ontario, N1E 2Z8.

Best-sellers

La bibliothèque municipale de Montréal inaugure un service de location de best-sellers. La location se fera à raison de 10% de la valeur marchande du livre plus un dollar. Pour en profiter, vous devez être inscrit-e à la bibliothèque. Ce service est offert aux adultes de 16 ans et plus.

Lorsqu'on est né pour un petit pain...

Info-Pop de Montréal publie un document de réflexion ayant pour titre: «Lorsqu'on est né pour un petit pain...» suivi de «Propositions ayant pour but d'abolir la pauvreté au Canada». Le coût est de 3,25$ l'unité.

Envoyez votre chèque à Info-Pop de Montréal Inc., 524, rue de Castelneau, Montréal, H2R 1R5.

Périodiques pour les femmes canadiennes

L'Institut canadien de recherche sur les femmes offre des abonnements à sa nouvelle série «Périodiques pour les femmes canadiennes: mots clés en contexte». Ce répertoire informatisé d'articles publiés dans les revues féministes ou spécialisées permet une référence rapide aux titres d'articles récents.

Le tarif est de 35 $ pour les non-membres et 20 $ pour les membres. Envoyez un chèque à L'ICREF, 151, rue Slater, bureau 408, Ottawa, Ontario, K1P 5H3.

Santé

Votre travail vous cause-t-il des problèmes de santé? L'équipe Santé au travail du CLSC Centre-ville offre différents services allant des services médicaux et psychologiques jusqu'à la référence et l'information.

Pour en savoir plus long, contacter le CLSC Centre-ville au 1199, rue Bleury, 2e étage. Téléphone: 866-5761, poste 140.

Le Centre de santé des femmes

Le Centre de santé des femmes offre des services de médecine générale diversifiés: des cliniques d'avortement, de contraception, de grossesse et d'accouchement ainsi que des ateliers d'auto-examen, de massage, de contraception douce et de santé mentale.

Le Centre de santé des femmes est situé au 16, boul. Saint-Joseph est, à Montréal. Téléphone: 842-8903.

Groupes

Au bas de l'échelle

Ce groupe populaire voué à la défense des non-syndiqué-e-s offre des sessions d'information en français, en anglais et en espagnol sur les droits et les recours des travailleurs/euses non-syndiqué-e-s. Ces sessions sont données gratuitement, sur demande, dans les groupes, les collèges, etc.

On communique avec Nora Solervicens au 270-7878.

Mouvement des femmes aux Philippines

Le Comité d'information sur les Philippines projette de réaliser un film sur la montée du mouvement des femmes aux Philippines. Ce film exposera les problèmes de ces femmes et révélera la diversité et la richesse des actions qu'elles entreprennent pour changer leur situation.

Pour en savoir plus, contacter Patricia Youzwa, PIC, C.P. 746, Succ. R, Montréal, H2S 2P5.

La ligue des femmes du Québec

Cette association offre des services de référence et de documentation. Elle organise chaque mois des soupers-causeries. Les champs d'action de la Ligue des femmes du Québec sont la paix et le désarmement, le droit au travail pour les femmes, la solidarité internationale.

Pour en devenir membre ou pour plus d'informations: (514) 845-3796.

À Montréal,
de plus en plus,
les gens
bouquinent le soir.
Tôt ou tard...

RENAUD BRAY

jusqu'à minuit !

7 soirs par semaine!

5219, Côte-des-Neiges — 342-1515

La semaine nationale gaie

Cet événement, qui aura lieu du 2 au 8 février prochain, vise à donner une image positive de l'homosexualité, à faire connaître les différentes associations et groupes gais du Québec et à sensibiliser les gens sur le vécu homosexuel.

Pour faciliter la réalisation de ce projet, faites parvenir vos dons à *semaine internationale gaie*, C.P. 36, Succ. C, Montréal, H2L 4J7.

Cesser le feu!

Les Artistes pour la paix continuent de s'en mêler. Depuis 1983, ces artistes veulent contrer la menace nucléaire en agissant sans aucun autre outil politique que leur art. Attendez de voir les noms de ceux et celles qui seront sous la mitraille des applaudissements du «Cesser le feu» le vendredi 6 décembre, 20 h, au Théâtre Arlequin.

Cet événement est appuyé par l'Union des artistes et le Syndicat général du cinéma et de la Télévision (ONF).

Divers

Techniques d'animation par le film

À nouveau, *Parlimage* offre à tous les groupes de femmes du Québec la chance de participer au stage en technique d'animation par le film. Les frais de formation normalement de 300 $ et les déplacements sont offerts gratuitement par le Secrétariat d'État; il ne reste que des frais d'inscription minimum à couvrir par les organismes, soit 75 $. Les stages, d'une durée de 2 fins de semaine de 3 jours, commencent le vendredi à 15 h. Les prochains stages sont prévus les 10, 11, 12 et les 24, 25 et 26 janvier 1986.

Pour réserver, contactez Micheline McInnis au (514) 526-4423.

La paix en Amérique centrale

S'organise en ce moment une marche pour la paix qui doit partir de Panama le 10 décembre, traverser le Costa Rica, le Nicaragua, le Honduras, le Salvador, le Guatemala et, finalement, aboutir à Mexico aux environs du 22 janvier. Une délégation composée de représentant-e-s de différents pays se rendra ensuite à Washington pour déposer une pétition contre l'intervention américaine en Amérique centrale.

Des femmes norvégiennes ont organisé une marche semblable, de la Norvège en URSS, il y a deux ans. C'est une entreprise importante à un moment où l'on reparle d'une invasion américaine dans cette région. Si vous voulez vous joindre aux marcheurs-euse-s ou vous impliquer d'une façon ou d'une autre, contactez: Salut le Monde!, 6544 rue Saint-Denis, Montréal, 272-1040.

COURRIER

Ma fille et moi

Aux lectrices de *La Vie en rose*, vous avez ouvert une porte afin qu'elles expriment le lien avec leurs pères. (...) Je suis d'autant plus d'accord avec votre position sur cet «oubli important dans l'inventaire féministe» que je suis moi-même le père d'une jeune fille dans ses années dites «tendres». Vivant depuis peu une monoparentalité partagée, je suis actuellement encore plus sensible au développement de cette relation «différente» qui est celle de la relation fille-père.

J'espère que votre «porte ouverte» attirera nombre de femmes (et d'hommes...) [à aborder cette question].

DANIEL FECTEAU
MONTRÉAL



Vous, découverte nue

Ça m'étonne tellement de ne pas avoir encore lu des commentaires éblouis, enthousiastes à propos de ce texte intense, subtil, «Vous, découverte nue», paru dans votre «Tenter l'érotique» que je vous le dis, moi, comme il m'a happée, envahie brutalement, poursuivie durant des jours entiers. Je guettais toujours dans le «courrier» la lettre disant à ma place que Carole Massé possède un pouvoir d'évocation dépassant toutes les frontières de l'émotivement supportable, que cette femme écrit l'amour et le désir par des voies puissantes, fluides, imprégnantes et d'une extraordinaire sensualité... presque trop (non, jamais trop).

FRANCINE BOULET
SAINTE-AGATHE-DE-LOTBINIÈRE

Ce que les femmes m'ont appris

Une plus grande capacité à faire face à mes émotions sans partir à courir par en arrière. Encore du chemin à faire... Ce qui m'a le plus fait chier: me faire considérer comme un taré du seul fait que j'ai un pénis entre les deux jambes. Ce que j'ai le plus aimé et détesté à la fois: me faire dire mes quatre vérités sans pouvoir rien répondre. Bouche bée, le «mec». Nécessaire moment de méditation.

Beaucoup de féministes dans mon entourage depuis ces années. Des relations amoureuses, des amies, des collègues de travail. Des féministes parlables et des féministes pas parlables.

Des féministes «pas parlables»: Un beau discours féministe radical, le plus cohérent du monde. De bonnes claques sur la gueule au premier venu qui se trouve dans les parages. De bons coups de semonce aux intimes «chums», amants, amis et autres hommes de tout acabit. Frapper sur tout ce qui bouge en matière de mâle-ennemi. Une dialectique de type «western»: d'un côté, les bonnes (les femmes) et de l'autre, les méchants (les hommes). (...) Le féminisme a parfois ses raisons que la raison ne connaît pas. Non merci! Je ne souscris plus à toute idéologie qui propose que certains ont toujours raison et que les autres ont toujours tort: les femmes vs les hommes, les prolétaires vs les bourgeois, les syndicats vs les patrons, les Noirs vs les Blancs, etc.

Des féministes «parlables»: Un discours cohérent avec des questionnements. De la place pour l'échange. Tu peux me dire ce que tu veux. Je peux te dire ce que je veux sans aucune censure idéologique prise dans le ciment.

Des changements dans mes attitudes

Pour les idées, ça va. Je suis d'accord. Les revendications des femmes sont essentielles et je les appuie sans réserve. Pour les hommes, le problème n'est pas tant dans les idées que dans les attitudes. La politique du quotidien, c'est une autre paire de manches. Là, c'est pas mal plus difficile quand vient le temps de laver le linge sale, la vaisselle et les enfants. Le défilé des «Allo, bébé», des «psst... psst», des pinçages de fesses dans le métro, des regards insistants plus bas que la ceinture jusqu'aux sourires condescendants quand une femme prend la parole dans une réunion.

Je me suis reconnu dans certaines de ces attitudes. Sans jamais avoir pincé les fesses d'une belle fille dans le métro, j'en ai regardé ailleurs que dans les yeux, je le confesse... Un exercice d'auto-observation dans le domaine des attitudes mâles envers les femmes est des plus instructifs. Essayez-le! (Je m'adresse aux hommes en particulier.) Plutôt que de regarder les belles filles dans le métro, regardez les hommes pendant qu'ils regardent les belles filles. Vous allez rire! Sorte de voyeurisme à l'envers.

Nos changements d'attitudes maintenant

1) Parler avec une femme sans chercher à tout prix à avoir le dernier mot.

2) Découvrir que bien des femmes paniquent moins que bien des hommes devant un gros problème, contrairement aux préjugés populaires.

3) Avoir moins peur des émotions dérangeantes: les miennes et celles des autres. Cela facilite mes rapports avec les femmes et les hommes.

4) Je regarde toujours les femmes qui me plaisent mais pas comme un morceau de viande. Je suis d'ailleurs très content de sentir la même chose de la part de certaines femmes.

Conclusion: Je vois plus la vie en rose.

JOCELYN VILLENEUVE
MONTRÉAL

P.S.: M. Foglia fait-il partie des 20 % de femmes et d'hommes «totons»?

ÉQUIPE DE DIRECTION: Ariane Émond, Françoise Guénette, Claude Krynski, Louise Legault, Lise Moisan, Francine Pelletier • **RÉDACTION:** Yolande Fontaine, Françoise Guénette, Francine Pelletier • **ADMINISTRATION:** Louise Legault • **PROMOTION:** Ariane Émond • **SECRÉTARIAT:** France Giguère • **DIRECTION ARTISTIQUE:** Sylvie Laurendeau • **COLLABORATION:** Anne-Marie Alonzo, Claire Duguay, Gloria Escomel, Isabelle Flamant, Murielle Fortier, Suzanne Gagné, Aline GÉlinas, Rosaline Landry, Chantal Lavigne, Hélène Lecours, Colette Marcil, Lise Moisan, Albanie Morin, Véronique O'Leary, Renée Ouimet, Hélène Pedneault, Patricia, Diane Poitras, Michèle Roy, Monique Roy, Nancy Thede, Marie-Claude Trépanier • **ILLUSTRATION:** Christine Lajeunesse, Diane O'Bomsawin • **PHOTOGRAPHIE:** Suzanne Girard, Louise Lemieux • **MAQUETTE:** Diane Blain, Sylvie Laurendeau • **CORRECTION:** Francine Cardinal • **DOCUMENTATION:** Hélène Blondeau • **COMPOSITION:** Concept Médiatexte inc. • **PELLICULAGE:** Graphiques Gabi • **IMPRESSION:** Imprimerie Ronald's • **DISTRIBUTION:** Les Messageries de presse Benjamin Ltée 645-8754. • **PUBLICITÉ:** Andrée-Anne Delisle, Carole Pageau 843-7226 • **ABONNEMENT:** 1 an, 10 numéros: 19$, 2 ans, 20 numéros: 33$, 3 ans, 30 numéros: 45$. Tarif international par voie de surface: 30$, par avion: 44$. Marie-France Poirier: 843-8366 • LA VIE EN ROSE est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec. LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h 30 à 17 h au 3963, rue Saint-Denis, Montréal H2W 2M4, ou en téléphonant:(514) 843-8366 ou 843-7226. Copyright 1985 – LA VIE EN ROSE. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal: Bibliothèques nationales du Québec et du Canada ISSN-0228-5479. Indexée dans Radar et membre de l'association des éditeurs de périodiques culturels québécois. Courrier de deuxième classe: 5188 Commission paritaire 4 067 CDN.



Des arguments fallacieux

L'article de Gloria Escomel, «Pornographie: pour ou contre la censure?» et les encarts de Carole S. Vance qui l'accompagnent m'ont profondément choqué. (...) Pour G. Escomel, «loin de créer l'accoutumance, (la porno) finit par provoquer l'ennui», d'où l'idée qu'il serait erroné de prohiber le matériel porno. Dès lors, on comprend très mal la croissance spectaculaire, ces dernières décennies, de cette industrie et de ce commerce. (...) Pour sa part, Carole S. Vance nous assure que les recherches n'ont pas pu encore prouver l'existence de relations *directes* entre consommation de porno et passage aux actes. Par ailleurs, elle ne nous dit pas que l'inverse ne fut pas prouvé non plus. Ici, le fardeau de la preuve appartient aux victimes.

En psychologie humaine, il n'y a jamais ou presque de cause à effet *directe*. Car, dans une société, il y a toujours une multitude d'éléments contradictoires qui coexistent, il y a des interdictions et une permissivité, etc., qui font qu'avant que se produise un passage à l'acte, toute une démarche psychologique sera effectuée. Or, la réelle question n'est pas de savoir s'il y a relation directe chez un individu, mais si l'expansion de la consommation de porno n'affaiblit pas les normes sociales de façon telle que la violence sexuelle augmente dans la société. Et tous les indicateurs statistiques montrent une telle augmentation dans les sociétés occidentales. Quelle est la part de la porno dans ce phénomène? Telle est la question que se posent celles et ceux qui font de la recherche dans le domaine. (...)

Enfin, la question qui semble tarabuster depuis un certain temps le comité de rédaction de *La Vie en rose*, se résume à une phrase répétée constamment: «La sexualité de l'une est-elle la porno de l'autre?» Comme si la porno se résumait à une sexualité individuelle. Comme si la porno n'était pas une industrie et un commerce qui exploitent une seule forme de sexualité, celle qui évacue sentiments, tendresse, échange et relation humaine. Comme si la porno ne chosifiait pas. Comme si la porno ne constituait pas une propagande en faveur de certains fantasmes très particuliers. Comme si la porno n'était que dans la tête et non dans les faits. Et que les faits ne déterminaient pas ce qui peut exister dans la tête!

RICHARD POULIN
HULL

Virage politique à LVR?

La Vie en rose aura mis beaucoup moins de temps pour effectuer «son virage politique» que le PQ et Mme Pauline Marois. Une seule rencontre avec Mme Pauline Marois aura suffi à faire changer les choix politiques de la plus connue des revues féministes du Québec.

Cette volte-face m'a beaucoup surpris et déçu. Ce printemps encore, la revue était très hésitante face à un engagement politique partisan. Le débat autour d'une possible coalition progressiste et féministe pour les prochaines élections au Québec l'a bien démontré. Je comprenais une telle hésitation. Je sais maintenant quels en sont le sens et la portée.

J'avais pris pour acquis que les «vieux» partis politiques et la voie traditionnelle des rapports femmes et politique étaient choses du passé pour les féministes. Hélas, non! Les voies nouvelles, les démarches inédites de la politique font craindre davantage que le vieux modèle bien connu, sans doute.

Le courant très conservateur des années 80 a-t-il touché à ce point le mouvement féministe du Québec pour que la voie du passé triomphe à *La Vie en rose*.

GERMAIN GAUVIN
LÉVIS

Powerhouse

Nous avons lu avec intérêt l'article de Christine Ross, «Quitter la marge» (juin 1985). Nous sommes étonnées des idées qui y sont véhiculées autant que de la forme qu'elles prennent.

Powerhouse a été l'objet d'une évolution sommaire sans qu'on ait tenu compte d'informations pertinentes sur sa démarche actuelle. Selon Christine Ross, peu de mains se sont levées à la question de Joyce Mason: «Quelles sont les artistes présentes intéressées à exposer à Powerhouse»? Un sondage aussi improvisé ne peut prétendre à des résultats concluants. Les 120 dossiers d'artistes soumis au comité de programmation pour l'année 1985-1986 sont la preuve irréfutable de l'intérêt qu'il y a à exposer à Powerhouse.

Quant à «l'absence d'engagement politique», que dire de l'exposition itinérante «Anti-Nuke Snow,» de la table-ronde «Permissivité et politique en art», de la conférence «Protagonists, Victims and Sexual Difference», dans le cadre de l'exposition de l'artiste féministe américaine Nancy Spero (LVR, avril 1985), et de la conférence «Stratégies de traduction féministe» prononcée par Suzanne de L. Harwood? Peut-on en conséquence affirmer que Powerhouse est un lieu «sans programme d'animation et d'éducation»?

LES MEMBRES DE POWERHOUSE

À Montréal,
de plus en plus,
les gens
bouquinent le soir.
Tôt ou tard...
RENAUD BRAY
jusqu'à minuit !
7 soirs par semaine!
5219, Côte-des-Neiges — 342-1515

COMMENTAIRE

L'appui à Pauline Marois: un choix biologique ou politique?



L'éditorial d'appui de Francine Pelletier à Pauline Marois ouvre un débat intéressant sur les conditions de notre appui comme mouvement féministe à des candidates femmes et, par conséquent, nous amène à préciser, à partir de nos expériences multiples du politique, nos propres objectifs et notre vision du politique. Le Manifeste des féministes de Vancouver tout à côté de l'éditorial ainsi que d'autres articles parus dans *La Vie en rose* [1] auraient pu eux aussi inspirer Francine Pelletier dans leur appel à ne pas perdre de vue notre radicalisme et dans la mise en garde, même si parfois on peut en retirer certains avantages, de trop s'engloutir dans le féminisme institutionnalisé.

Outre le fait d'être femme et de se définir comme féministe, ce qui, il est vrai, demande un certain courage dans le monde politique actuel car on est loin d'être sûr de sa rentabilité, qu'a fait et que se propose de faire Pauline Marois concernant les principales revendications du mouvement féministe? Quelle est de plus sa position sur les questions sociales qui nous intéressent puisque c'est nous qui sommes directement concernées?

Sur la question de l'avortement, sa réponse ne ressemble-t-elle pas maintenant beaucoup à celle de René Lévesque lors du débat sur l'avortement au sein du PQ? Concrètement, quelle compréhension et quelle solidarité manifeste-t-elle envers les femmes qui vivent émotivement une grossesse non désirée et envers celles qui ont lutté pour imposer la notion du choix? Sur la question de l'emploi, où formule-t-elle, maintenant qu'elle se trouve dans une situation de pouvoir réel, sa priorité de faciliter l'accès à la syndicalisation, condition minimale d'un revenu décent? Une loi sur l'égalité salariale et des mesures de réglementation positive, ça fait bientôt dix ans qu'on en parle. Quand a-t-elle parlé de la situation de dépendance et de pauvreté des femmes? Quelles mesures sociales entend-elle instaurer pour la reconnaissance du travail ménager? Où a-t-elle mentionné les conditions de vie des femmes immigrantes et des mesures politiques à adopter concernant le travail au noir? Comment croire qu'elle favorisera l'autonomie financière des femmes alors que, comme ministre, elle a contribué à maintenir les jeunes dans une situation économique qui frôle l'indécence en s'opposant à la parité de l'aide sociale pour les moins de 30 ans?

Quand a-t-elle porté sur le plan politique la réalité de la double journée de travail et les conditions sociales à développer pour modifier le temps de travail des femmes et pour intégrer les enfants à la communauté? Elle a reproduit une image de super-femme qui s'en tire parce qu'elle a une bonne santé et de l'aide à la maison, elle qui pourtant, comme toutes les mères, doit vivre le choc de l'accouchement.

Quelle est sa position sur la politique familiale mise en branle par son propre parti et sur les nouvelles propositions fiscales qui discriminent les femmes les plus atteintes par l'écroulement de la famille traditionnelle? Ces politiques ne tentent-elles pas de nous ramener en arrière jusqu'à nous jeter dans les bras d'un homme à tout prix, alors que nous avons commencé à vivre de nouvelles expériences amoureuses et sexuelles tellement plus riches de partage, de complicité, de tendresse et de plaisir? Quelle est sa position... outre de nous rappeler à l'ordre familial et bientôt à l'ordre étatique patriarcal?

Ses positions sociales, comme celles de son parti, nous invitent à la tempérance, à la patience, à la débrouillardise individuelle. «On n'a plus les moyens de dépenser, il faut se serrer les coudes en famille. L'ultime danger, c'est de reproduire face à l'État une autre dépendance.» Est-ce à nous qu'elle peut apprendre les conséquences de la dépendance?

Sur quelle base politique doit-on appuyer Pauline Marois? Sur son identité sexuelle ou sur une plate-forme qui véhicule clairement notre intention de changer la société et les rapports entre les hommes et les femmes? Où reprend-elle notre questionnement sur le travail, notre conception de l'économie (qui doit tenir compte en premier lieu des êtres humains et de la qualité de la vie), nos pratiques d'humanisation des soins, nos propositions sur la santé et l'éducation, nos constats sur le pouvoir actuel et nos conceptions du contrôle sur nos vies, notre réflexion sur la sexualité et notre solidarité avec les jeunes, ces jeunes qui, eux aussi, sont aux prises avec la reconnaissance de leur autonomie, de leurs droits et de leur liberté?

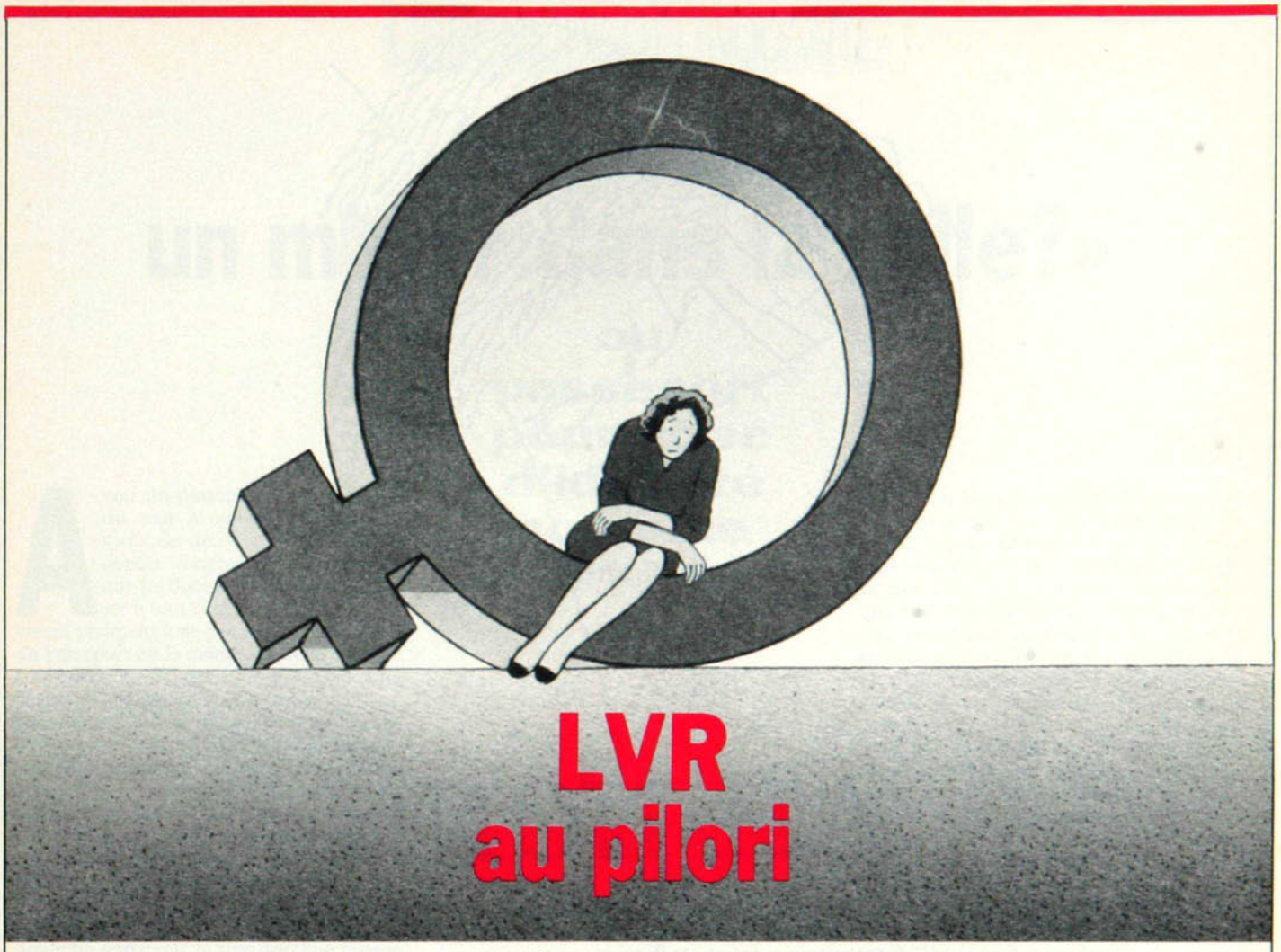
Taire ce questionnement politique du mouvement féministe, c'est continuer à perpétuer l'illusion que nous n'avons pas de point de vue politique, c'est renforcer l'idée que les principales préoccupations des femmes relèvent du privé.

CLAIRE DUGUAY ET
Marie-Johanne Lafrance, Dominique Ritchot, Diane Daoust, Anne-Marie Claret, Diane Charette, Jacinthe Pleau, Michèle De Pond, Patricia Lemieux, Mona Gravel, Sylvie Lachance, Caroline Thériault, Nancy Gendron, France Brochu, Marie Gauthier, Carole Henri, Madeleine Pomatti, Christiane Morin, France Marcotte, Sylvie Schinm, Caroline Jarry, Danielle Bernier, Rolande Pinard, Suzanne Dessureau, Jeanne Paronne, Thérèse Jean, Martine d'Amours, Hélène Bergeron, Marielle Tremblay, Josée Lamoureux, Lucille Beaudry, Marie-Claire Carpentier-Roy, Micheline de Sève, Michelle Duval, Nancy Guberman, Marie-France Hamel, Danièle Hébert, Danièle Lavoie, Paule Lavoie, Nicole Lefaivre, Claire Plamondon, Nicole Riopelle, Nicole Tremblay, Jean-Anne Bouchard.

1/ Guénette, Françoise, «La gloire aller-retour», mars 1985, n° 24, pp. 4 et 5.

Moisan, Lise, «Où nous mènent les féministes d'État?», février 1985, n° 23, p. 32.

Photo : Louise Lemieux



LVR au pilori

par Ariane Émond et Gloria Escomel

Une longue lettre outrée est arrivée à nos bureaux. Elle est signée par quatre travailleuses de la Fédération du Québec pour le planning des naissances (FQPN), parmi lesquelles Mme Micheline Carrier, journaliste et essayiste, qui nous avait déjà reproché notre numéro sur l'érotisme cet été et, plus tard, le fait que nous n'avions pas reproduit sa lettre in extenso (voir LVR, nov. 1985).

Ces femmes s'indignent du «virage à droite» et de la «tangente réactionnaire» que prend LVR, disent-elles. Sont en cause plus particulièrement nos «positions confuses voire carrément antiféministes» exprimées dans ce «pseudo-débat sur la pornographie et l'érotisme». Également incriminée, notre décision de faire un numéro spécial sur les hommes bien que, ce numéro étant encore en préparation à ce moment-là, elles ne pouvaient savoir ce qu'il contiendrait. Pour toutes ces raisons, elles nous signalent leur désir de mettre fin à leur abonnement dans leur lettre du 2 octobre. Cependant, ce geste leur semble toujours insuffisant. Le 4 octobre, elles expédient à de nombreux groupes de femmes, travailleuses de CLSC et au Conseil du statut de la femme copie de cette lettre, accompagnée d'une autre, les enjoignant à mots couverts de se désabonner collectivement de LVR. Nous n'aurions pas été surprises qu'un tel coup nous soit porté par nos détracteurs habituels, mais ce geste venant de «consoeurs féministes» nous a consternées, estomaquées.

La lettre de la FQPN souligne que le mouvement des femmes comporte de multiples facettes qu'il est nécessaire de montrer publiquement. Mais alors qu'avons-nous fait d'autre? Nous avons publié beaucoup de textes sur la porno mais jamais, il est vrai, aucun texte de Micheline Carrier dont c'est la spécialité. Est-ce là la vraie nature de notre crime...?

La FQPN prétend aussi que le débat entourant la porno n'a pas permis un véritable échange d'idées. De quel droit mettre en doute ce qui nous a réellement déchirées? D'ailleurs, le courrier exceptionnellement abondant que nous avons largement publié dans nos numéros de septembre et octobre nous a démontré que nous avions atteint l'un des buts visés: faire réfléchir sur l'érotisme et la porno, faire avancer le bon vieux discours (toute porno est nécessairement violente, donc à proscrire). Nous croyons qu'il faut cesser d'obéir à des mots d'ordre sans nous interroger sur les vrais désirs des femmes dans leur multiplicité. Nous croyons aussi qu'il y a des bémols à introduire dans notre analyse de la pornographie douce. C'est ce que nous avons fait en publiant, en octobre, «Pornographie: pour ou contre la censure».

Nous sommes tellement d'accord avec l'idée de faire valoir les multiples facettes du mouvement des femmes que nous ne comprenons pas pourquoi la FQPN refuse de les voir quand nous les exposons et qu'en plus, elle prie les autres groupes de femmes de se voiler les yeux avec elle.

Bref, ce n'est pas la première fois que LVR est attaquée pour ses choix éditoriaux. Mais l'outrecuidance d'un certain moralisme n'a jamais servi qu'à diviser les troupes pour mieux régner. Le terrorisme intellectuel qui culpabilise les femmes est une arme efficace mais à double tranchant.

En ce qui nous concerne, le mouvement des femmes ne devrait posséder ni dogmes ni catéchisme. Car s'il en était ainsi, nous devrions déserter les rangs. Et finalement, ne vaudrait-il pas mieux mettre au pilori nos véritables adversaires, ceux qui n'ont jamais défendu les intérêts des femmes et n'ont aucunement l'intention de le faire?



AH NON!

"... J'avais pourtant lu toutes les revues spécialisées, mémorisé tous les test et les fiches techniques, trimbalé mes disques à travers au moins dix magasins, écouté les opinions de mes amis et des vendeurs. J'ai quand même manqué le bateau.

On m'avait pourtant prévenu qu'il ne suffisait pas d'acheter tous les soit disant "best buy." On m'avait pourtant prévenu que le mariage des différentes composantes d'une chaine haute fidélité était un art que seule l'expérience permettait de pratiquer correctement.

Et dire que ça aurait été si simple si j'avais consulté les professionnels de Filtronique ou de Son-Or. Pourquoi donc personne ne me l'a dit?

son or

Centre
de haute fidélité
7339, Saint-Zotique est
Ville d'Anjou
Province de Québec
H1M 3A5

Filtronique

HAUTE FIDÉLITÉ

9343, Lajeunesse
Montréal, Québec
Canada. H2M 1S5
(514) 389-1377

"Là ou le dialogue remplace le traditionnel monologue du vendeur."

DUAL – ELIPSON – GRADO – HARMAN/KARDON – JBL – KEF – NAKAMICHI – ORTOFON – REVOLVER – TEAC

«Y a-t-il un miroir dans la salle?»

ou passeport pour crise d'identité incurable

par Hélène Pedneault

Avoir un passeport ne signifie pas du tout avoir une identité. Je viens de découvrir ça. Même si depuis longtemps je m'étonne que les douaniers me laissent passer à tout coup, comme s'ils arrivaient vraiment à ne pas douter que la face du passeport est la même que celle derrière leur guichet. Ils ont l'air tellement sûrs d'eux que je finis par les croire. Mais, à chaque fois, j'ai peur qu'ils ne me reconnaissent pas et qu'ils me «démasquent» devant tout le monde, comme si j'étais Mata-Hari version 85 en train de transporter les plans de la Guerre des étoiles en microfilms dans les branchons de mes lunettes.

Je ne sais pas de quoi j'ai l'air en fait, ce qui crée chez moi un fort syndrome d'imposture. Étant petite, j'ai sauté par-dessus la phase du miroir par distraction sans doute ou parce que je suis devenue myope très tôt. Ou encore parce que j'ai flâné trop longtemps dans d'autres étapes comme la phase orale ou la phase du *non* (dans laquelle je suis encore en fait: vous en lisez les manifestations à chaque mois dans cette chronique...). Je suis du genre à ne pas reconnaître mon reflet dans une vitrine, à trouver qu'aucune photo de moi ne me ressemble, ce qui est très suspect, et à ne pas pouvoir me sécher les cheveux devant un miroir parce que je fais tous les gestes à l'envers. Alors, pour survivre dans cette société où il faut avoir l'air d'une jeune cadre dynamique pour avancer, on développe des petites techniques avec le temps. Parce que l'important, c'est ce qu'on a l'air, pas ce qu'on est. Et à la limite, l'image qu'on projette est totalement indépendante de soi, autonome, «indépendante de notre volonté» comme ils disent quand ils n'arrivent plus à trouver l'image à la télévision.

Si on ne veut pas payer un «psy» pour trouver son identité, on est bien obligé de se fier aux autres pour la trouver. ERREUR FATALE. En fait, si vous pouvez l'éviter, ne faites jamais ça. C'est l'enfer. Les images qu'on vous renvoie sont tellement contradictoires qu'on se retrouve avec une image de soi qui ressemble à un portrait de Picasso, le pied dans le front et le nombril sur la joue. Après ce traitement, on ne peut pas se trouver belle sur une photo. En plus, la majorité des gens pratiquent la déduction *courte* à votre sujet. Du grand art! Ils sautent aux conclusions les plus évidentes. Si vous éternuez, c'est parce que vous avez le rhume, et pas parce que vous êtes allergique à la poussière. Si vous avez l'air heureuse, c'est que vous êtes en amour. Si vous êtes sur votre 36, c'est que vous devez avoir un rendez-vous galant. Si vous parlez fort, c'est parce que vous êtes choquée, etc. Un jour, en l'espace de quelques heures, on m'a perçue comme la personne la plus nerveuse et la personne la plus calme au monde. Ces images contradictoires sont une source de stress épouvantable. Je ne me ronge pas les ongles pour rien. Suis-je calme ou nerveuse? Suis-je un iceberg ou une personne chaleureuse? Suis-je un monstre de calcul ou un être spontané? Suis-je un bloc de granit ou un chiffon J? Suis-je un dragon ou une souris? Suis-je un monument de confiance en soi ou un spectre d'incertitude ambulant? Si je suis tout ça en même temps, une chatte n'y reconnaîtrait pas ses petits. Ce n'est pas un passeport qui va régler le problème. Peut-être que je connais trop de monde? Ou que je suis incapable d'assumer les multiples facettes de ma riche personnalité?

Mais, après tout, sommes-nous si «personnels»? Avons-nous tant que ça une identité propre ou ne sommes-nous que des figures de style? Des casse-tête fabriqués par les événements et les gens qui nous traversent et nous laissent des morceaux de nous au passage, souvent en oubliant de nous indiquer l'endroit où les mettre? Certain-e-s vous jouent même le tour pendable de vous offrir des morceaux qui ne vont pas du tout dans votre casse-tête. On peut aller jusqu'à mourir à force de ne pas trouver la place d'un morceau, à moins de découvrir à temps qu'il allait dans un autre casse-tête.

J'ai des frissons d'horreur quand je pense que si ma mère avait acheté de la soupe aux tomates Campbell quand j'étais petite, au lieu de la Aylmer, c'est la Campbell que j'aimerais maintenant. Beurk! Je l'ai échappé belle. Les goûts et la vie tiennent à si peu de choses, on se demande vraiment pourquoi on en fait un tel plat. Alors, un passeport devrait suffire pour l'identité...





Illustration: Diane O'Bomsawin



Caisses populaires

Des femmes en grève

Déjà 6 mois de grève pour les quelque 325 employé-e-s (en grosse majorité des femmes) d'une vingtaine de caisses populaires et toujours aucun espoir sérieux de règlement à l'horizon. Tandis que guichets automatiques et systèmes inter caisses fonctionnent sans répit, le conflit s'enlise dans l'indifférence générale.

Pour les grévistes cependant, il s'agit de 6 mois qui commencent à peser lourd sur le budget comme sur le moral. Il fait de plus en plus froid sur la ligne de piquetage. «Mais, disent-elles, nous sommes allées trop loin pour reculer maintenant.»

Ce qu'il faut comprendre d'abord, c'est que le Mouvement Desjardins se divise en 10 Fédérations de caisses populaires et 1 Fédération d'économie, toutes regroupées sous la bannière de la Confédération des caisses populaires et d'économie Desjardins. Les caisses populaires en grève font partie de la Fédération des caisses populaires de Montréal et de l'ouest du Québec (FMO) qui compte en tout 334 caisses. Le tiers d'entre elles environ sont syndiquées: au moins 70 caisses, dont celles en grève, font partie du Syndicat des employés professionnels et de bureau, section locale 57 de la FTQ, tandis que la CSN surtout, et la CSD se partagent le reste des caisses. En principe donc, dans une structure ainsi décentralisée, chaque caisse est autonome et fonctionne comme une PME.

Ce que réclame le syndicat? La reconnaissance de l'ancienneté en cas de déplacement et d'affectations temporaires, un an de sécurité d'emploi après la mise en opération des changements technologiques (on dit que près du tiers des employé-e-s seront affecté-e-s au cours de la prochaine décennie), 15 semaines de congé de maternité, la parité salariale entre travailleurs et travailleuses à temps partiel et ceux et celles à temps plein, le gel salarial d'une année, compensé par un montant forfaitaire de 5 % et des hausses de 5 % et de 4 % pour les 2 dernières années du contrat.

Du côté de la Fédération, on invoque le principe de l'autonomie des caisses et on ne parle que de recommandations de certaines politiques d'ensemble: élimination des échelons salariaux, gel des salaires pendant 12 à 20 mois, augmentation d'environ 4 % pour ceux et celles qui ne sont pas au maximum de l'échelle (6 ans de service) et une plus grande mobilité de la main-d'oeuvre. Selon la Fédération, les conventions collectives actuellement renouvelables représentent une différence de l'ordre de 15 % avec les échelles appliquées aux employé-e-s non syndiqué-e-s et dépassent d'au moins 5 % les tarifs en usage dans les autres banques. Mais surtout, les caisses en grève font partie de celles qui n'ont pas eu à subir les décrets de 1982. En pleine

Photo : Michel Cloutier

crise économique, ces employé-e-s, comme le prévoyaient leurs conventions collectives, ont connu des hausses salariales de 10 à 15 %.

La réponse des syndiqué-e-s: ils veulent bien accepter une diminution de l'écart entre syndiqué-e-s et non-syndiqué-e-s mais, selon eux, rien ne justifie cependant ces offres piteuses.

Le Mouvement Desjardins, avec ses 1 400 caisses, possède aujourd'hui un actif de plus de 20 milliards de dollars et des profits de 180 millions de dollars en 1984. Pour une semaine de 35 heures, le salaire moyen d'un-e employé-e syndiqué-e, en majorité des caissières, est d'environ 370 $. Il varie cependant d'une caisse à l'autre. À la caisse populaire Sainte-Bernadette, accréditée l'année dernière, il s'agit d'un premier contrat de travail. Depuis juin, les négociations sont au point mort. «Sur le plan salarial, nous avons 24 % de rattrapage à aller chercher», dit Johanne Champagne, secrétaire depuis 9 ans. Ainsi, Dolorès Doucet, caissière depuis 7 ans, a atteint le maximum de son échelon et gagne en salaire brut 316 $ par semaine, tandis que Sylvie Giroux, caissière depuis 5 ans, gagne un salaire hebdomadaire brut de 277 $. Du côté des conditions de travail, c'est l'arbitraire total: pas d'affichage de poste, pas de congé de maternité et une feuille où la conduite de chaque fille est notée, «que ce soit le nombre de fois qu'une fille se rend aux toilettes, l'habillement ou encore le fait qu'une autre parle trop fort».

«Il faudrait se débarrasser aussi du mythe du salaire d'appoint pour les femmes», dit Mireille Martel, du Comité de coordination de la grève et employée de la caisse Sainte-Bernadette. «Moi, je suis chef de famille et même avec le 100 $ par semaine que l'on reçoit du fonds de grève du syndicat, la situation est dramatique financièrement. Même au syndicat, il faut se battre contre ces préjugés.» D'ailleurs, une enquête de la FTQ réalisée auprès des caisses syndiquées du local 57, (qui regroupe, rappelons-le, environ 70 des 115 caisses syndiquées de la FMO), indiquerait que 90 % des employé-e-s de ces caisses se sont syndiqué-e-s pour des raisons autres que salariales: accumulation des problèmes ou mauvaises relations de travail (23 %), favoritisme (17,5 %), intimidation ou harcèlement (15 %), pertes des droits acquis (9 %), temps supplémentaire (9 %) et sécurité d'emploi (9 %).

Finalement, si le conflit perdure, c'est avant tout parce que, de part et d'autre, on s'affronte sur des principes. Du point de vue syndical, la Fédération tente de freiner la syndicalisation, même si elle se réfugie derrière la soi-disant autonomie des caisses. De plus en plus de caisses se syndiquent (13 nouvelles accréditations cette année). Le syndicat soutient que la Fédération veut enrayer cette progression. Nivellement par le bas, bloquage volontaire des négociations et offres avantageuses aux non-syndiqué-e-s, voilà les moyens qu'elle prend pour y parvenir. La Fédération, elle, accuse le local 57 de vouloir mettre en place une formule de négociation multipatronale, c'est-à-dire commune pour toutes les caisses, ce qui, d'après elle, va à l'encontre du principe de l'autonomie des caisses du Mouvement Desjardins. Guy Bernier parle plutôt d'assouplissement des conventions collectives et de règlements locaux afin de tenir compte des particularités de chaque caisse. «Un peu comme un contrat de mariage», précise-t-il.



Photo : Michel Cloutier

Le 30 octobre dernier, une quinzaine de grévistes ont occupé le «40e», le bureau du président de la FMO. «Nous avons voulu l'assurer, dit l'une des grévistes, que nous n'avions pas l'intention de remettre en cause le principe de l'autonomie des caisses et que, contrairement à ce qu'il affirme, nous ne sommes pas manipulées par l'establishment syndical.»

«De toute façon, affirme France Allard, caissière à l'UQAM et membre du comité de coordination de la grève, c'est bien beau l'autonomie, mais ça fonctionne seulement si ça fait l'affaire de la Fédération. On en a vu des exemples à l'UQAM et à Radio-Canada.»

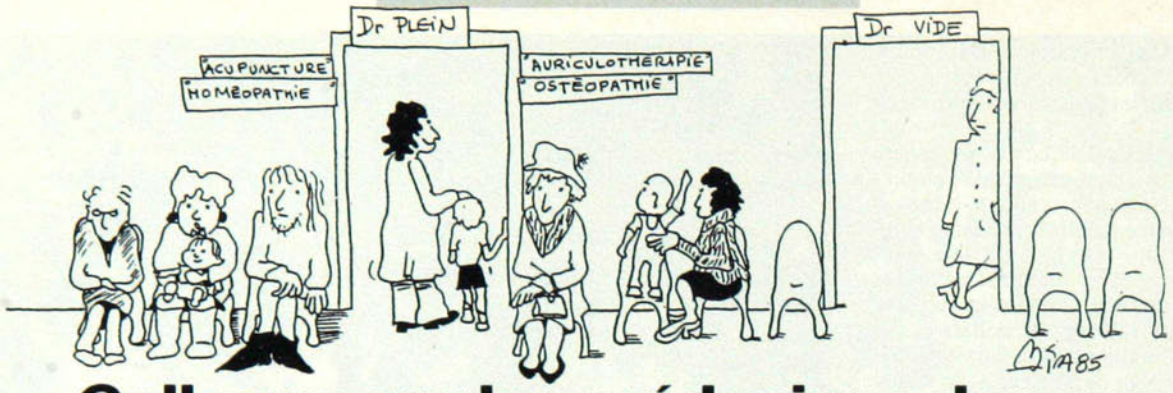
À l'UQAM, au moment où le conseil d'administration devait déposer une proposition de règlement, la Fédération a suspendu les pouvoirs de ce conseil. À Radio-Canada, selon le syndicat, elle a trouvé le moyen d'interdire une assemblée générale des sociétaires où l'on devait, en quelque sorte, sommer le comité patronal de trouver une solution à défaut de quoi on élirait un nouveau comité pour négocier.

La Fédération ne cache d'ailleurs pas son intervention dans le dossier de l'UQAM. «Cette caisse, rétorque Réjean Dufault, responsable des relations professionnelles à la FMO, ne survivait que grâce au fonds de sécurité général. Elle doit toujours 1 million de dollars. Ce sont les autres caisses qui la faisaient vivre et pourtant, elle était prête à offrir à ses employé-e-s davantage que partout ailleurs dans les autres caisses.»

Quant à l'enjeu de la négociation multipatronale, l'exécutif syndical ne dissimule pas non plus ses intentions. «À long terme, nous la souhaitons mais les règles du jeu, pour le moment, ne sont pas celles-là, explique Jacques Letendre, coordonnateur syndical de la négociation. Notre préoccupation première pour le moment: régler le conflit. Les syndiqué-e-s décideront plus tard si les structures syndicales doivent être réexaminées.»

CHANTAL LAVIGNE





Colloque sur les médecines douces

La tisane, la méditation et l'acupuncture...

Ils étaient tous là, au Mont-Orford, les 27, 28 et 29 septembre derniers – le docteur Untel, directeur du département de, M. Untel, professeur agrégé de, ou président de, ou philosophe de... – à nous adresser la parole lors d'un Colloque sur les médecines douces. Une vraie mine d'or pour le lobbying doux!

Mais parmi 43 hommes invités, 11 femmes seulement, dont aucune n'a donné une conférence. Pourtant, les femmes représentaient 70 % de l'assistance (plus de 600 personnes en tout). La majorité de la clientèle de la médecine douce est composée de femmes et une grande partie des thérapeutes sont aussi des femmes. Alors, comment ne pas sourire lorsqu'on entend nos illustres conférenciers nous dire, comme si nous ne le savions pas, que le mouvement des femmes, de pair avec le mouvement du «retour à la nature» (les granolas des années 70), a joué un rôle primordial dans le développement des médecines douces en Occident.

Les centres de santé des femmes: boudés?

Disons tout de suite qu'aucun centre de santé des femmes du Québec (sauf un, par un hasard géographique) n'a reçu une invitation ni même de l'information sur ce Colloque. L'inscription, qui ne comprenait ni le logement ni la nourriture, coûtait entre 175 $ et 250 $. Après vérification auprès des organisateurs et organisatrices, on apprend qu'il n'y a aucun tarif spécial pour les organismes à but non lucratif (et pauvres) comme le Centre de santé des femmes de Montréal. On nous offre tout de même de faire de l'animation contre une inscription gratuite, logement et nourriture à nos frais. Mais aucun autre centre de santé des femmes n'a pu se rendre au colloque.

Comment expliquer un coût d'inscription si élevé? Les organisateurs nous ont fièrement annoncé qu'ils n'avaient pas eu recours aux subventions gouvernementales et pouvaient donc s'afficher comme un «organisme autonome». De quoi sourire, là aussi, quand on sait que 50 % des participant-e-s sont venu-e-s aux frais de leur institution (CLSC, DSC, centre d'accueil, etc.). Ça n'est pas de l'argent de l'État, ça?

Par ailleurs, aucun atelier (à part l'atelier très spécifique sur les sages-femmes) ne permettait d'informer et d'échanger sur le mouvement de santé des femmes au Québec. Rappelons que la notion même du *self-help*, ou d'auto-santé, telle que développée en Amérique du Nord et orientée vers la prise en charge et l'autonomie des femmes face au pouvoir médical, est issue des luttes et des pratiques féministes de la santé. Ces thèmes qui font partie depuis 10 ans de la vision politique des centres de santé des femmes s'étendent maintenant à tous les centres et maisons de femmes, aux groupes d'humanisation des naissances et aux comités de condition féminine.

Il était sûrement important et bienvenu au Québec de permettre une rencontre et des échanges entre intervenant-e-s en médecines parallèles pour mieux se connaître et se faire reconnaître par le public en général. Ce colloque semble un premier pas dans ce sens.

L'individualisme roi

Alors que certains ateliers jetaient un regard critique sur quelques aspects inquié-

BIOSELF IIO

DENYSE TREMBLAY, B.A.
SEXOLOGUE

Distributeure autorisée pour la province de Québec

80 Auguste Lacaille, Boucherville, Qc. J4B 4E7

Illustration : Miro Falardeau

tants des médecines douces – l'individualisme roi, le retour à une nature mythique, l'inaccessibilité pour un public non fortuné, la médicalisation *douce* du quotidien, le nouveau trust pharmaceutique *doux*, etc. –, aucun atelier ne permettait d'échanger sur les nombreuses expériences *collectives* de «prises en charge de sa santé» et d'approches alternatives faites depuis des années dans les centres de femmes ainsi que dans des CLSC, DSC et groupes populaires.

Devrait-on s'en étonner quand on sait que certains conférenciers nous avaient déjà annoncé la mort du «collectif»? De même qu'en mai 68, semble-t-il, on aurait constaté l'échec du processus collectif. Il faudrait donc maintenant s'attaquer à «l'individu», car c'est à chacun et à chacune aujourd'hui de se prendre en main!

Mais n'y a-t-il pas une étrange coïncidence entre ce discours et celui – oh! combien entendu ces temps-ci! – du ministère des Affaires sociales? Car qui est responsable de la faillite du système de santé actuel? L'individu-e, voyons, qui, refusant de «se prendre en main», sur-utilise un service «gratuit». De la responsabilisation à la culpabilisation, il n'y a qu'un pas que les femmes, tout particulièrement, franchissent allègrement.

Or, un seul atelier, sur plus de 40, permettait de parler du citoyen face au système de santé et aux alternatives et ce, grâce à la présence de l'Association québécoise pour la promotion de la santé. Mais où pouvait se faire entendre vraiment la voix des premiers-ères concerné-e-s par le système de santé du Québec, les usagères et les usagers des services? Où étaient les porte-parole des groupes de jeunes, d'handicapé-e-s, de personnes âgées, de femmes? Il est bien évident que, sans invitation, ces groupes ne pouvaient s'offrir le luxe d'un tel colloque.

Le gros gâteau du pouvoir médical

Oui, nous sommes d'accord avec l'importance de la reconnaissance officielle des approches alternatives de la santé. Mais un certain corporatisme très présent à ce colloque ressemblait beaucoup plus à une volonté de partager le gâteau du pouvoir social et économique des médecins officiels qu'à une volonté de promouvoir la santé du public.

La médecine alternative se pratiquera-t-elle de plus en plus comme la médecine officielle: sans participation active de la population pour la définition des besoins, sans analyse de fond des conditions économiques et politiques souvent responsables de notre société «malade»? D'après l'Organisation mondiale de la santé, pourtant, «la santé est un état complet de bien-être physique, moral et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie et d'infirmité».

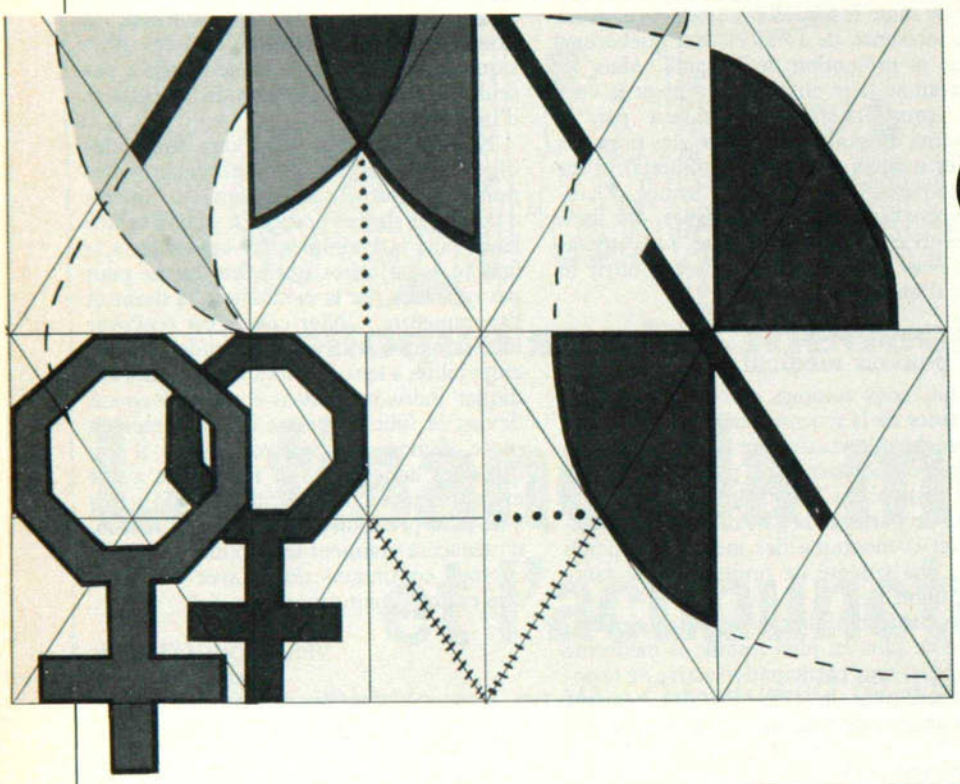
Nous ne renions pas pour autant les bienfaits et l'aspect «révolutionnaire» des pratiques alternatives de santé et l'intérêt d'échanger sur ces pratiques. Mais à la violence faite aux femmes, au chômage, à la famine et au chaos nucléaire, on ne peut pas répondre par la méditation, la tisane et l'acupuncture... Nier cela, c'est renvoyer les individu-e-s à leur solitude, à leur culpabilité, à leur désespoir. C'est aussi abdiquer individuellement et collectivement devant la folie montante des systèmes en place. Simone de Beauvoir disait, il y a quelques années: «Si le féminisme a des exigences tout à fait radicales et qu'il arrive à les faire prévaloir, alors, à ce moment-là, il menacera vraiment le système.»

Nous continuons donc, avec plaisir, à être radicalement exigeantes.

VÉRONIQUE O'LEARY
RENÉE OUIMET
DU CENTRE DE SANTÉ DES FEMMES DE MONTRÉAL



Journée d'interaction lesbienne



En quête d'existence politique

«On ne veut pas d'abord et avant tout que la société nous accepte, nous intègre en tant que lesbiennes, mais nous voulons, en tant que lesbiennes, transformer cette société dans laquelle nous vivons, nous changer nous-mêmes, changer la vie... c'est-à-dire que nous croyons que le lesbianisme est politique.»

Cette déclaration du comité organisateur de la journée d'interaction lesbienne, qui s'est tenue le 5 octobre pour la quatrième année consécutive, caractérise bien dans l'ensemble l'esprit dans lequel se sont te-

L'Androgyne



16.95 $



11.50 $

ÉGALEMENT DISPONIBLE:
EVERYWOMAN'S ALMANAC 1986
THE WOMEN WRITERS 1986 CALENDAR
HERSTORY 1986 THE CANADIAN WOMEN'S CALENDAR
THE ALICE WALKER CALENDAR FOR 1986
ET BIEN D'AUTRES AGENDAS ET CALENDRIERS.

3642, boul. St-Laurent, 2e étage
Montréal, Québec H2X 2V4
842-4765

nus les ateliers et la plénière, malgré la diversité des sujets discutés. «Y a-t-il un sexe dans nos histoires d'amour?» «L'inceste dans son aspect politique d'oppression et de socialisation.» «Qu'est-ce que le fait d'aller aux bars lesbiens change dans notre vie?» «Droite, extrême droite, fascisme, nazisme et lesbianisme.» «Qu'attendons-nous d'une communauté lesbienne?» «Intervenantes en santé de la clinique des lesbiennes: s'identifier comme lesbiennes?» «Marcher: votre image reflète-t-elle votre identité lesbienne?» «Politiques du lesbianisme: identité, identification lesbienne versus le contexte social et historique.»

Bien entendu, la question de la *visibilité*, de l'identification est revenue dans la majorité des ateliers, même dans ceux dont ce n'était pas le sujet principal. «Être ou ne pas être», là n'est peut-être pas la question, puisque la présence d'au moins 500 lesbiennes lors de cette journée démontrait nettement l'existence individuelle et collective des lesbiennes en quête d'une existence politique, d'objectifs d'action communs qui respectent les différentes idéologies et surtout d'une plus grande solidarité entre les groupes. C'est peut-être ce point qui s'est dégagé avec le plus de force, lors de la plénière, avec la volonté plus pratique que théorique de se donner les moyens de fonder une communauté lesbienne efficace qui puisse concrétiser les projets collectifs des groupes ou des individus dans le domaine social, politique, culturel et humain.

L'énergie qui circulait, lors de cette plénière, démontrait clairement qu'après une pleine journée de travail dans les ateliers, on essayait encore de tirer le meilleur parti de la rencontre, on souhaitait les multiplier afin de mieux pouvoir planifier certains projets, bref qu'une volonté politique encore peu unifiée – ayant souhaité rester telle pour éviter les conflits de pouvoir – ne demandait qu'à se structurer. Également significative, la volonté de travailler en marge des luttes hétérosexuelles, où les lesbiennes ont donné leur pleine mesure au cours des années passées sans toujours obtenir le même appui en retour pour leur cause spécifique.

Changer la société, changer la vie peut sembler un voeu bien utopique, surtout dans un contexte de remontée du conservatisme qui nous menace toutes. Mais plusieurs voix *positives* ont soulevé l'enthousiasme en rappelant que les nombreux progrès accomplis, tant à l'intérieur de la communauté lesbienne qu'à l'extérieur, permettaient plus de confiance que de craintes. Et d'ailleurs, l'invitation lancée à celles qui avaient des projets concrets de les annoncer afin que d'autres puissent y collaborer, a porté fruit: les organisatrices en sont à l'heure actuelle à mettre les unes en contact avec les autres, avec un cahier rempli de noms et d'adresses de volontaires!

Lors de la plénière, on a pu remarquer l'élargissement de la solidarité internationale par la présence de plusieurs Américaines, spécialement venues pour l'occasion, d'au moins une Française – l'ex-animatrice à Fréquence Gaie, de l'émission «Amazones du soir» –, d'anglophones ayant manifesté leur désir de se rapprocher davantage des francophones, de lesbiennes vivant en région ou à la campagne, dont les luttes diffèrent de celles des citadines, et de lesbiennes de diverses minorités ethniques, peut-être encore plus isolées que d'autres.

Entre les productions New Moon, qui ont présenté à midi des extraits de leur pièce *Passacaglia*, sur le vieillissement des femmes et le *Show & Sweet*, histoire de nos heures de tendresse et de détresse, au spectacle du soir, l'aspect artistique, qui contribue à l'élaboration de l'utopie et de la culture lesbiennes, s'est révélé des plus prégnants.

GLORIA ESCOMEL

Attrapez le courant!

1 0 2,3

FM

CINQ-FM RADIO CENTRE-VILLE CABLE 96,5

RADIO COMMUNAUTAIRE ET MULTILINGUE DE MONTRÉAL



LE POUVOIR A-T-IL UN SEXE ?

Bien sûr, le pouvoir est indubitablement masculin, un boys' club encore aujourd'hui. Il suffit de constater la dernière campagne électorale pour s'en convaincre et pour voir aussi que les règles du jeu demeurent essentiellement les mêmes: compétition, hiérarchisation, favoritisme. Ce qui change, par ailleurs, c'est le désir des femmes d'accéder au pouvoir. Ne sont-elles pas de plus en plus nombreuses à le faire?

De tout à fait exceptionnel (Thérèse Casgrain) à archi-difficile (Lise Payette), l'accès des femmes au pouvoir est devenu aujourd'hui chose souhaitable (Pauline Marois). Et d'ailleurs qui mieux que ces «pionnières» nous a fait comprendre que le pouvoir n'est pas qu'une abomination patriarcale aussi tout ce que nous possédons encore trop peu: le pouvoir d'influencer, de décider, de transformer, de gouverner.

C'est donc dire que lentement (et sûrement?) le pouvoir se féminise. Mais au détriment de qui? Au détriment des femmes qui accèdent aux postes de commande, obligées de se conformer au milieu, ou du pouvoir lui-même qui se voit en quelque sorte usurpé? Voilà la question que le féminisme s'est toujours posée. S'il est trop tôt pour trancher là-dessus, il est plus que temps d'entendre les femmes qui ont exercé le pouvoir dire ce qu'elles y ont trouvé.

Étaient-elles prêtes à se retrouver de «l'autre côté de la barrière»? Se sont-elles senties isolées? Y ont-elles trouvé ennui ou motivation? Ont-elles appris à aimer le pouvoir?... Dans ce numéro, Monique Bégin, ex-ministre de la Santé et du Bien-être, sous le gouvernement Trudeau, et Lise Bissonnette, ex-rédactrice en chef du quotidien Le Devoir, *nous répondent. Question de démystifier le pouvoir, de s'en faire une idée plus juste, de constater que le bilan n'est ni tout à fait aussi noir ni tout à fait blanc qu'on aurait voulu le croire. Question de s'apercevoir aussi que la problématique des femmes et du pouvoir se posera sans doute de façon assez différente d'ici dix ans?...*

F.P.

Photo : Suzanne Girard

Monique Bégin

Un voyage solitaire



Au téléphone, il y eut un silence, puis elle fit entendre son rire: «Une entrevue? Au fond, pourquoi pas? Mais pas aujourd'hui, j'ai les deux mains dans mes tomates...» Docteure en sociologie, ex-secrétaire générale de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada, membre fondateur de la Fédération des femmes du Québec puis candidate libérale élue sous le gouvernement Trudeau, Madame l'ex-ministre de la Santé nationale et du Bien-être social, l'Honorable Monique Bégin préparait un coulis de tomates.

par Colette Marcil

Quand je l'ai rencontrée chez elle, il y en avait plein la cuisine de ces tomates. Elle venait tout juste de débarrasser la table de la salle à manger, d'ailleurs, pour que nous nous y installions.

Cette table n'en finit plus: je ne sais plus combien de sièges s'alignent, noirs, presque sévères, à ses flancs. Spontanément, j'imagine un cabinet de ministres, une forêt rigide et parallèle de cravates.

Monique Bégin, elle, fait presque trop «authentique» pour la revoir politicienne. Il faut dire qu'elle n'a jamais clairement décidé de faire de la politique. *«Je me trouvais beaucoup trop vulnérable pour faire ce métier, selon la perception que j'en avais alors. Je suis un être extrêmement spontané, doté d'une très grande sensibilité, et la sagesse populaire veut qu'il faille un épiderme de pachyderme pour faire de la politique. "La couenne dure", comme on dit. Dès lors, je m'excluais du monde politique tout en poussant les femmes intéressées (et qui avaient selon moi les qualités requises) à aller de l'avant...»*

Elle a tout d'abord reçu un premier appel du bureau du Premier ministre, sollicitant sa mise en candidature. C'était en 1971 et Monique Bégin a pouffé de rire: *«Non merci, messieurs, ce n'est pas pour moi.»*

«Le monde politique m'était totalement étranger. J'avais une conception bien féminine de la politique parce que, comme toutes les femmes, j'ai été tenue à l'écart de la gestion des affaires publiques. C'était pour moi un monde bizarre, j'imaginais quelque chose de «sale» qui me répugnait bien que, concrètement, je ne savais absolument pas ce qui se passait là-dedans... Et puis en 1972, nouvel appel du bureau du Premier ministre. Je devais être prête intérieurement puisque, cette fois, j'ai eu le goût de prendre le risque. Bien sûr, j'avais peur et cette peur-là ne m'a jamais quittée. Mais j'avais envie d'avoir peur. C'est une maladie qui me prend de temps en temps et que j'appelle "relever de nouveaux défis".»

Comme le disait Huguette Bouchardeau, députée socialiste française*: «Qu'est-ce qui pousse les femmes à affronter cette terre étrangère habitée depuis longtemps par des indigènes qui ont leur langue, leur signe de reconnaissance, leurs codes en tous genres et leurs rituels?»

«Bien sûr, j'avais en tête la cause des femmes, une plus grande responsabilité chez les décideurs, un meilleur partnership des sexes dans la gestion politique. Mais je me préoccupais énormément de tout ce qui relève de la qualité de la vie dans le sens le plus riche, le plus large qui soit. Je croyais qu'en allant carrément du côté des élus, sur la ligne de front, je pourrais faire accélérer les choses et être un agent de changement social.»

La main balaie, superbe, la salle à manger et l'univers puis revient, toute sage, se

Photo : Louise Lemieux



croiser sur l'autre. Quand je pose mes questions, Monique Bégin a l'air d'une écolière attentive et appliquée. Il me revient l'image des doigts d'enfants que nous devions croiser sur le pupitre, et celle des photos officielles de Madame la Ministre. Une même attitude...

«Ah! quand je me suis présentée candidate! J'étais tout à fait consciente qu'il était rentable électoralement pour l'image du parti de présenter une femme! Les partis ont toujours de ces sondages internes qui démontrent la rentabilité électorale d'avoir une femme et demie, un Esquimau et demi, un handicapé et demi! Ainsi décident les grands manitous politiques! Mais moi, j'ai tout de suite refusé de jouer la femme-alibi, en exigeant tout d'abord du parti que nous soyons au moins trois femmes au Québec. Une femme candidate, c'est l'alibi, deux, ce n'est pas sérieux et trois, c'est le début de quelque chose...»

Monique Bégin rigole franchement en me racontant sa mise en candidature: par exemple, les organisateurs du parti qui voulaient savoir si elle portait des bas et un soutien-gorge (!) jusqu'au jour où, pour se venger, elle est entrée à la Chambre des communes en jeans! Elle a beaucoup d'indulgence, dit-elle, pour les machos et les «grosses idioties caractérisées». Mais après l'élection l'attendait la Chambre des communes. Sauf pour avoir vu des débats de la Chambre à la télé, Monique Bégin n'avait pas une traîtresse idée de ce qu'était cette garçonnière.

«J'ai eu l'impression d'entrer dans un immense collège de gars. C'était incroyable! D'être femme avec ce paquet d'hommes dans un travail aussi stressant, qui commande d'aussi longues heures, qui exige autant de promiscuité, je n'en revenais pas! Un vrai club de squash! J'étais "la mascotte du régiment", bien consciente de la dimension réductrice de cette appellation. Dès mon arrivée, j'ai été "la chouchoute". Tout le monde était paternaliste et voulait m'apprendre mon métier avec le résultat que j'ai appris pas mal plus vite que les autres nouveaux joueurs en politique. J'ai tant et si bien appris que je suis vite devenue menaçante et là, ça s'est mis à jouer très dur. C'était fini. Je n'étais plus charmante. Les vieux clichés, les préjugés qui ont accablé bien des politiciennes avant moi ont refait surface. Les vacheries se sont mises à fuser de partout si bien qu'on finit par se sentir pas bonne... Jusqu'à ce que je comprenne que s'ils cognaient si fort, c'était qu'ils avaient peur. Et s'ils avaient peur, c'est que la "femme-alibi" était devenue sérieusement concurrente. Je dirais même une concurrente privilégiée: c'est tellement visible une femme en robe vert pomme perdue dans cette marée sombre de vestons! Quand j'étais au sommet de ma popularité, il s'en est même trouvé au parti pour me reprocher mon succès! Mais ils devaient bien vivre avec: en politique, on est forcé d'être pragmatique! Elle a intérêt à se lever de bonne heure la femme qui sera Première ministre: si l'électorat est prêt, les collègues



et grands manitous politiques ne vont pas lui faire de cadeaux. Déjà qu'entre hommes, ils ne s'en font pas beaucoup... Si cette femme a besoin d'être aimée, elle s'est vraiment trompée de job! La politique est une jungle qui écrase tous les joueurs minoritaires non traditionnels: les femmes, les jeunes, les ethnies. Et ça joue dur.

«Comme femme et comme nouveau joueur, je me sentais comme un voyageur qui va dans des contrées lointaines et qui revient dire au groupe comment ça marche, cette histoire-là. J'ai toujours eu cette attitude, et c'est heureux: sans cette distance intérieure, j'aurais été incapable de survivre... Je sentais chez les femmes une sorte de fierté parce que j'étais l'une d'entre elles.

«Il me semblait que j'avais une responsabilité à leur endroit. Je n'étais pas assez folle pour me prendre pour une autre et penser représenter 52 % de l'électorat comme s'il s'agissait d'un bloc monolithique! Après tout, personne ne m'avait donné cette responsabilité-là. Mais je n'aurais pas été fidèle à moi-même si je n'avais pas conservé cette constante préoccupation du sort des femmes.

«Je sais bien qu'il y a mille féminismes et qu'aux yeux de certaines féministes, je suis de l'"establishment"... Je me définis pourtant comme une féministe. Je crois à ce réajustement social important qu'on appelle aujourd'hui "le féminisme". Il faut qu'un nouvel équilibre advienne, que les femmes cessent d'avoir honte d'être femmes. Dans la vie politique, on est mille fois tentées de se désolidariser d'une collègue qui a l'air déplacée parce qu'elle parle, disons, des affaires de "par chez-eux", alors que l'on traite de problèmes internationaux. On n'en parle jamais de cette tentation de ne plus être solidaire, mais elle est très réelle surtout quand on sait que les sarcasmes guettent les politiciennes et qu'on ne demande qu'à les discréditer en bloc! Je ne crois pas m'être jamais désolidarisée, même quand le mot "féminisme" n'était pas sur toutes les lèvres. Parce que je ne trouve pas ça très intéressant qu'un petit groupe de femmes réussissent dans leur sphère, alors que pendant ce temps, des milliers de femmes - pour ne pas dire des millions - continuent de ne pas avoir de gardienne à la maison, sont prises à cumuler tous les rôles et n'arrivent pas financièrement. C'est loin d'être une réussite, je vous jure. Voilà pourquoi je suis restée solidaire mais...»

M'occuper uniquement de la cause des femmes n'était pas une bonne stratégie.

Elle s'arrête, me regarde, évalue. Il y a toujours en elle cette évaluation constante de l'interlocuteur, même quand on la croit totalement prise par son propos. Monique Bégin ne dit bien que ce qu'elle veut dire, mais souvent le regard moqueur précède la phrase. Elle a l'air de se dire: «Tant pis... je fonce!» Elle trouvera bien le moyen de rire d'elle-même si jamais elle s'est trompée d'interlocuteur. Mais elle foncera.

«J'ai compris très vite qu'en politique, si vous devenez l'être d'une seule cause, vous êtes aussitôt brûlé, discrédité. Vous développez peut-être autour de vous (et encore, ce n'est pas certain) une grande crédibilité pour cette cause, mais pour les autres dossiers, vous n'existez pas. Ce n'est pas un jugement que je porte sur la moralité politique, c'est un constat. Je trouvais donc que de m'occuper uniquement de la cause des femmes n'était pas une bonne stratégie. Comme je connaissais les dossiers de la condition féminine par coeur, j'ai choisi une approche "généraliste" pour faire mon nid. Certes, je me suis posé bien des questions, mais je crois que cette attitude était celle qui garantissait une plus grande crédibilité et donc le plus grand nombre de zones d'influence. C'était pour moi un choix délibéré. C'est pourquoi je ne crois pas tellement qu'une formation politique féministe soit un choix judicieux stratégiquement. Nous vivons au Canada dans un système bipartite, contrairement à certains systèmes européens multipartites où les féministes ont peut-être leur chance. Au Canada, c'est l'"adversary system" et l'ex-

Photo : Louise Lemieux

pression dit bien la réalité de la chose. Un parti féministe canadien ne franchirait pas le mur du son! Mon bon sens me fait dire que les causes uniques n'intéressent jamais personne. C'est la voix qui crie dans le désert. Il serait plus réaliste d'envisager qu'un plus grand nombre de femmes gagnent les partis traditionnels. Les femmes connaissent des réalités dont il n'est nul besoin de les convaincre et dont se moquent les décideurs.

«Actuellement, les politiciennes sont tellement rares qu'elles sont vite singularisées. Médias et grands manitous politiques, aussi conservateurs les uns que les autres, se mettent de la partie. On les passe au peigne fin, ce qui vous aide et vous tue. La montée comme la chute sont toujours plus vertigineuses pour une femme. Une chose est certaine: on apprend vite! La moindre erreur vous est fatale. Et puis, qu'est-ce c'est cette manie qu'ont les médias de qualifier l'apparence physique des politiciennes? Le font-ils pour les politiciens? Sur trois femmes en politique, il y en aura obligatoirement une plus blonde ou plus mince, ça m'apparaît mathématique; alors, pourquoi en parler? Dit-on que Monsieur le Ministre a un habit fripé, est échevelé, qu'il avait déjà l'air old-fashioned quand il est né? Et puis, les médias comparent les femmes entre elles. Un ghetto.

«Si nous étions plus nombreuses en politique, nous serions tellement moins vulnérables! J'ai découvert à la Chambre des communes un grand besoin de me référer à des modèles de femmes. En ce sens, Judy Erola m'a beaucoup aidée. Elle m'épatait. Quand je me sentais dépassée, je me disais: Comment ferait Judy? Des années après, elle m'a avoué qu'elle faisait la même démarche sur mon propre compte. Comme nous avons ri!

«Il existe une complicité entre les politiciennes qui réussit, quoique rarement, à briser la barrière des intérêts partisans, une complicité de membres d'une sous-culture quand le monde des femmes entre en conflit avec celui des hommes. La traduction concrète d'une manière d'être, d'agir, de réagir. Nous partageons des évidences. Connaissez-vous quelque chose de plus difficile à démontrer que l'évidence?»

Avance, fais parler de toi, apprends à dire je...

Par exemple, Monique Bégin créait le crédit d'impôt pour enfants, qui consistait en un chèque substantiel émis au nom de la mère. Elle prend ce fait tellement pour acquit qu'elle ne songe même pas à clarifier ses intentions. *«Au Conseil des ministres, patatras! La discussion a bien duré une heure. On parlait de gros sous. Donc, il fallait que ce soit les gars qui empochent! J'étais tellement sidérée que je n'avais presque pas d'arguments! Puis le Premier ministre a tranché en ma faveur.»*

«Les politiciens négocient entre eux. Bien des dossiers se règlent au vestiaire, dans les toilettes, vous seriez surprise. Une femme? Elle ne fait pas partie du club. Ce sont "eux" qui sont au pouvoir. Et puis, pour faire de la politique à la manière traditionnelle, il faut savoir jouer, miser sur son personnage, amplifier son importance, pousser, en remettre. Il faut se prendre pour "un autre". On dira des femmes qu'elles "ne l'ont pas" parce qu'en général elles sont simples, directes, efficaces et ne se prennent pas pour d'autres. Moi, je suis restée moi-même et j'estime avoir gagné plus que je n'ai perdu.

«Les femmes manquent de confiance en elles. Nous n'avons pas reçu une éducation de meneuse mais une éducation de Vierge Médiatrice, du moins les femmes de ma génération. Et puis les femmes sont altruistes, alors que la politique est une job d'individualiste. Il faut apprendre à faire la vedette sans être tuante avec des airs de prima donna. Marche ou crève, peu importe la cause, c'est le pouvoir qui mène, avance, fais parler de toi, apprends à dire "je".

Je ne veux pas apprendre à aimer le pouvoir mais je devrais apprendre à aimer le succès.

«Le pouvoir. Le fameux pouvoir. On dirait que les gars sont amoureux du pouvoir "pour le pouvoir". J'en ai vu qui étaient complètement intoxiqués. Ça fait vraiment peur... Je crois que les femmes ont peur du pouvoir parce que, qu'on le veuille ou non, c'est la loi de la jungle. Il y en a un qui mène, c'est le gagnant. Il exerce des rapports de force, une manipulation sur les autres. Un gagnant. Des perdants. Moi, j'ai gagné souvent mais que j'étais mal à l'aise avec mes victoires! Pour mon ministère, j'ai "volé" des millions dans les poches de gars-collègues-ministres, mais Seigneur! je me sentais tellement mal...

«Pendant des années, j'ai joué avec l'idée de me présenter au leadership du parti. Et puis, non. Je n'aime pas ce pouvoir-là, je ne l'aimerai jamais. Il ne fait pas partie de mes valeurs, il n'en fera jamais partie. Quand on a vu comme moi le pouvoir mis à nu... Comment dire? Quand on s'aperçoit que toutes les décisions ne visent que la survie politique pour la survie politique, par opposition à se servir du pouvoir comme un "moyen" pour mettre en place des objectifs sociaux importants qui vous tiennent à coeur, quand tout n'est plus que rapport de force et autorité absolue... quand on voit des gens garder le pouvoir pour le pouvoir comme un enfant garde un ballon... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre? J'ai l'impression de parler des contradictions et des paradoxes de toute une vie...»

Je la sens déchirée. J'ai peur qu'elle se ferme tout à coup, qu'elle s'enveloppe de silence. Elle pourrait après tout m'envoyer promener dans ses tomates. Me dire: «Bon, ça suffit, vous le tenez votre papier...» Mais voilà qu'elle reprend: *«Bien sûr, je me suis posé des tas de questions compliquées du style: Est-ce que j'ai peur du succès? Peut-être qu'un psychiatre.»* Elle rit. La main balaie encore et chasse l'hypothèse d'un psychiatre.

Quand Trudeau parlait des batailles de Napoléon, je trouvais ça ennuyant pour mourir.

«Je ne veux pas apprendre à aimer le pouvoir. Mais il est certain que, comme femme, je devrais apprendre à aimer le succès, apprendre qu'il n'y a rien de mal là-dedans. Et je vais l'apprendre! Comme je veux apprendre à manier la colère, l'agressivité, comme je veux apprendre à vivre dans la compétition. Je hais la compétition! Mais nous devons l'apprendre tant que les rapports de force domineront nos vies, et ils les domineront toujours tant que nous nous tiendrons à l'écart! Ce n'est peut-être pas agréable à entendre mais c'est ainsi. Nous ne sommes pas stratèges, moi la première. Les femmes valorisent si peu la stratégie, elles y voient quelque chose de malpropre, une sorte de mauvaise soupe nauséabonde. Mais il n'y a rien de mal à vouloir s'organiser, rien d'impur dans les outils quand nous sommes intelligentes et défendons des objectifs valables. Les femmes sont tellement altruistes qu'elles ne voient que la valeur intrinsèque du dossier qu'elles défendent. Elles pensent que parce que la cause est bonne et juste, les gars autour de la table vont se rallier. Pffft! Les gars autour de la table justement décodent tout en termes de stratégie et de pouvoir, ils se fichent bien de la noble cause! Et ça, c'est vrai partout, pas seulement en politique! Certes, ce n'est pas très drôle, la stratégie. J'ai été un jour la collaboratrice d'un gars extraordinaire, Fernand Cadieux. Il en mangeait, pour ainsi dire, de la stratégie et m'a initiée à ses lectures. Quand Pierre Trudeau parlait des batailles de Napoléon, je trouvais ça ennuyant pour mourir mais je pouvais décoder! Tout ceci est déchirant: serons-nous éternellement des perdantes parce qu'on répugne à certaines valeurs? En tout cas, si quelqu'un donne des cours de stratégie quelque part, faites-moi signe, je serai la première à m'inscrire, puis je l'enseignerai aux femmes!

«J'ai encore beaucoup à apprendre. Depuis que j'ai quitté volontairement la politique, je ressens un immense soulagement. J'avais fait le tour du jardin et ce jardin-là pesait lourd: lourd dans ses structures, ses procédures, ses formes. La vie n'était pas loin de ficher le camp de là.» La vie, c'est la préoccupation privilégiée de Madame l'ex-ministre. On la sent enracinée en elle: *«Dans le monde politique, j'étouffais littéralement. J'ai besoin de vie, d'en être entourée, de la sentir, de m'y reconnaître. J'ai toujours voulu me garder vivante. Ne serait-ce qu'en faisant des confitures ou un coulis de tomates.»*

Colette Marcil est recherchiste à l'émission «Droit de parole», à Radio-Québec.

* Propos cités par Renée Rowan, *Le Devoir*, 15 juin 1984, «Un pas en avant, un pas en arrière».



LA VIE EN ROSE: *Vous avez été la première femme rédactrice en chef du quotidien québécois* Le Devoir *et, à 36 ans, la personne la plus jeune à exercer cette fonction au Canada. Étiez-vous préparée à vous retrouver «en haut de la pyramide»?*

LISE BISSONNETTE: Pas dans le sens d'avoir préparé ma carrière dans ce sens-là. C'est un concours de circonstances – connu d'ailleurs – qui m'a amenée là. Depuis le départ de Claude Ryan en 1978, *Le Devoir* était sans direction. Michel Roy, le rédacteur en chef à l'époque, devait assumer toutes les fonctions. À ce moment-là, j'étais rédactrice en chef adjointe, ce qui est un travail de «staff»: je m'occupais de la page éditoriale, de la page commentaire et de bien d'autres choses, comme tout le monde au *Devoir*. (Ce n'est vraiment pas un quotidien comme les autres, vous savez.) Et je n'y pensais pas du tout... Je suis partie un an à New York et à mon retour, les événements se sont précipités. Michel Roy était parti, Jean-Louis Roy venait d'être nommé directeur et il y avait un grand point d'interrogation à savoir qui serait nommé rédacteur en chef. Il y avait des facteurs en ma faveur: j'étais de la boîte, Jean-Louis Roy n'en était pas – c'est une tradition au *Devoir* de privilégier les gens de la maison –, j'étais plus disponible que d'autres, je n'ai pas d'enfant, donc des responsabilités familiales moins grandes... Et puis, rapidement, on m'a offert le poste. Je n'ai pas réfléchi très longtemps: j'ai dit oui.

LVR: *Les femmes qui ont occupé des postes de pouvoir disent souvent s'être retrouvées dans un monde d'hommes qui jouent dur, où il ne faut surtout pas vouloir se faire aimer. Avez-vous trouvé la même chose?*

LB: Oui. Une des premières choses que j'ai apprises, c'est qu'effectivement il ne faut pas s'attendre à se faire aimer. On ne peut pas tout concilier dans la vie; c'est un cliché gros comme ça, je sais, mais c'est vrai. De toute façon, on n'est pas là pour se faire aimer, on est là pour accomplir certaines choses qui nous paraissent importantes. Bien sûr, les premiers coups sont particulièrement durs à prendre, on n'y est pas préparé. Peut-être la chose qui m'a le plus choquée au début, c'était de voir que les gens avec qui je travaillais et que j'estimais avaient traversé la barrière en même temps que moi, mais de l'autre côté. Ça ne remet pas nécessairement l'amitié en question, mais une distance s'établit qui, à mon avis, est non seulement inévitable, mais saine.

LVR: *Vous ne vous êtes jamais sentie isolée?*

LB: Pas vraiment. Il faut dire que l'équipe que j'ai formée avec Jean-Louis Roy a été particulièrement agréable. J'avais, je crois, tout l'appui qu'il me fallait.

LVR: *Et maintenant que vous avez exercé le pouvoir, quelles sont, d'après vous, les qualités nécessaires d'une bonne patronne?*

Photo: Suzanne Girard

Lise Bissonnette

Une responsabilité quotidienne

Lise Bissonnette a été rédactrice en chef du ***Devoir*** *pendant quatre ans. Il est encore très rare de voir une femme exercer une fonction aussi importante. Si nous avons tenu à faire une entrevue avec elle sur la question des femmes et du pouvoir, c'est aussi parce qu'un récent conflit au* ***Devoir,*** *surnommé aujourd'hui* l'affaire Leclerc, *a farouchement opposé Mme Bissonnette ainsi que Jean-Louis Roy, directeur de ce journal, à la partie syndicale.*

«Conflit classique», dira en entrevue l'ex-rédactrice en chef. Il n'en reste pas moins que l'âpreté des propos avait de quoi surprendre, surtout de la part d'un journal qui se veut plus progressiste que d'autres. Plus surprenant encore: c'est Lise Bissonnette qui semble porter l'odieux de cette affaire. Bref, quelle que soit l'opinion que nous nous faisons sur ce litige, n'est-ce pas là encore une illustration de la condamnation que bien des hommes font des femmes au pouvoir (voir LVR, «Des hommes pour le dire», nov. 1985) et du malaise qui rattrape les femmes chaque fois que surgit l'épineuse question?...

Nous voulions l'opinion de Lise Bissonnette sur tout cela. Elle a accepté de nous la donner.

par Francine Pelletier en collaboration avec Lise Moisan

LB: J'admire les personnes qui ont du *leadership* naturel, qui amènent les gens à agir d'une certaine façon, qui les inspirent... Je ne crois pas que ce soit mon fort. Par ailleurs, il y a un autre leadership que j'admire beaucoup et que je crois avoir: c'est celui de savoir où je m'en vais et de prendre les moyens pour y arriver. Autrement dit, faire preuve de détermination, de conviction et de persévérance. Ça m'apparaît fondamental.

LVR: *Est-ce à dire que vous ne voyez pas votre rôle de patronne comme un rôle de relations de travail, de relations interpersonnelles?*
LB: Ça n'est pas pour moi l'essentiel, aussi curieux que cela puisse vous paraître. Beaucoup trop de gens identifient la direction aux relations de travail. C'est un volet important mais on n'assume pas la direction pour pouvoir établir un climat extraordinaire de travail! Le style de direction ne peut pas être plus important que la direction dans laquelle on s'en va, que les objectifs. Une telle position est controversée, bien sûr. Demandez à bon nombre de gens aujourd'hui leur conception du pouvoir et ils vous répondront d'un air inspiré qu'ils sont pour la collégialité, la convivialité, etc. Il faut savoir consulter, mais il faut savoir décider aussi.

LVR: *Iriez-vous jusqu'à dire qu'il y a un antagonisme fondamental entre la pratique de la démocratie et l'exercice du pouvoir?*
LB: Il faut faire la distinction entre le pouvoir politique et d'autres pouvoirs. Le pouvoir politique a des comptes à rendre aux électeurs. D'ailleurs, je suis pour les référendums en système démocratique: le peuple devrait être beaucoup plus consulté qu'il ne l'est sur un certain nombre de choix de société. Mais, quoi qu'on en pense, *Le Devoir* n'est pas une entreprise publique, c'est une entreprise privée, avec des ressources limitées. La démocratie ne peut y être un objectif en soi... J'ai vu trop souvent des énergies se perdre autour d'une table alors qu'on aurait dû être en train de faire un meilleur journal.

Je lisais récemment le débat concernant la création d'un «journal populaire» où il est question de se battre pour la démocratisation des médias. Alors, là, ça dépend de ce qu'on veut dire par démocratisation. Si ça veut dire qu'il faut, sous une forme ou sous une autre, élire les dirigeants des médias, je suis contre.

LVR: *L'exercice du pouvoir diffère-t-il d'après vous selon qu'on est une femme ou un homme?*
LB: Non, je ne crois pas à ça. D'ailleurs, malgré tout le respect et l'espèce d'admiration que j'ai pour Pauline Marois, le discours qu'elle tenait là-dessus... je me disais: mais où est-ce qu'elle s'en va avec ça? C'est un leurre de penser que les femmes vont exercer le pouvoir différemment des hommes. Tant mieux s'il y a des femmes qui parviennent à exercer le pouvoir de façon plus «collégiale». Mais une fois rendues là, qu'on soit homme ou femme, il est question de défendre des intérêts. D'ailleurs, les gens

avec qui on a affaire n'y croient pas davantage à cette particularité du pouvoir exercé par des femmes. S'il y a une chose que j'ai vite oubliée en tant que rédactrice en chef, c'est de penser que les femmes ou les féministes – hommes ou femmes – se sentiraient plus solidaires de moi.

Je vais vous raconter un petit incident que j'aime bien rappeler parce que, sans me scandaliser aujourd'hui, il m'a scandalisée à l'époque. J'étais rédactrice en chef depuis à peine un an et je m'attaquais à une première «révision de secteur», un pouvoir qui me revenait, une des seules marges de manoeuvre dont dispose la direction du *Devoir* d'ailleurs. J'ai décidé d'effectuer un changement dans la couverture de la condition féminine. N'ayant à proprement parler personne pour le faire à ce moment-là, je voulais essayer une nouvelle formule: répartir la couverture de ce secteur à travers la rédaction. Renée Rowan était très contente, elle qui voulait depuis des années s'en aller aux affaires sociales. Là-dessus, les deux Conseils du statut de la femme – à Québec et à Ottawa – crient au scandale. Ils ont chacun écrit une lettre pour se plaindre de l'abandon de la couverture de la condition féminine au *Devoir*. Pas à moi – pourtant, tout le monde savait que j'étais responsable de cette décision – mais à mon patron! On perd vite ses illusions devant une telle situation. Cette réaction de la part d'autres femmes m'a autant insultée que les gars qui rentrent dans mon bureau et qui me disent: «Vous êtes la secrétaire de Jean-Louis Roy?» Bref, chassez le naturel et il revient au galop.

Je suis trop féministe pour être nostalgique du passé

La solidarité n'existe pas en bloc ou pour toujours. Elle existe ponctuellement: on peut être solidaire, je ne sais pas, du problème de l'apartheid, disons. C'est que la solidarité repose sur des changements d'attitudes et ces changements se font difficilement. Ce n'est pas vrai que toute une génération va changer ses attitudes par rapport à la précédente. Ce sont les circonstances qui forcent les attitudes à changer. Sur la scène politique, par exemple, si on y retrouvait autant de femmes que d'hommes, on verrait disparaître toute une série de comportements idiots – l'affaire des femmes battues est un bon exemple[1] – parce que les gars seraient terrorisés par la réaction des femmes. Déjà, c'est commencé, on n'ose plus tenir certains propos sur les femmes. Nous sommes plus fortes en nombre, nous réussissons de plus en plus, nous avons une mainmise sur certains créneaux. Et tout ça jouera sur les attitudes des générations qui suivent tout simplement parce qu'elles auront entendu moins de niaiseries.

LVR: *Vous considérez-vous féministe?*
LB: Oui, dans le sens que je n'ai aucune nostalgie pour le passé. Mais je dois dire que je trouve le féminisme, comment dire, un peu plaignard. Vous avez entendu ça mille fois, mais je vous le dis en toute franchise. Peut-être me suis-je endurcie avec les années, quoique *endurcie* n'est pas un mot que j'aime... J'ai une distance vis-à-vis l'oppression des femmes. Je trouve que, dans cette société, on est mal placé pour en parler. C'est une chose qui m'a frappée cet été concernant la conférence de Nairobi. Qui a tiré le plus grand profit de la décennie des femmes? Ce sont encore les femmes des pays industrialisés. Il me semble qu'on doit faire des distinctions lorsqu'on parle des femmes; je n'aime pas qu'on dise *les femmes*. J'étais au Pakistan il y a un mois et, lors d'une discussion autour d'une table, j'ai appris qu'on venait d'adopter une loi qui accorde au vote des femmes la moitié de la valeur du vote des hommes. Voilà une différence fondamentale!

Mais je pense aussi qu'il faut regarder en avant; je suis trop féministe pour être nostalgique du passé. Je trouve que les femmes doivent gagner encore davantage, prendre plus de place, pas nécessairement sur le plan du pouvoir mais au moins sur le plan de l'égalité. Je suis très contente de ce qui se passe et, comme je suis une femme optimiste, je n'ai pas peur des lendemains.

LVR: *Vous avez mentionné que vous avez été victime, en tant que rédactrice en chef, d'attitudes sexistes. Ça ne semble pas beaucoup vous affecter. Pourquoi?*
LB: Peut-être parce que j'ai tendance à faire de l'analyse de caractère. Mon rêve, c'est d'écrire des romans! Alors, c'est comme si j'avais une certaine distance vis-à-vis ça. Bien sûr, la première fois que j'ai lu, en toutes lettres, dans *La Presse*, que «le problème du *Devoir*, c'est Lise Bissonnette», je n'ai pas trouvé ça drôle. Mais on finit par se défendre contre ça non pas en hurlant ou en se vengeant, mais en essayant de comprendre le mécanisme derrière. Pourquoi une telle réaction?... C'est rarement vous, personnellement, qu'on attaque, il s'agit presque toujours d'un phénomène plus large.

LVR: *Justement, il s'agit de s'en prendre à des femmes qui dérangent en occupant une place traditionnellement réservée aux hommes. Comme dit Monique Bégin: «Mais qu'est-ce qu'ils ont à nous pointer du doigt, à nous comparer, à nous qualifier de trop laides ou trop grosses?...»*
LB: Mais il faut contre-attaquer dans des situations pareilles! Lorsque j'étais à la tribune parlementaire, à Québec, dans les dernières années du régime Bourassa, il y avait très peu de femmes à l'Assemblée nationale. Lorsque Lise Bacon entrait en Chambre, il y avait un journaliste qui inévitablement passait des remarques désobligeantes sur son apparence. Alors, à une couple de reprises, je lui ai lancé: «Écoute, Champagne, te penses-tu plus beau?...» Il n'a plus jamais rien dit après ça, en ma présence en tout cas. Mais encore une fois, c'est un phénomène de société et c'est une question de temps. Comme on dit, on ne fait pas d'omelette sans casser d'oeufs.

Bien sûr, mon expérience est moins douloureuse que celle des femmes en politique. Dans un journal, on n'est pas tous les jours à se demander qu'est-ce qui va nous tomber sur la tête. Il y a la question de la popularité personnelle aussi en politique. Moi, je n'irais pas...

LVR: *Vous n'iriez pas en politique non pas parce que la politique heurte vos valeurs mais tout simplement parce que ce n'est pas quelque chose qui vous attire?...*
LB: Non, ça ne m'attire pas du tout. Si j'ai démissionné de mon poste de rédactrice en chef, c'est que, à la veille de mes 40 ans et après de longues réflexions, je considère qu'il y a là un certain cul-de-sac. Et surtout, je m'ennuie de ce que j'aime et de ce que je sais le mieux faire: écrire. D'ailleurs, j'avais été claire là-dessus lors de mon embauche: il s'agissait pour moi d'une sorte de passage, une expérience à tenter étant donné qu'il y avait certaines choses que je voulais mettre en branle au journal...

L'affaire Leclerc? Il s'est passé là un conflit tout à fait classique.

LVR: *L'affaire Leclerc n'a aucunement joué dans votre décision?*
LB: Non. Mais vous voulez vraiment revenir là-dessus?... Bon, il s'est passé là un conflit tout à fait classique. Ma position là-dessus, c'est qu'on ne fait pas un journal pour des journalistes mais pour les lecteurs et, dans ce cas, pour l'institution qu'est *Le Devoir* auquel je suis profondément attachée. Et pourquoi étions-nous en désaccord avec cet éditorial de Jean-Claude Leclerc? Ce qui était écrit là nous est apparu [à Jean-Louis Roy et à moi] comme des accusations gratuites qui n'ont pas leur place dans un journal comme *Le Devoir*[2]. Prenez une phrase de cet éditorial et inversez-la, dites que les assistés sociaux [plutôt que certains fonctionnaires et firmes d'ingénierie] sont des *welfare bums* qui prennent l'argent du gouvernement pour s'acheter des colifichets et vous verrez facilement où se situe le problème. Je pense que si on avait réprimandé Jean-Claude Leclerc pour une chose pareille, on nous aurait porté-e-s en triomphe. Mais comme il s'agissait du contraire, on a accusé *Le Devoir* d'être contre les assistés sociaux et pour les compagnies... On a même insinué que nous avions des liens avec Lavalin! On a pas du tout pensé en termes d'éthique journalistique – ce qui était, pour Jean-Louis Roy et moi, en cause – seulement en termes d'idéologie. Et c'est ce qui a suivi qui a donné l'impression que nous avions fait taire Jean-Claude Leclerc: le syndicat des journalistes du *Devoir* a demandé qu'on publie sa déclaration. Remarquez qu'il aurait pu nous répondre à pleines pages du *Devoir*, il n'était toujours pas exclu de l'éditorial. Mais voilà, sa déclaration se résumait en gros à: «Je n'ai rien à faire de votre éthique, je n'ai besoin que de l'appui de mon syndicat pour continuer à écrire dans la page éditoriale.»

LVR: *Concernant l'éthique justement, vous avez écrit que cet éditorial remettait en question le «droit des personnes et des institutions à leur*

réputation». Ne pourrait-on pas dire que Jean-Claude Leclerc défendait le droit des assistés sociaux à leur réputation?

LB: Ayant personnellement travaillé sur ce dossier-là, je peux vous dire que peu de gens présument que les assistés sociaux sont des fraudeurs. Il y a des problèmes, par contre, notamment à Montréal: un problème de certificats médicaux de faveur. Ce sont les médecins qui émettaient les certificats qui ont eux-mêmes demandé l'intervention du gouvernement. Ces médecins se retrouvaient à administrer une loi plus ou moins bonne. Il était normal qu'on veuille rectifier. Mais ces choses-là s'apprennent le moindrement qu'on se donne la peine de faire quelques téléphones.

LVR: *Mais tout le conflit ne repose-t-il pas, finalement, sur la question du pluralisme au* Devoir *?*

LB: Je ne pense pas. Regardez la page éditoriale à travers les années et vous verrez que le pluralisme y est. Il ne faut pas confondre pluralisme et idéologie. C'est une chose d'avoir des opinions qui diffèrent, c'en est une autre de dire à la direction: «Je ne reconnais ni votre autorité ni votre conception de l'éthique journalistique mais j'écrirai dans la page éditoriale quand même.» C'est là que ça s'est corsé. Et c'est évident qu'à partir du moment où l'on entre dans le processus formel, il devient formel.

LVR: *Comment voyez-vous le rôle du syndicat dans une boîte comme* Le Devoir *?*

LB: Le syndicat fait son travail, il le fait de façon très traditionnelle, comme il doit sans doute penser que nous exerçons l'autorité de façon bien traditionnelle.

LVR: *Vous avez été syndiquée?*

LB: J'ai été syndiquée, j'ai fait mes grèves, participé aux activités. J'ai été régulière sans être militante. Je suis trop individualiste pour ça – on me le dit souvent d'ailleurs – mais je ne pense pas que ce soit un défaut. En journalisme particulièrement, je préfère des individus qui ont une personnalité bien à eux et qui sont capables de se souvenir du contraire de ce que raconte leur voisin. Je n'ai jamais été forte sur les mouvements collectifs.

LVR: *Mais si nous vous posons des questions concernant l'affaire Leclerc, c'est que ce genre de conflit, de toute évidence très dur, est difficilement compréhensible de l'extérieur. Mais surtout parce que, que vous le vouliez ou pas, vous servez d'exemple concernant l'exercice du pouvoir au féminin. Pauline Marois en est un aussi ainsi que* La Vie en rose, *dans une certaine mesure. Dans votre cas, on a parlé d'un pouvoir exercé de façon aussi autoritaire et arbitraire que celui des hommes…*

LB: Je ne crois pas avoir exercé un pouvoir arbitraire. Et puis, je l'ai déjà dit, je ne crois pas aux définitions collectives. J'ai vu beaucoup d'hommes exercer le pouvoir, j'en ai vu l'exercer de la façon la plus molle possible et j'en ai vu l'exercer de la façon la plus autoritaire possible. La question des femmes et du pouvoir, c'est la nouvelle morale des nouveaux hommes, si vous voulez mon avis. Ils veulent nous faire la leçon. S'interrogent-ils, eux, sur la façon d'exercer le pouvoir? Pourtant, c'est aussi fondamental pour eux que pour nous.

Mais ça m'a frappée quand vous avez parlé d'une situation particulièrement dure. Ça n'a pas été aussi dur que ça. Les gens étaient très étonnés de me voir dans le calme absolu recevoir des lettres, pas seulement de la CSN, mais toute une chaîne de lettres! C'était comme les poupées russes. Encore une fois, je ne suis pas en train de dire qu'il faut s'endurcir mais qu'il faut relativiser. C'est tout le temps ça.

De toute façon, ce qu'on m'a le plus reproché, bien plus que l'affaire Leclerc, c'est les révisions de secteurs, les gens que j'ai déplacés contre leur gré. Et Nathalie Petrowski, j'aime autant vous le dire, n'est pas celle qui a le plus chialé. J'ai voulu la sortir des variétés parce qu'elle a un talent fou, c'est évident. Je me disais: qu'est-ce que c'est que de s'enterrer dans un truc comme ça? À 35 ans, tu ne peux plus continuer à couvrir les p'tits gars de 20 ans qui font les clubs!

Je ne crois pas aux définitions collectives.

LVR: *C'est peut-être ce qui a contribué à vous donner la réputation du «complexe de la reine abeille», c'est-à-dire d'une femme au pouvoir qui ne veut être concurrencée par aucune autre femme?*

LB: Alors, je ne comprends vraiment pas. Je ne commencerai pas à faire le bilan de mon passage à la direction du *Devoir*. Mais j'ai envoyé des femmes [à la galerie parlementaire] à Québec, j'en ai recruté d'autres… Lorsqu'il a été question d'ouvrir le poste aux affaires sociales, j'ai mis une annonce dans les journaux; j'étais tannée du copinage, des gens qui m'arrivaient et qui me disaient: oui, j'ai un chum, un frère, toujours quelqu'un prêt à faire la job. J'ai reçu 500 candidatures. Bien sûr que je regardais les candidatures de femmes de plus près! J'ai choisi Carole Beaulieu un peu par intuition et je suis sûre aujourd'hui d'avoir eu raison.

LVR: *Vous avez dit qu'il y avait des choses dont vous étiez particulièrement fière au* Devoir*: le* Devoir *économique, la consolidation du* Devoir *culturel… Y a-t-il autre chose?*

LB: *Le Devoir* économique, c'est Jean-Louis Roy. Mais, justement, la question de l'utilisation des ressources internes. Dans un petit journal comme celui-là, il fallait peut-être faire bouger les gens un peu plus. C'est délicat, ça va contre la tradition et la tradition, au *Devoir* !… C'est un journal dont la facture est un peu vieillotte, c'est très difficile pour ce genre de journal de survivre. Mais alors, il faut bien que nous ajoutions notre part de tradition, nous aussi. Et je pense qu'il y a là un acquis, une plus grande diversité dans le journal, sur lequel les gens ne reviendront pas.



ON VOULAIT PAS DES MIRACLES...

Les travailleuses du vêtement se racontent. 1937, 1940, 1983, trois grèves générales. Documentaire vidéo avec des travailleuses du vêtement qui les ont vécu. Avec la participation de Léa Roback. **À surveiller: sortie janvier 1986.**



Nouveaux vidéos

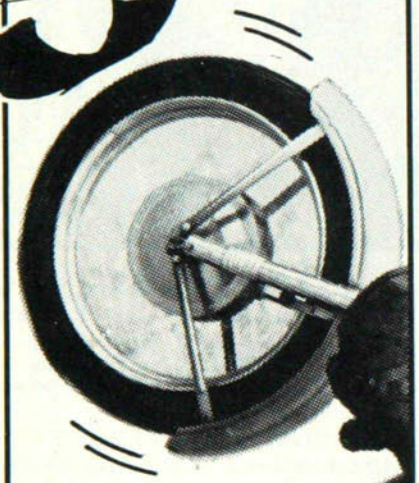
Dossier femmes immigrantes:
MISSION IMPOSSIBLE?
Documentaire sur la réalité des femmes immigrantes au Québec

***À venir** – Dossier Porno:*
Une fiction qui explore la sexualité des femmes

***G.I.V.** distribution de vidéos*
718 Gilford, Montréal
Qué. H2J 1N6
(514) 524-3259

GROUPE Intervention VIDÉO

Pssst!
SORTEZ



Payez-vous une belle aventure aux ateliers du Service d'animation culturelle de l'Université de Montréal.

Vidéo - musique
- danse - théâtre
- photographie
- encadrement
- peinture - dessin
- loisirs littéraires
- psycho-culturels
- langues et cultures étrangères
- massage
- mécanique (auto-vélo) - menuiserie
- auto-défense.

Plus de 70 ateliers de soir et de fin de semaine.
Demandez notre programme
343-6524.

Inscriptions, pour la plupart de ces ateliers, du 13 au 17 janvier de 9:30 à 20:00.
2332 boul. Edouard-Montpetit.

Université de Montréal
Services aux étudiants
Service d'animation culturelle

LVR: *Et si on vous demandait ce dont vous ne vous ennuierez absolument pas au* Devoir *?*
LB: Le quotidien. Ce n'est pas aussi écrasant dans un journal qu'en politique où il faut continuellement faire la tournée des parties de blé d'inde et des clubs de l'âge d'or... Mais il faut tous les jours voir qui va aller où, qui veut faire du temps supplémentaire, si c'est vraiment nécessaire... C'est une gestion indispensable, que j'ai apprise à faire, mais que je n'ai jamais tellement aimée.

LVR: *Que pouvez-vous dire sur le pouvoir aujourd'hui que vous n'auriez pas pu dire il y a quatre ans?*
LB: Une chose m'apparaît fondamentale aujourd'hui: c'est que le pouvoir, ce n'est pas de la gestion, c'est avant tout de la responsabilité. La responsabilité des gens et des choses. C'est un aspect du pouvoir dont je n'avais pas saisi l'ampleur avant d'y arriver. C'est une très belle expérience dans ce sens-là car le journalisme est un métier qu'on peut très souvent exercer de façon irresponsable. C'est un métier extrêmement confortable d'une certaine façon, où l'on juge facilement aussi. On est à l'extérieur et on regarde, on n'est jamais obligé de prendre position soi-même, on peut toujours renvoyer les gens dos à dos. Quand on entre à l'éditorial, le sens des responsabilités commence à nous rattraper. Car on est là qui donne des conseils aux Lévesque, Trudeau... sans être parfaitement au courant du pourquoi d'une telle décision. Et ils le lisent quand même!... Il y a toujours une partie souterraine du pouvoir avec laquelle l'éditorial doit composer. Il faut beaucoup mesurer l'effet de ce qu'on dit, l'éthique aussi naturellement. Et puis, une fois arrivée à la direction de la rédaction d'un journal, tout ça est encore plus évident. S'il y a une chose qui me fait mal au coeur, c'est de recevoir une lettre d'un lecteur qui se dit lésé par un article du journal. Cette responsabilité quotidienne, c'est la chose dont je vais m'ennuyer le plus.

Ce que j'ai regretté un peu aussi en quittant, c'est qu'il n'y ait pas plus de femmes rédactrices en chef dans les grands quotidiens au Canada. J'avais un peu l'impression de laisser tomber quelque chose. En même temps, je ne pouvais continuer uniquement pour cette raison-là.

LVR: *Il y a une question qu'on aimerait vous poser mais qui date d'avant votre nomination à la direction du journal: la question des Yvette. Réécririez-vous aujourd'hui le même éditorial*[3] *à ce sujet?*
LB: Peut-être pas tout à fait sur le même ton. Cet éditorial a provoqué de telles réactions – au point de me faire dire, moi qui suis indépendantiste, que j'avais fait perdre le référendum – que j'y ai réfléchi plus longtemps après qu'avant de l'écrire. J'étais très choquée par ce qu'avait dit Lise Payette. J'ai toujours détesté cette manie de circonscrire le vote des femmes. Et, à mon avis, ce que madame Payette disait, c'était: «Si vous êtes de vraies femmes, si vous croyez dans l'avenir de vos enfants, alors c'est de votre devoir de leur donner un pays, de voter OUI.» Et puis, celles qui se sont appelées les Yvette ont rempli le Forum et ont dit exactement le contraire: «Votre devoir de femmes, c'est de voter NON pour garder le pays pour vos enfants.» Jamais on ne voit le vote des hommes piégés de cette façon. D'ailleurs, le vote des femmes – d'autres l'ont analysé avant moi – est fondamentalement déterminé non pas par le fait que les femmes sont des femmes mais par leur statut social. On vote comme les gens de notre classe sociale.

LVR: *Vous ne croyez donc pas au* gender gap[4]*?*
LB: Non. Il peut se produire un phénomène comme celui autour de la nomination de Geraldine Ferraro, aux États-Unis, que les femmes appuyaient massivement, mais je pense que ça se passe surtout dans les classes bourgeoises, où la sophistication du vote devient telle... Mais c'est aussi une question de liberté: je ne veux pas me faire dire de voter de telle façon. Vous vous êtes un peu approchées de ça dans votre numéro de septembre. Mais moi, je n'y crois pas. Et au moment du référendum, je me disais: les femmes doivent avoir les mêmes raisons de choisir que les hommes, doivent pouvoir regarder la situation dans son entièreté.

Je n'ai jamais douté que Lise Payette ait eu de la peine suite à l'éditorial. D'ailleurs, vous n'êtes pas sans savoir que Lise Payette et moi, on s'est longuement parlé de ça; elle est venue me voir à New York, on a passé une journée dans un restaurant. Après, elle est venue me porter les épreuves de son livre en me demandant de le préfacer. J'ai finalement dit non parce que j'étais en désaccord encore une fois avec sa façon d'interpréter cette affaire.

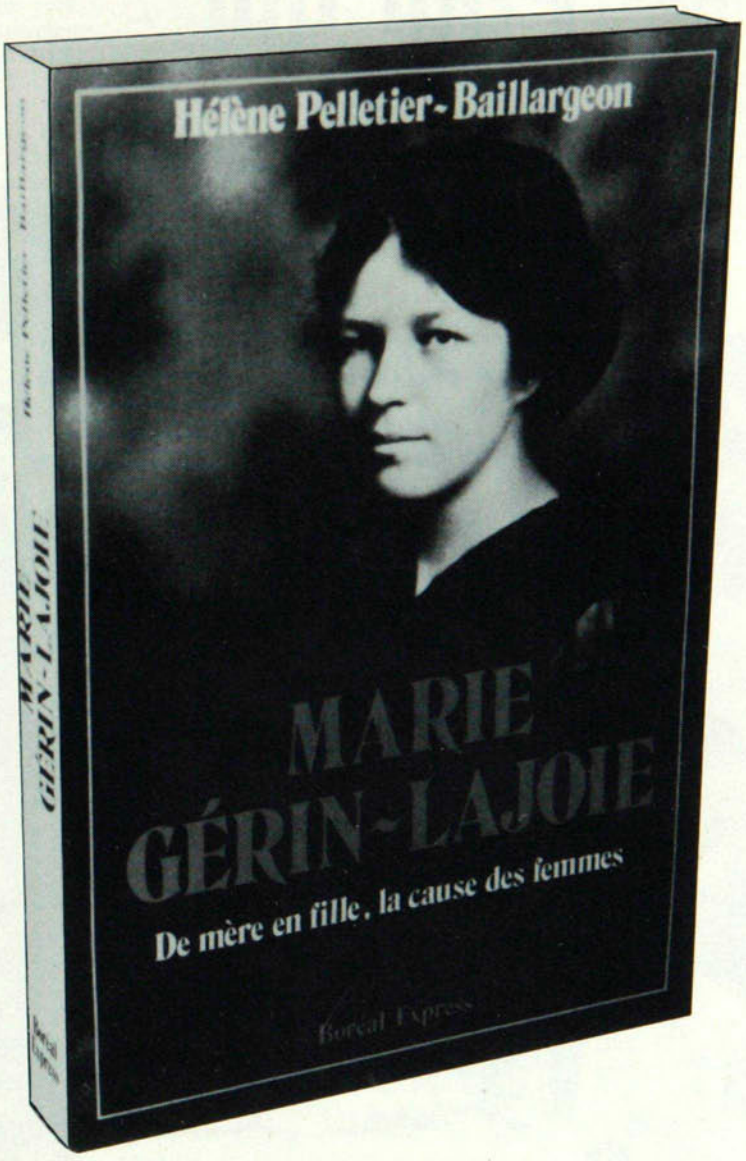
LVR: *Vos visions du pouvoir sont fondamentalement différentes. Par exemple, vous n'utiliseriez jamais l'expression: «Le pouvoir, connais pas...»?*
LB: Non, jamais. Un des phénomènes intéressants dans les années à venir sera justement les femmes au pouvoir, les femmes en politique, des femmes qui auront des choses à dire. Je ne demanderais jamais à Pauline Marois si elle connaît le pouvoir; c'est clair qu'elle en a envie. Et c'est comme ça que ça doit être.

1/ Il y a environ deux ans, la Chambre des communes, à Ottawa, partait à rire à la mention des «femmes battues».

2/ Le lendemain de la parution de l'éditorial de Jean-Claude Leclerc, une «mise au point», signée Lise Bissonnette et Jean-Claude Roy, paraissait dans *Le Devoir*, se dissociant et s'excusant dudit éditorial.

3/ En avril 1980, Lise Bissonnette a écrit un éditorial intitulé «L'appel aux femmes» en réponse à Lise Payette qui avait parlé des femmes au foyer comme des «Yvette», c'est-à-dire conformes au modèle de femmes véhiculé dans nos vieux manuels scolaires.

4/ Phénomène remarqué pour la première fois lors des élections présidentielles américaines en 1980 et qui montre que les femmes ne votent pas de la même façon que les hommes: elles votent plus à gauche.



La première grande biographie d'une femme remarquable, sans doute l'une des plus belles figures du XXe siècle québécois, dont la pensée et l'action restent d'une étonnante actualité.

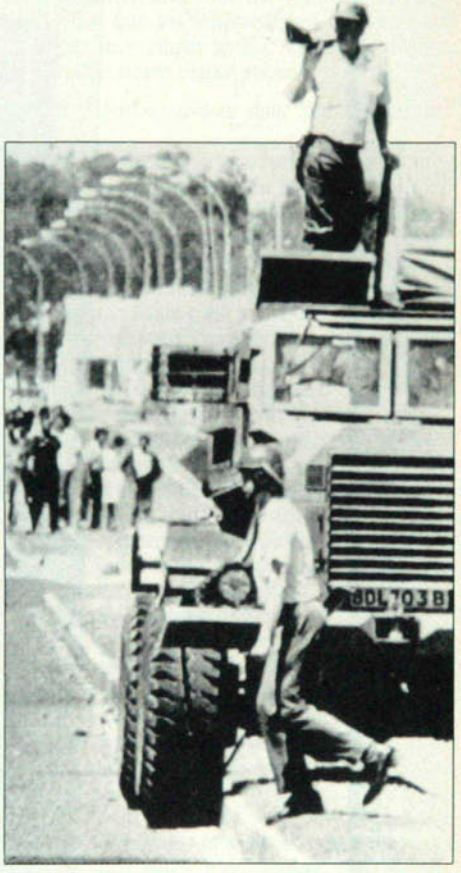
424 pages, $19,95

Boréal Express

Afrique du Sud

Pour qui sonne le glas?





À venir jusqu'à tout récemment, l'Afrique du Sud était une espèce de paradis riche et verdoyant dans un continent ravagé par la misère, la sécheresse et la famine. Un paradis pour Blancs, s'entend, longuement et méticuleusement construit sur l'exclusion systématique et le semi-esclavage de 73 % de la population, les Noir-e-s bien sûr. C'est ce qu'on appelle l'apartheid. *Combien de temps ce régime aberrant durera-t-il? C'est ce que nous nous demandons à chaque fois qu'une nouvelle dépêche nous parvient de l'Afrique du Sud quasi quotidiennement, ces temps-ci.*
Nancy Thede, membre du Centre d'information du Mozambique et de l'Afrique australe (CIDMAA), nous explique brièvement la situation.

par Nancy Thede

«Je suis devenue plus libérée en prison. Il était plus gratifiant de vivre physiquement mes convictions que de les énoncer devant une foule... Je ne dis pas que c'est bien d'être en prison. Mais lorsqu'il s'agit de savoir laquelle des deux prisons – celle de l'extérieur ou celle de l'intérieur – est préférable... Eh bien, le pays tout entier est une prison pour les Noirs et quand tu es dedans, au moins tu sais pourquoi tu es là et les gens qui t'y ont enfermé le savent aussi».[1]

C'est Winnie Mandela qui parle, épouse de Nelson Mandela, chef de l'aile armée du plus important mouvement d'opposition à l'apartheid, le African National Congress (ANC), emprisonné depuis 23 ans par le gouvernement actuel en Afrique du Sud. Winnie Mandela elle-même est devenue un symbole de la résistance au régime raciste blanc.



Zinzi Mandela, fille de Winnie et Nelson Mandela, engagée dans la lutte contre l'apartheid comme tous les jeunes Sud-Africains noirs.

Photos : Canapresse

Ce que vivent les Mandela illustre bien les déchirements imposés à tout un peuple par un régime aux abois qui essaie par tous les moyens de retarder son renversement. Car en Afrique du Sud, 5 millions de Blancs décident seuls du sort du pays, alors que 24 millions de Noirs n'ont aucun droit de vote et que 4 millions de Métis et d'Asiatiques ne possèdent que des parlements «consultatifs», fortement contestés d'ailleurs par ces mêmes communautés. Tout cela au nom de la suprématie blanche érigée en idéologie officielle de l'État.

Un pays riche

L'Afrique du Sud est de loin le pays le plus puissant du continent africain, tant économiquement que militairement. À un point tel, d'ailleurs, qu'il ressemble davantage aux pays riches du Nord qu'aux pays pauvres du Sud. 15 % de son budget annuel est consacré à la défense. À ses immenses richesses minérales (or, diamant, platine) et agricoles (les pommes Granny Smith, par exemple), s'ajoutent une forte industrialisation s'appuyant sur une infrastructure étatique (sidérurgie, électricité, pétrole) et d'énormes investissements étrangers. Toutes les grandes banques et multinationales américaines et britanniques y ont installées leurs succursales ainsi que bon nombre de leurs consoeurs canadiennes (dont Bata, Massey-Ferguson, Falcon Bridge, la Banque Royale, Québec Fer et Titane, etc.).

Malgré cette richesse apparente, une grande partie de la population noire est très pauvre (salaire moyen: 150 $ par mois), et ce particulièrement dans les zones rurales où l'on retrouve les «bantoustans», ce 13 % du territoire national réservé aux Noirs. Quoique ceux-ci représentent 73 % de la population totale, les meilleures terres agricoles sont réservées aux fermiers blancs. Les bantoustans étant dépourvus de toute richesse naturelle, l'agriculture de subsistance y est même difficilement praticable. Ses habitants doivent donc chercher de l'emploi dans les zones urbaines, mais peuvent y rester seulement *si* et *aussi longtemps* qu'ils possèdent un emploi. Sans emploi, ils sont considérés comme illégaux et doivent retourner dans l'un des 10 bantoustans assigné à leur groupe ethnique – et ceci même s'ils n'y ont jamais mis les pieds. Ce contrôle est exercé par le moyen de la fameuse «passe», document que n'importe quel policier peut exiger à tout-e Noir-e à tout moment. Avec la montée de la résistance urbaine, le gouvernement essaie de forcer certains secteurs de la population noire urbaine à déménager dans les bantoustans. Ses tactiques comprennent l'utilisation de bulldozers pour raser les bidonvilles et le transport des habitants en camions militaires dans les zones rurales les plus reculées. Mais les gens reviennent clandestinement, ils reconstruisent un abri avec des bouts de carton, de plastique et de tôle. La résistance massive et violente qui secoue l'édifice chancelant de l'apartheid depuis maintenant presque deux ans a atteint la majorité des secteurs de la population noire.

Le refus de l'apartheid

Depuis plusieurs mois déjà, les élèves du primaire et de secondaire boycottent leurs classes pour protester contre la structure et le contenu de l'éducation inférieure servie aux Noir-e-s. (Le gouvernement dépense 12 fois plus pour l'éducation d'un enfant blanc que pour celle d'un enfant noir.) Des boycotts du transport en commun contre les hausses de tarif et des campagnes de non-collaboration avec le gouvernement blanc, y compris des attaques violentes contre les autorités municipales noires, se multiplient dans les *townships*, les cités noires rattachées aux grandes villes blanches. Les femmes en particulier jouent un rôle clé dans l'organisation de la résistance quotidienne dans les quartiers. Elles ont une longue expérience puisqu'elles ont été présentes en tant que force organisée dès les débuts du mouvement de libération nationale dans les premières années de ce siècle.

Ce refus total de l'apartheid, qui germait déjà dans les années 1970, est intimement lié à une crise interne, politique et économique du régime de l'apartheid. La crise économique mondiale a rebondi en Afrique du Sud à partir de 1973 et a rapidement pris des proportions importantes dues à la politique coûteuse voire «irrationnelle» de l'apartheid, en particulier la restriction de l'accès à l'emploi (qui crée une pénurie d'ouvriers spécialisés et de techniciens) ainsi que la politique salariale discriminatoire à l'endroit des Noir-e-s, qui restreint le bassin de consommateurs. L'inflation montant en flèche, accompagnée de la stagnation des salaires, a déclenché une vague de grèves spontanées et a rapidement entraîné la mise sur pied d'un mouvement syndical noir. Bientôt, ce sera au tour des étudiants de lancer un mouvement qui marquera l'histoire de l'Afrique du Sud avec les événements de Soweto en 1976 et la montée du mouvement de la conscience noire.

Depuis ces événements, l'État sud-africain cherche à mettre en place une approche réformiste pour éviter le pire. Mais la forte constituante blanche d'extrême droite refuse tout compromis et menace d'éclatement la fragile coalition au pouvoir[2]. D'autre part, la population noire refuse de plus en plus toute réforme qui ne soit pas l'acceptation pure et simple de la plate-forme du Front démocratique uni (UDF): élections libres, démocratie, société non raciale. Pourtant, le gouvernement s'entête à appliquer ses réformes dans l'espoir, peut-être, qu'à la longue la population les acceptera. Pour les Noir-e-s, ces mesures ne remettent pas fondamentalement en cause l'apartheid: jusqu'à maintenant, il s'agit de mesures visant à éliminer certains des aspects les plus «bêtes» de l'apartheid, ce qu'on appelle le «petit apartheid»: ces fameux bancs, toilettes, plages, restaurants séparés selon la race; l'interdiction des rapports sexuels entre gens de races différentes, etc. Comme le dit si bien Sylvia Vollenhoven, journaliste sud-africaine noire: «... de 1974 à 1982, 1 916 personnes dans tout le pays ont été poursuivies en vertu de la disposition de la Loi sur l'immoralité qui interdit des rapports sexuels entre les races, tandis qu'en la seule année 1982, il y a eu 206 222 arrestations pour des offenses concernant les «passes» – 23 arrestations par heure, ou une arrestation à toutes les 2,5 minutes»[3].

Ce n'est pas demain la veille...

De toute évidence, c'est l'impasse. D'une part, le gouvernement blanc est pris dans des contradictions renforcées par le système de l'apartheid lui-même, à savoir le refus d'une bonne partie de sa constituante blanche à accepter des réformes à un rythme qui permettrait d'apaiser la révolte des Noir-e-s. D'autre part, la révolte des Noir-e-s ira en s'accentuant, mais sans réelle perspective de prise du pouvoir: ce ne sont pas les foules des *townships* noirs, aussi enragées et décidées soient-elles, qui pourront faire face à l'armée la plus puissante du continent africain, appuyée par ses alliés clandestins, les États-Unis, la Grande-Bretagne et Israël.

Si le pays est en effet «ingouvernable», (voir entrevue), la victoire n'est pas pour autant acquise. La révolution noire en Afrique du Sud n'est pas pour demain, et il est même possible qu'il n'y ait pas de révolution du tout. En l'absence d'une organisation des forces populaires en vue de la prise du pouvoir, une issue par voie de négociation devient... possible. Probable, même. En tout cas, les représentants des multinationales en Afrique du Sud travaillent déjà à une alternative «modérée» visant à éliminer l'apartheid (mais non pas le capitalisme) et à intégrer certains éléments de la population noire à l'élite politique et économique d'un régime post-apartheid démocratique. Galvin Reilley, de la corporation Anglo-American, s'est récemment entretenu avec Oliver Tambo, président de l'ANC, pour discuter des conditions préalables à de telles négociations. Le mouvement de résistance, y compris l'ANC et à plus forte raison l'UDF, est très hétérogène et on observe certaines tendances vers la négociation de compromis avec le grand capital sud-africain et international, qui affiche aujourd'hui une position anti-apartheid.



Nelson Mandela, leader de l'ANC, emprisonné depuis 23 ans en Afrique du Sud.

Les jeux ne sont pas faits. Des milliers de résistant-e-s sont prêts-e-s à aller au bout de leurs convictions dans une lutte qui mobilise des appuis un peu partout dans le monde. Ici même, neuf femmes ont créé un collectif de désobéissance civile à l'intérieur du Comité pour une Afrique du Sud libre (CASL) et ont occupé récemment un magasin de la multinationale canadienne Bata pour protester contre sa présence en Afrique du Sud. Il ne faudrait pas négliger l'importance de ces actions. Comme disait une Sud-Africaine présente au Forum de Nairobi cet été[4]: «Cela ne nous servira à rien de nous battre contre l'apartheid si, partout dans le monde et particulièrement dans les pays industrialisés, vous ne prenez pas *aussi* la décision d'en finir avec le régime.»

Nancy Thede est ethnologue de profession.

1. Extraits de «Part of My Soul Went With Him», de Winnie Mandela, publiés dans *Mother Jones*, octobre 1985.

2. Le revers que vient de subir le gouvernement Botha aux élections partielles dans la région du Cap, le 31 octobre, au profit du parti d'extrême droite en est un exemple éloquent.

3. *Mother Jones*, juillet 1985.

4. Quelques Sud-Africaines présentes à Nairobi ont été emprisonnées dans leur pays par la suite.

Pour plus d'information: Centre d'information du Mozambique et de l'Afrique australe, 3738, rue Saint-Dominique, Montréal.



Photo : Canapresse

Afrique du Sud

À l'heure de l'état d'urgence



Mme Moloise et une parente à l'extérieur des murs de la prison de Pretoria où était emprisonné son fils, le poète Benjamin Moloise. Il a été exécuté en novembre dernier.

Kate Philip est une jeune Sud-Africaine blanche (de descendance britannique) de 25 ans. Représentante de l'Union nationale des étudiants sud-africains, un des trois organismes étudiants impliqués dans la lutte contre l'apartheid, elle était de passage à Montréal en octobre dernier pour discuter de ce conflit qui ne fait que s'aggraver et dont on ne cesse de parler depuis la proclamation de l'état d'urgence, le 21 juillet dernier.

par Francine Pelletier

LA VIE EN ROSE: *Pourquoi l'état d'urgence?*
KATE PHILIP: L'état d'urgence ne représente pas une coupure dans les événements. Il ne fait que légaliser ce qui se passe à plus ou moins grande échelle depuis toujours en Afrique du Sud. Nous vivons dans un état policier et la police a maintenant plus de pouvoir que jamais. Non seulement tous les «gardiens de la sécurité» peuvent-ils aujourd'hui arrêter, emprisonner, torturer... mais personne, sauf le ministre de la Défense, peut porter des plaintes contre eux. Les étudiants, par exemple, sont contraints d'être à l'école de telle heure à telle autre. Un policier qui aperçoit un étudiant sur la rue a le droit de tirer.

LVR: *Mais alors pourquoi le Premier ministre Botha n'a-t-il pas tenté de déclarer l'état d'urgence plus tôt?*
KP: L'Afrique du Sud est en pleine crise politique, à l'heure actuelle, due, en grande partie, à la montée et à l'organisation des forces progressistes. Ainsi, l'appel à l'insurrection dans les *townships* (cités noires) que lançait l'ANC*, il y a plus de six mois, a été respecté. Ces *townships* qui ont toujours été sévèrement contrôlés par la police et l'armée sont aujourd'hui ingouvernables. Et puis, il y a les bocycotts dont celui des petits commerces de Blancs qui se déroule en ce moment dans la région du Eastern Cape. Ce boycott ne fait qu'aggraver la crise économique qui sévit en Afrique du Sud et, surtout, il met en relief le lien étroit qui existe entre les intérêts financiers et le système d'apartheid. De plus, on savait que bon nombre de ces commerçants se joignaient à l'armée la nuit pour mieux réprimer la population noire. Il s'agissait aussi d'encourager les commerces gérés par les Noir-e-s qui, étant plus petits, sont plus dispendieux donc moins fréquentés. Mais ceux-ci devaient faire preuve de leur allégeance au peuple en versant aux organisations populaires 15 % de leurs profits. Ce boycott a été efficace à 100 %, à un point tel que les commerçants blancs imploraient les habitants d'acheter chez eux. On a brûlé leurs boutiques pour la plupart; un seul commerçant blanc a été épargné: il s'était joint par le passé à l'équipe noire de football. Étant donné que l'économie sud-africaine repose à 80 % sur cinq grosses compagnies, dont Anglo-American est la plus importante, on songe à étendre le boycott sur ce plan.

LVR: *Les médias ont fait grand cas du fait que, récemment, des Noirs tuaient d'autres Noir-e-s dans la rue. Comment l'expliques-tu?*
KP: On ne peut comprendre l'Afrique du Sud sans comprendre qu'il y a beaucoup plus que le racisme en jeu ici. D'ailleurs, le gouvernement actuel tente de «dé-raciser» l'apartheid en y incorporant certaines réformes. Ainsi, en août 1984, il tenait des élections *tri-cameral* afin de faire du pouvoir, jusqu'ici réservé aux Blancs, un pouvoir partagé par les *coloreds* (Métis) et les Indiens, mais dans des proportions moindres[1]. C'était laisser croire à la libéralisation tout en augmentant simultanément les contrôles sur la population noire: les *pass laws* sont devenus plus sévères, l'exil des Noir-e-s dans les bantoustans s'est accéléré (voir «Pour qui sonne le glas?»). Or, ce sont souvent des policiers noirs qui sont chargés d'effectuer ces contrôles. Puis, toujours dans cette vague de réformes, le gouvernement a décidé de re-

Photo: Canapresse

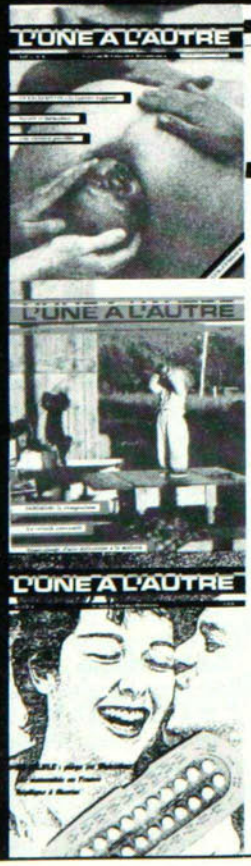
connaître l'existence des communautés noires vivant à l'intérieur des grandes villes blanches en nommant des «conseillers communautaires». (Ces communautés ont toujours été tolérées parce qu'elles constituent la main-d'oeuvre nécessaire au bon fonctionnement des villes.) Mais ces conseillers, tous des hommes d'ailleurs, n'ont le pouvoir que d'empirer les choses non de les améliorer: ils ont dû augmenter les loyers, le prix de l'eau, des routes... Au même moment, le coût des produits de base (le pain, le lait, le pétrole) a augmenté. Alors que les élections *tri- cameral* ne réussissaient qu'à souligner l'exclusion des Noirs du pouvoir, ces nouveaux conseillers noirs ont accentué la misère économique des gens. C'en était trop. La violence a éclaté. Les Noir-e-s qui ont été abattu-e-s étaient des policiers ou des conseillers, donc des collaborateurs du régime; ils représentaient les cibles les plus facilement atteignables. Pour la majorité des Sud-Africain-e-s noirs, il faut se battre ou mourir, et peut-être bien les deux à la fois. Je peux vous dire que les jeunes sont prêts à mourir.

LVR: *Quel rôle les jeunes jouent-ils en Afrique du Sud?*
KP: Depuis 1980, ils mènent une lutte qui prend de plus en plus d'ampleur dans les écoles. D'abord, il faut savoir que le système d'éducation vise deux choses très précises: d'un côté, préparer les Blancs à tenir les postes de direction, les emplois professionnels et, de l'autre, inculquer aux Noirs les compétences nécessaires pour en faire une main-d'oeuvre non qualifiée et soumise. Et ça, c'est écrit en toutes lettres. Les étudiants sont donc une clé importante dans le système et ils le savent.

Nous revendiquons des choses très concrètes en ce moment: des manuels scolaires, car il n'en existe qu'un pour 100 étudiant-e-s, l'interdiction des châtiments corporels et du harcèlement sexuel, deux pratiques très répandues et, finalement, l'élection de représentants étudiants. C'est ce que nous visons à court terme car, bien sûr, c'est une éducation beaucoup plus démocratique encore que nous voulons dans le futur avec tout ce que cela implique dans un pays comme le nôtre.

LVR: *Et comment te sens-tu en tant que Blanche en Afrique du Sud?*
KP: La lutte en Afrique du Sud est depuis longtemps basée sur la notion d'une société *non raciale*. Ceci veut dire que ni le *black consciousness*[2] ni le ressentiment contre les Blancs sont perçus comme des armes très efficaces, même si, dans un cas comme dans l'autre, c'est assez inévitable. Au contraire, pour donner plus de force au concept de *non-racialism*, le fondement même de la Charte de la liberté établie par l'ANC (voir encart), on s'efforce de mobiliser les progressistes parmi la communauté blanche. Ils sont très peu nombreux, c'est sûr, mais ce petit noyau de militant-e-s a une longue histoire de lutte contre l'apartheid. De toute façon, la communauté blanche est plus complexe qu'elle peut en avoir l'air de l'extérieur. Il y a les descendants hollandais, les Afrikaaners, et il y a les descendants anglais qui sont arrivés plus tard, au moment où l'Angleterre avait l'oeil sur les mines d'or et de diamant du pays. L'apartheid est né du nationalisme afrikaaner qui a toujours cherché à contrôler l'économie et le pouvoir d'état (face aux Britanniques, entre autres). Or, la crudité de leurs méthodes n'inspire que du dédain aux Blancs d'origine britannique. Ceci dit, ce groupe dispose de gros intérêts économiques et, tout en se disant contre le racisme, il n'a jamais profondément remis en question un système qui leur assure de gros profits. Mais disons qu'ils sont plus disposés aujourd'hui à trouver une façon de sortir le pays de l'impasse.

LVR: *Peu de temps après la proclamation de l'état d'urgence, on aurait pu croire au renversement imminent du gouvernement Botha. Six mois plus tard, cela semble moins sûr. Quelles sont tes prévisions pour l'Afrique du Sud?*
KP: L'Afrique du Sud entre dans une nou-



L'UNE A L'AUTRE

la seule revue féministe spécialisée en périnatalité encourageant l'autonomie des femmes face à leur santé.

abonnez-vous dès maintenant
facturez-moi ☐

1 AN	Individu-e-s	$10.
	Groupes	$15.
	De soutien	$20. ou plus
	Corporations et institutions	$25.
	De soutien	$40. ou plus
	Étranger, ajouter $5.00	Ci-joint la somme de: _____

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ PROVINCE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____

L'UNE À L'AUTRE, C.P. 249, SUCC. E, MTL H2T 3A7. (514) 525-5895

velle période: l'insurrection généralisée et la politisation de masse. C'est sans doute le début de la fin, si vous voulez, mais tout le monde s'attend à ce que la lutte soit longue. Oliver Tamba, le président de l'ANC, a parlé de 10 ans.

LVR: *Est-ce que les sanctions économiques effectuées par certains pays occidentaux sont, d'après toi, efficaces?*
KP: Ils peuvent faire une grosse différence. D'ailleurs, le gouvernement en parle comme du «sabotage économique». L'économie sud-africaine est à son plus bas; elle a besoin de capitaux étrangers qui sont assurés surtout par la vente de nos produits. Or, il y a un boycott de ces produits en plus d'une campagne qui tente d'empêcher que des pays étrangers prêtent à l'Afrique du Sud. Il doit continuer. Et puis, la question de la solidarité internationale est toujours très importante pour le moral des troupes...

1. Les Blancs ont l'équivalent de quatre votes, les Métis, deux et les Asiatiques, un.

2. Mouvement inspiré du Black Power aux États-Unis qui veut promouvoir l'identité noire, ce qui passe par le refus de travailler avec des Blancs.

* African National Congress.

Petit lexique politique de l'Afrique du Sud

ANC: Le Congrès national africain, fondé en 1912 par des Noirs urbanisés, avait pour objectif de bâtir une nation sud-africaine unifiée. Son approche d'opposition «légale» est remise en question dans les années 1940 par sa section jeunesse, et l'ANC adopte alors des tactiques de boycott, de désobéissance civile et de grève. Le nombre d'adhésions à l'ANC monte en flèche. Certains jeunes dirigeants, dont Nelson Mandela, argumentent en faveur d'une organisation clandestine et créent l'aile armée de l'ANC: Umkhonto we Siswe (Épée de la nation). En 1955, l'ANC participe avec quatre autres organisations à l'élaboration et, l'adoption de la «Charte de la liberté» comme plate-forme politique du mouvement anti-apartheid. En 1960, suite à la répression féroce d'une manifestation pacifique et qui a entraîné le massacre de 63 personnes à Sharpeville, le gouvernement déclare l'ANC illégal. Un grand nombre de dirigeants sont emprisonnés, exécutés ou obligés de s'exiler et l'organisation devient presque inactive. Avec le nouveau cycle de résistance des années 1970, l'ANC reprend du souffle au point où aujourd'hui il est devenu le point de référence pour la grande majorité des secteurs du mouvement de la résistance. Un autre mouvement de libération, le PAC (Congrès pan-africain), reconnu au même titre que l'ANC par le Comité de libération de l'Organisation des États africains, reste inactif depuis la fin des années 1970.

UDF (Front démocratique uni): Formé en 1982, il regroupe plus de 600 organisations communautaires, syndicales, étudiantes et cléricales. Quoique de tendance plus modérée, il a adopté, lui aussi, la Charte de la liberté comme plate-forme politique. Depuis la déclaration de l'état d'urgence en juillet dernier, les dirigeants de l'UDF ont été la cible de la répression gouvernementale.

AZAPO (Organisation du peuple d'Azanie): Formée en 1978 et porte-parole du «mouvement de la Conscience noire», elle joue aussi un rôle important dans la résistance actuelle mais s'oppose à bon nombre d'actions de l'ANC et de l'UDF. Pour AZAPO, les Blancs n'ont aucun rôle à jouer dans la lutte de libération, tandis que tous les Noirs sont des ouvriers exploités par les Blancs capitalistes.



L'autre télévision Radio Québec

Téléservice à 18h30 du lundi au vendredi
Le vrai magazine de la vie quotidienne
Producteur-délégué: Robert Séguin



Illustration : Christine Lajeunesse

Leurs pères à elles

«Je voulais dire que j'avais 24 ans quand mon père est mort et j'ai dit: J'avais 24 ans quand je suis mort.»
C'est avec ces lignes que commence «Mon père à moi» (voir LVR, mars 1985), ce fameux texte d'Hélène Pedneault qui parle de ce dont les féministes parlent très peu, pour ne pas dire jamais: le rapport au père. *«Une erreur, dit Hélène, quel que soit le père qu'on a eu.»*
«Moi, j'ai aimé mon père d'amour (...), il a été l'homme de ma vie. *(...) Je voudrais savoir si d'autres femmes ont vécu ce lien aussi fort que moi et quelle importance cette identification au père a eue dans leur vie (...). Je pose des questions, j'ouvre une porte.»*
Beaucoup plus de femmes qu'on aurait cru ont saisi l'occasion d'aborder ce sujet exceptionnel. Trop, en tout cas, pour pouvoir toutes les publier, surtout toutes les publier en même temps. Voici donc un premier échantillonnage qui, à notre avis, illustre bien la variété et peut-être surtout la profondeur des sentiments qu'entretiennent bon nombre de femmes pour leurs pères. À tel point, d'ailleurs, qu'on peut effectivement se demander s'il ne s'agit pas là d'un oubli considérable dans la conscience féministe... F.P.

Je sais depuis longtemps que j'aime mon père, que je suis peut-être même follement amoureuse de lui, aveuglément, au point de ne jamais avoir vu ses vrais défauts. Dernièrement, je disais à ma «blonde» que je mourrais avec lui, en même temps.

Depuis quelques jours, j'ai également pris nettement conscience que, pour moi, mon père est *Dieu-le-Père* lui-même. Les liens spirituels tissés entre nous sont si puissants et si vastes que je suis même prête à croire ça... ou presque. (...) J'ai cru que c'était à cause de ça que j'étais lesbienne. Mais... pas de preuve certainement. D'autant plus que depuis que je vis cette dimension de mon être, j'apprends à aimer – aussi follement – ma mère! Et à relativiser beaucoup plus mon père malgré la vénération que je lui porte (et que je ne renie pas).



HÉLÈNE LECOURS
MONTRÉAL

J'ai commencé à lire ton texte, Hélène, et j'étais certaine qu'il s'agirait d'un autre témoignage sur l'inceste: tu dis «... j'avais 24 ans quand je suis mort(e)». C'est une phrase clé, à mon avis, car je suis morte à l'âge de 11 ans. Mon père m'a tuée.

Les féministes ont beaucoup parlé de leurs pères: 1 fille sur 4 est victime des ardeurs sexuelles de son père! Ça soulage d'en parler, mais ça écoeure aussi. C'est plutôt un oubli nécessaire (s'il y en a un) dans l'inventaire féministe que de parler de son père.

Je crois que mon père a été absolument inutile dans ma vie, sinon (et plutôt, oui) un élément néfaste. Je ne l'aime pas et je ne suis pas en train de bouder, crois-moi.

Moi non plus, je ne devrais pas tout dire comme ça. C'est indécent parce que toi et d'autres avez aimé et aiment leur père. Mais je me sens poussée à continuer, à finir par dire que je crois que le lien père-fille devrait être empêché afin que le lien mère-fille puisse prendre naissance. Ce soi-disant grand amour entre ma mère et moi m'a été interdit et je suis à sa recherche depuis. Je n'ai aucune relation satisfaisante avec mes amantes parce que je les étouffe. Je suis avide d'amour. Je réalise que cette «condition» ou «état de coeur» que j'ai est dû aussi au fait qu'on m'a appris que je ne serais comblée que lorsque je serais aimée d'un homme. Le grand amour, ce n'est pas entre femmes, qu'on nous a dit. Dès le début, c'est interdit. Je dois devenir indépendante, libérée de ce désir, le désir de posséder, d'avoir une relation exclusive. Je ne veux pas aimer, pas de leur façon. Liberté avant tout! Liberté d'abord! Il n'y a rien d'autre. Nous sommes prises, ensorcelées dans leurs mythes, leurs définitions... S'en sortir, c'est impossible. Si j'essaie d'expliquer ce que je tente de faire, même mes soeurs me regardent avec émerveillement! Oui, cette autonomie, cette liberté face aux relations amoureuses, c'est émerveillant.



ISABELLE FLAMANT
OTTAWA

JOURNAL INTIME ET POLITIQUE

Comment dire le silence? J'essaie de parler de mon père, j'aborde une zone qui ressemble au néant, à l'absence, à la négation de tout ce qui est la vie, bouge, avance, crie, espère. (...) Quand nos regards se rencontrent par hasard, j'ai envie d'être morte pour ne plus voir ce goût de malheur dans ses yeux. Il m'a prise par la main une fois, j'avais cinq ou six ans je crois. Il m'a amenée à la librairie du Quartier Latin, rue Saint-Jean. Le libraire était un ami et ils ont discuté longuement. Pour me tenir occupée, le libraire m'a donné un livre illustré de dessins à l'encre brune et à la couverture un peu défraîchie, *Mireille et ses frères*, et c'est tout. C'est tout.

Dans sa tristesse terrible, je vois maintenant le désespoir de ne pouvoir rien faire pour moi, de m'avoir abandonnée entre les mains de ma mère. Mais, avec acharnement, il travaille à inventer une machine dans un hangar avec un autre ami à lui. Il y met tout son temps libre et de l'argent aussi. Il croit qu'il deviendra riche avec cette décortiqueuse. Je le sais car ma petite soeur se fait bercer encore et j'entends mon père lui raconter ses rêves, des voyages à Paris, à Vancouver, à Moscou, tout ce qu'on fera quand il sera riche. *Murielle pourra faire son cours classique...* Il pense tout de même à moi.

De toutes mes forces, je reste bien accrochée, les deux pieds au sol. Je ne veux pas rêver, je ne veux pas de ton monde irréel. Je te ressemble, ma mère l'a répété tant et tant; j'en suis terrorisée et fière à la fois. J'étais toute petite quand je t'ai posé la question: *Pourquoi tu as épousé ma mère?* Il me semble, j'ai l'impression que tu m'as répondu: *Pour que tu viennes au monde*. Fallait-il vraiment tout ce malheur pour que je naisse? Tu n'aurais pas dû. Ou alors me prendre avec toi, m'aider un peu plus. Ne pas me laisser si seule, ne pas me laisser écraser par son refus de tout ce que je suis, ne pas me laisser humilier aussi comme toi par ce mépris qu'elle jette sur tout ce que tu dis, sur tout ce que tu aimes et connais. Est-ce qu'il n'y a pas autre chose à faire qu'à baisser la tête et souffrir?

(...) À douze ans, enfermé dans un noviciat, l'horreur de vivre a commencé pour toi. On t'a maté à force d'humiliations absurdes: baiser les pieds puants des vieux frères avant d'aller te coucher, arroser le jardin sous la pluie, et cette «coulpe», cérémonie hebdomadaire de confession générale où chaque novice avait l'obligation d'avouer publiquement deux fautes. Croyant avoir choisi le plus bénin manquement à la règle, tu annonces avoir succombé à la tentation de lire dans les toilettes les petits carrés de papier découpés dans des journaux pour servir de torchecul, qu'on vous interdisait de lire. C'était le pire des péchés, celui de curiosité, laquelle est le contraire de l'humilité selon le catéchisme de ta jeunesse.

(...) Une fois majeur, tu es parti, libre, arpenter les forêts du Lac Saint-Jean avec, sur le dos, une poche de binnes gelées et ce même sac de couchage que j'utilise pour aller camper avec les guides. L'hiver, tu dormais sur un lit de sapin. (...) Dix ans à l'abri du silence de la forêt. Puis ce désir d'épouser une fille ronde, la gaieté même, qui ne connaît pas autre chose que le jeu et l'appétit de vivre. Elle est belle et toute simple: des yeux bleu clair, larges et vifs, des lèvres charnues, un soleil pour tes ténèbres. Elle rit, elle se moque de toi, elle ne t'aime pas. Elle raconte encore que tu as dormi en arrivant à Boston le soir de vos noces. Tu l'aurais violée, elle t'aurait respecté probablement. Elle aime la force physique comme un garçon. C'est ce que son père lui a appris, à elle.

Pour te marier, tu as échangé ta vie dans les bois contre un travail de bureau au ministère des Terres et Forêts. Ces années-là, tu as voulu participer au grand rêve socialiste du Bloc populaire, du CCF surtout. Duplessis aussi t'a fait taire; c'était facile, en nous affamant. Tu as été mis à la porte à cause de tes opinions politiques.

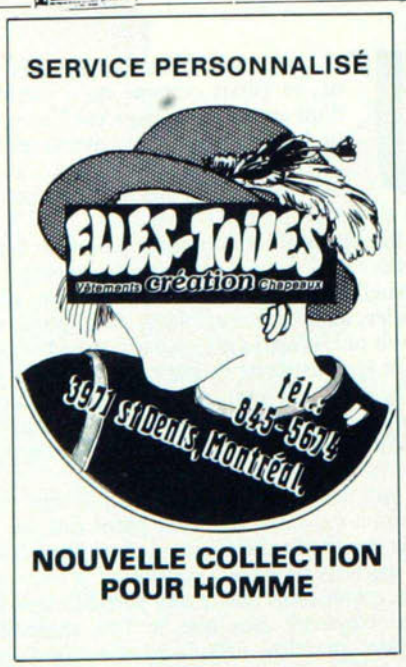
(...) Les grandes compagnies n'ont pas besoin d'un homme brisé, définitivement cassé par Duplessis. Alors, tu rêves à tes machines et autres petites inventions qui sont comme autant de feux d'artifice lancés dans un ciel immobile à midi.

Tu ne te rends pas compte que le temps passe pour moi, qui ne sais pas parler non plus ni demander. Je vis avec les livres que je peux trouver. J'ai commencé à écrire des poèmes mais quand j'arrive au nombre de pieds voulus, il n'y a plus de poème.

Je me tiens droite, toujours à l'affût de mes faiblesses afin qu'on ne les soupçonne pas. On n'a pas le droit d'imposer aux autres le poids de sa souffrance comme tu le fais, ni même seulement la vue de sa misère.



MURIELLE FORTIER
MONTRÉAL



J'ai passé une grande partie de ma vie à être choquée contre lui et, là-dessus, il ne m'a jamais laissée tomber. Il n'a jamais refusé de s'engueuler avec moi et je pense bien qu'il en avait autant besoin que moi.

Je voulais «améliorer» mon père, lui faire comprendre qu'il se trompait. Nos rapports ont donc été très houleux et très affectifs, mais ils exprimaient toujours ou presque des sentiments agressifs. C'est simple: on ne s'entendait sur rien. Sauf qu'on réagissait beaucoup de la même façon: on était actifs, fonceurs, on aspirait au changement (pas le même évidemment), on défendait nos principes (toujours opposés l'un à l'autre). Cette longue tradition d'argumentation avec un adulte de 30 ans mon aîné m'a obligée à développer toutes sortes de qualités intellectuelles que j'ai «boudées» jusqu'à tout récemment. J'ai gaspillé beaucoup d'énergie à essayer de ne pas être comme il aurait voulu que je sois. Et pendant longtemps, j'ai entretenu avec les hommes les mêmes rapports qu'avec lui. J'allais chercher leur attention dans les discussions «d'homme à homme», mais jamais je n'osais parler de nos relations affectives ou sexuelles.

Parce qu'il faut dire aussi que mon père méprise les femmes. Il considère que notre sexe nous rend inférieures. Et c'est cette image de moi qu'il m'a laissée. Pour prouver le contraire, j'ai essayé de tout faire comme un homme. J'ai longtemps aspiré aux valeurs véhiculées par les hommes et je méprisais les femmes qui n'en faisaient pas autant. Je ne voulais m'attacher à personne; je ne voulais pas laisser paraître mes faibless (et, bien sûr, mes sentiments, mes sensations, m'apparaissaient des faiblesses).

Mon père a donc aussi été l'homme de ma vie, mais c'est un amour qui n'a jamais marché. Et je crois que ça va toujours me manquer. Il me semble que j'étais trop petite quand j'ai perdu le sentiment de confiance et de sécurité qu'un père peut donner. Depuis que j'ai commencé à réaliser tout ça, je ne lui en veux plus. Je n'ai plus d'amertume contre lui. Je ne me fâche plus contre lui non plus. On ne se voit pas beaucoup et quand on se voit, on s'arrange pour ne pas trop s'écoeurer: on ne dit pas trop ce qu'on pense! On vit chacun nos vies. Je suis mieux dans mes relations avec les hommes. J'ai moins d'attente, je prends plus ma place.

Mais je ne pardonne pas encore à ma mère de m'avoir embarquée dans une histoire semblable. Je pense que je ne vois pas encore ma part de responsabilité là-dedans. Tout est de sa faute à elle. Pourtant, il fallait bien que quelque part, ça fasse mon affaire. Et je sais bien qu'elle aussi était prise avec ses problèmes, son oppression.

(...) Il faut que je te dise que c'est le mouvement féministe qui est à l'origine de mes premières réflexions là-dessus. C'est beaucoup le féminisme qui m'a réconciliée avec moi-même, mon sexe, ma condition de femme, qui m'a donné le droit de ressentir mes émotions.

(...) Ça m'a fait beaucoup de bien de t'écrire...

PATRICIA, FILLE DE PATRICK!
QUÉBEC

Moi, je suis la fille de Philippe, d'abord et avant tout. J'ai épousé un petit brun aux yeux marron, mais j'ai toujours un faible pour les yeux bleus, à cause de Philippe. Il était mince, sec, un de ces hommes plutôt petits qui savent utiliser leur pleine force physique lorsque c'est nécessaire. Il en faisait des prouesses!

Sur la ferme, en Alberta, je l'ai regardé anxieusement tourner la jument rouge de bord, quand elle était terrassée par la fièvre, pour venir à bout de la faire boire et la sauver. Je le suivais lorsqu'il «faisait la roche» – et il en a débarrassé des tannantes de grosses, année après année, de sa terre récalcitrante. Puis je me tenais après sa jambe pour passer la herse dans le chaume d'automne, et il m'a sauvé des dents de la grosse truie la fois que je me suis fourrée le nez où j'avais pas d'affaire. Mais il y a eu aussi le jour triste où on a fait un enterrement dans le sous-bois, lorsque ma chienne s'est empoisonnée.

(...) Tout ce qu'il devait me dire pour que je me range, c'était: «Tu vas apprendre, tu vas vieillir, la prochaine fois tu sauras», avec un sourire un peu moqueur, qui connaissait les embûches de toutes les étapes de la vie. Pas surprenant que j'aie toujours essayé de l'épater dans tout ce que j'entreprends.

On dit que je lui fais faire tout ce que je veux. C'est probablement vrai mais je ne saurais dire comment je m'y prends, sauf que je crois qu'on a toujours été *complices* (surtout vis-à-vis de ma mère). Il aurait voulu avoir un garçon, c'est certain, mais il ne m'en a jamais fait le reproche, même qu'il a souvent fait comme si j'en étais un. Alors, j'ai appris bien des choses que les filles de mon temps n'avaient pas la chance d'entrevoir. Il ne m'a jamais mis de barrière, lui.

Pendant la guerre de 1939, même si j'allais à peine à l'école, il m'expliquait le déroulement des batailles en Europe avec les cartes géographiques découpées dans le *Star Weekly*. Toutes les semaines, il me lisait les bandes dessinées en commençant par Buck Rogers et Flash Gordon. On a écouté de la musique classique à CBC, alors que c'était loin d'être la mode dans notre milieu, simplement parce qu'il trouvait ça beau. Il m'a montré à danser, à boire raisonnablement, à être sociable, tolérante envers tous.

Il m'a montré, mon père, à vivre pleinement avec mon corps et mon imagination. Sans lésiner, avec un coeur toujours jeune. Je lui dois mon terrible désir de tout apprendre, de m'informer, de m'adapter aussi à la vie qui change si vite. Si, à 80 ans, il a su apprendre à se servir du guichet automatique à sa Caisse, je me dois bien un recyclage pour ma cinquantaine.



(...) Je n'ose pas encore penser à ce que je deviendrai le jour où... parce qu'au fin fond de moi-même, je suis convaincue qu'il est éternel, ou presque.



THÉRÈSE PROULX
TRACY

RESTAURANT
FRUITS DE MER
POISSONS FRAIS

PIAROTAVERNA
DU SYMPOSIUM

4293 ST-DENIS
MONTRÉAL QUÉBEC
842-0867

Il était une fois un monsieur qui possédait une maison, deux autos, un chalet, une femme, deux enfants et un grand bureau avec des tas de papiers dessus.

Tout allait bien dans le meilleur des mondes jusqu'au jour où la fille du Monsieur, tendrement surnommée «Fifille», revienne de l'école avec une composition ironiquement intitulée «À quoi ça sert, un père? À énerver maman». J.-M. Soucy père jeta un regard accusateur à son épouse qui, coupable une fois de plus aux yeux de l'homme, se mit à pleurer. Et Fifille voyant sa maman pleurer et son père l'engueuler parce qu'elle avait eu juste 2 sur 10, brailla elle aussi. Bien décidé à ne pas laisser de telles vétilles l'ennuyer, J.-M. Soucy s'enferma dans son sacro-saint bureau, conseillant fermement à son épouse de prendre une couple de pilules avant de devenir hystérique.

La pauvre maman eut beaucoup de difficultés avec sa fille qui, l'adolescence passée, voulut devenir avocate. «Pas un destin de femelle, ça, disait J.-M. Soucy père. T'as l'imagination qui travaille, Fifille! Marie-toi donc, fais une femme de toi! répétait-il à volonté. Mais Fifille ne l'écouta point. Ainsi, elle fit carrière. Etrangement, Gentil Papa n'arrêtait pas de lui inventer un passé de petite fille modèle. Or, un jour, Fifille se fâcha (la méchante). Elle lui dit une fois pour toutes qu'elle n'était plus sa «mignonne» et qu'elle n'était pas «sage» du tout. Elle lui rappela le passé, le vrai passé, et lui parla du présent; elle osa même prononcer le mot FEMME et, tant qu'à y être, tiens, celui de CLITORIS (mais il ne connaissait pas ce mot). Toujours est-il que des révélations affreuses le frappèrent en plein front tellement qu'il l'écouta tristement, les bras ballants, complètement désarmé, voire effondré. Il réfléchit profondément, leva les yeux et, dans un éclair de triomphe, conclut: «Dommage que ta mère n'ait pas su faire une femme de toi!...» Après ce jour, J.-M. Soucy n.appela plus sa progéniture «Fifille».

Ben oui, papa, où c'est qu'elle est passée, ta Fifille d'avant? Depuis, je t'ai bien entendu dire de moi que j'étais bizarre, excentrique, *un* gars manqué, *enfin tout sauf une fille ou une femme. Tu as cessé de m'appeler par mon nom. Curieux comme la vérité a rebondi sur ton gros bedon un instant, seulement un court instant qui t'a sans doute paru éternel parce que là, bang, raide «flatte» comme ça, tu es apparu vulnérable à mes yeux, trente secondes à peine pour te découvrir, aussi peu de temps pour remettre ta carapace froide et vite, vite accuser pour ne plus y penser. Réinventer la vérité ensuite. Répéter à qui veut bien l'entendre comme elle était bien, cette composition que j'avais truffée de compliments inégalables à ton égard. Mais dis-moi donc, papa, toi qui sais tout, dis-moi, tu le sais, toi, à quoi ça sert vraiment, un père...?*



SUZANNE GAGNÉ
MONTRÉAL

FEMMES PROFESSIONNELLES

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

François Parizeau
Carole De Lagrave
Nathalie Croteau

4017A, rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3
Tél. (514) 937-9326

Lise Leduc
avocate

Montréal : 698-2140 Beauharnois : 429-4207

nicole **langlois,** B.SC.O.D.
OPTOMÉTRISTE
Examen visuel
Verres de contact
Vision des enfants

SUR RENDEZ-VOUS
185 OUEST, RUE FLEURY
MONTRÉAL, QUÉ. H3L 1T6
MÉTRO SAUVÉ
389-0361

HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST-LAURENT, SUITE 110, MONTRÉAL, QUEBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)
SUR RENDEZ-VOUS (514) 871-8520

Diane Ricard
Psychophoniste

Retrouver l'importance,
le plaisir et la joie de la parole

- éveil de la voix
- exploration en profondeur par des méthodes alternatives
- cours intensifs ou privés
- membre du Bottin des Femmes

117 VILLENEUVE OUEST
MONTRÉAL H2T 2R6
276-7945

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

5350 RUE WAVERLY
MONTRÉAL H2T 2X9

TÉL: (514) 495-3696

PAULINE PROULX-TAILLEFER
assureur-vie

Montréal: 932-1419 **Laval: 687-0470**

Offrez-le en cadeau.

- *Un outil de références.*
- *Un répertoire unique de ressources.*
- *Un guide pratique de services et produits.*



3,25 $

(514) 845-4281
376, rue Sherbrooke Est,
Montréal H2X 1E6

FEMMES PROFESSIONNELLES

(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE
«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS – DÉPENDANCES – CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ – HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE – CHEMINEMENT

---

911 av Pratt
Outremont, H2V 2T9 bureau : 737-7699

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse

DANIÈLE TREMBLAY

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale :
agression sexuelle divorce

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 **721-1806**

Psychothérapie individuelle
Problèmes liés à l'homosexualité

HÉLÈNE GOSSELIN
Psychologue

831, avenue Rockland, Outremont 651-9963

BUREAU: (514) 769-2176

Pierrette Tremblay, M.Ps.
PSYCHOLOGUE

Crise situationnelle – idées suicidaires
stress – homosexualité
phobie – séparation – deuil
Membre de la Corporation Professionnelle des Psychologues du Québec

---

(514) 598 - 8620

Diane Girard
Psychologue

2127, rue St-André (près du métro Sherbrooke)
Montréal, QC H2L 3V2

Thérapie individuelle et de groupe
4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289
marie cabana
psychologue

SUZANNE BOUCHARD
PSYCHOLOGUE-MEMBRE DE LA C.P.P.Q.

psycho-thérapie, croissance,
thérapie de la famille mono-parentale,
réaction aux séparations,
anxiété et «burn out».

Téléphone
737-5171

Suite 322
5950 Chemin de la Côte des Neiges
Montréal, Qué. H3S 1Z6

Festival of Festivals

Toronto: reine du cinéma?

Montréal a son Festival des films du monde (FFM), Toronto a son Festival of Festivals. *Pour la 10e année consécutive, ce Festival prenait l'affiche, début septembre, en présentant plus de 200 films et plusieurs rétrospectives, dont une sur l'oeuvre de Chantal Ackerman ainsi que Margarethe Von Trotta.*

Mais qu'en était-il des films de femmes *cinéastes moins connues? C'est ce qu'Albanie Morin a voulu découvrir...*

par Albanie Morin

Le FF est-il meilleur que le FFM? Impossible de répondre à cette question. Mais disons au moins ceci à la défense de Toronto: le choix de films y est beaucoup plus facile parce que le répertoire offert au public ne se contente pas de trop brefs résumés mais propose différents aspects cinématographiques des oeuvres présentées. Privilégiant les *films de femmes* inconnus, voici donc quelques petits commentaires de mon cru. À vous maintenant de faire votre choix pour un prochain festival de films de femmes à Montréal...

Signalons d'abord une première catégorie de films de femmes de facture plutôt traditionnelle mais parfaitement maîtrisée, où l'on retrouve des images impeccables. De toute évidence, des films conçus pour rejoindre le grand public; dans tous les cas, c'est l'histoire du personnage principal féminin qui nous est racontée.

A Little Victory, court métrage de 18 minutes réalisé aux États-Unis par Geneviève Robert, nous présente une femme fuyant le domicile conjugal. Mais voilà, elle a des problèmes avec sa voiture qu'une motarde à l'allure assurée aura bientôt fait de remarquer. Pendant les 24 heures qui suivent, le temps que les problèmes techniques de l'une comme de l'autre se règlent, les deux femmes se tiendront compagnie. Pour se renflouer, la motarde a la bonne idée de se joindre à la table de poker local. C'est la déconfiture. Contre toute attente, sa compagne se mêle de la partie, met en gage ses bijoux en or et rafle la table. Son atout: les nombreuses parties de poker jouées avec ses enfants. Une version féminine et impertinente de *road film*.

Smooth Talk, un long métrage de l'Américaine Joyce Chopra, s'inspire d'une nouvelle écrite par Joyce Carol Oates. Trois adolescentes décident d'explorer leur pouvoir de séduction auprès des gars. Un d'entre eux convaincra Connie, la plus audacieuse, de partir avec lui et de devenir son amante (d'où le titre du film). Ce temps fort est cependant déconcertant: on voit l'homme contraindre verbalement l'adolescente, mais la caméra est à ce point braquée sur les parties «séductrices» du corps de la jeune fille qu'il est difficile de ne pas croire à la «provocation». Réplique connue que celle-là! Cependant, c'est surtout la fin qui, à mon avis, laisse à désirer: déflorée et apparemment nostalgique de son innocence, Connie retournera dans sa famille et se consolera grâce à l'affection des siens. La famille retrouvera son harmonie. Comme s'il fallait à tout prix donner une fin «réconfortante» à ce film ambigu, certes, mais non sans qualités.

Broken Mirrors, de la Néerlandaise Marleen Gorris, raconte l'histoire d'une mère de famille qui décide de travailler dans un bordel. Gagne-pain oblige. À travers elle, nous découvrons les exigences de ce métier pas comme les autres. Des scènes mémorables, particulièrement lorsque Diane et ses compagnes envoient promener certains clients trop impudents.

Signés aussi par des femmes, des films plus innovateurs tant au plan du contenu qu'au plan formel, qui, eux, sont plutôt destinés aux circuits parallèles et aux salles de répertoire. Dans *Practice of Love*, de l'Autrichienne Valie Export, une journaliste à la pige, de retour d'un reportage télé sur la porno, cherche à percer le mystère derrière un accident de métro: elle y trouvera un ex-amant. Devant son magnétoscope, Judith interroge les images qu'elle monte, jongle avec sa vie professionnelle et privée: des souvenirs, des fantasmes, des désirs surgissent au cours de ses enquêtes... Un beau mélange du privé et du politique, du personnel et du social.

Finalement, *Du verbe aimer*, de la réalisatrice belge Mary Jimenez, met en image sa «quête de la mère», sa mère, et son désir obsessif d'en être aimée. Une démarche un brin trop personnelle peut-être puisque, par moments, on craint autant de manquer de discrétion en demeurant spectatrice que de manquer de politesse en tournant le dos à ses aveux.

De cet échantillonnage, une chose apparaît clairement. En prenant la peine de trouver des films qui provoquent une réflexion aussi bien émotive qu'intellectuelle, Festival of Festivals donne beaucoup plus le goût du cinéma que ne le fait, généralement, le Festival des films du monde, souvent truffé de films médiocres. Alors, si les films mentionnés plus haut prennent l'affiche, offrez-vous le plaisir de les voir!

Albanie Morin travaille depuis 1979 en vidéo et au cinéma à divers titres.

Festival international du nouveau cinéma

Une énergie nouvelle

Rue Saint-Laurent cette année, le 14e Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal revenait avec une énergie nouvelle: une programmation plus restreinte que l'an dernier mais rarement bousculée par des changements de dernière minute, une sélection nouveau cinéma italien et une section vidéo (canadienne et internationale) importante.

par Diane Poitras



Paula de Koenigsberg et Lucy Winer réalisatrices de «Rate it X».

Le festival commençait pourtant bien mal avec cette triste histoire d'affiche qui se veut provocante mais qu'on n'a pas eu le droit de questionner. Pour celles et ceux qui s'interrogeaient sur sa pertinence, nous avions le choix de nous taire et nous soumettre à cette mode du *look* et du *y a rien là*, ou de réagir et tomber dans le panneau de la controverse pour la controverse, soutenue par de riches arguments dont le principal était: *cette affiche est le symbole d'un festival jouissif et bandant...* Dommage car on se serait bien passé de tout ça.

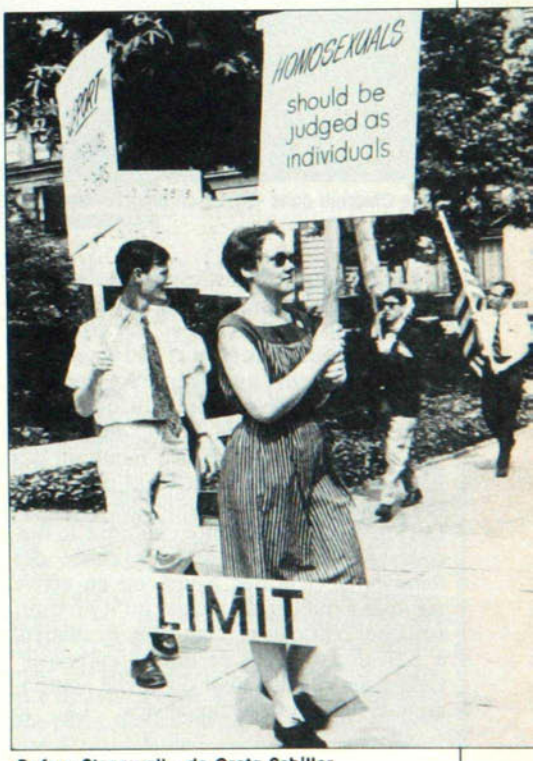
Heureusement, il y avait les films. Car l'intérêt de ce festival est de présenter à Montréal des films et vidéos qui se démarquent de la production dominante et de créer ainsi un contexte de réflexion et d'échange sur le cinéma dit «parallèle». J'ai donc choisi de parler de quelques documentaires qui risquent de se frayer un chemin jusqu'aux salles de répertoire québécoises.

On sait que, présentement, le documentaire perd la faveur du public, des critiques et des cinéastes eux-mêmes. Il n'est donc pas étonnant qu'à ce festival, mises à part quelques exceptions, la plupart des documentaires portaient plutôt sur l'art et plus particulièrement sur la musique: *Antonio Gaudi* (Hiroshi Teshigahara), *Einstein on the Beach* (Mark Obenhaus), *A Minute with Bob Wilson* (Howard Brookner), *Survivors: the Blues Today* (Cork Marcheschi, Robert Schwartz), *Tokyo Melody: a Film on Ruychi Sakamoto* (Elizabeth Lennard). Signe des temps, sans doute! Alors, que sur les huit longs métrages faits par des femmes, quatre soient des documentaires, cela donne à réfléchir.

Est-ce vraiment un genre où elles sont plus à l'aise? Est-ce, comme on l'a déjà prétendu, une urgence de dire leur réalité qui ne s'encombre pas des détours de la fiction? Où est-ce qu'il n'y a pas là une hésitation à s'engager dans une structure de production nécessairement plus lourde et dans un processus qui ne peut pas démarrer avec des petits budgets de fond de tiroir?

Paula de Koenigsberg et Lucy Winer, les réalisatrices de *Rate it X*, voulaient faire parler les hommes qui produisent l'iconographie sexiste: un ex-professeur de sciences politiques se promène dans les rues de New York, caméra à l'épaule, et persuade des femmes de poser pour lui à demi nues, un concepteur de publicité explique pourquoi l'image d'une blonde à la poitrine abondante est toujours un bon outil pour vendre un produit (en l'occurrence un ordinateur) au consommateur américain.

Ce n'est pas inintéressant. Mais cette trop longue première partie m'a un peu ennuyée. Elle donne l'impression à la fois que la société n'a guère changé depuis 20 ans et que nous sommes peut-être à bout de souffle dans nos façons de montrer la bêtise qui est à la base du sexisme. Le terrain devient glissant lorsque les réalisatrices interrogent des personnes beaucoup moins favorisées tant sur le plan économique que culturel: un pâtissier de banlieue qui fabrique des gâteaux en forme de corps de femme et leur dessine des bikinis à petits pois, un gérant du rayon des jouets qui se laisse interviewer dans son magasin affublé d'un chapeau de cow-boy et d'une étoile de shérif, quelques vétérans vermoulus qui s'indignent de l'amollissement des moeurs... Ce qui me laisse insatisfaite dans ce choix d'entrevues, c'est le rire gras. Rire d'un vendeur qui a du mal à s'empêcher de jouer à «pow-pow t'es mort» ou rire de



«Before Stonewall», de Greta Schiller.

Photo: Kay Tobin



Carla Chiarelli dans «Giulia en octobre» de Silvio Soldini.

Par contre, le film s'éloigne des sentiers battus lorsqu'il donne la parole à des intellectuels soi-disant éclairés. Par exemple, lorsque le rédacteur en chef de *Players Magazine* (une revue qui s'adresse à une couche favorisée de la communauté noire) prétend revaloriser la beauté noire bien que, admet-il, ses *centerfolds* montrant des femmes noires nues ne rendent pas nécessairement service à la lutte des femmes. Lorsqu'on écoute cet homme dont le discours fait le lien entre l'oppression des femmes et celle des Noirs, on en arrive presque à oublier les images qu'il produit; voilà qui bouscule et donne plus de matière à réflexion que les premières entrevues. Cela nous change aussi du cliché «pornocrate-vieux-schnock-capitaliste». Là, le deux énergumènes qui s'amusent à un jeu vidéo sexiste et raciste, ceci procède finalement de la même logique que de rire des farces sur les *Newfie:* cette démarche cache mal un besoin de se valoriser sur le dos des autres.

On comprend que les réalisatrices ont voulu parler du sexisme ordinaire et qu'elles ont pris le parti d'éviter le musée des horreurs. L'effort est louable. De plus, elles réussissent à traiter un sujet délicat sans jamais s'appesantir. Mais un montage moins linéaire et plus sélectif aurait peut-être mieux servi le propos. Moins nombreux, ces exemples d'aliénation auraient permis de faire le lien entre les manifestations sexistes mineures et la pornographie violente.

film commence à devenir intéressant. Aussi, malgré les réserves émises plus haut, souhaitons que le film trouve un distributeur au Québec.

Before Stonewall: The Making of a Gay and Lesbian Community

Ce documentaire de Greta Schiller réussit le tour de force de dresser un historique des communautés gaies et lesbiennes américaines depuis le début du siècle, le tout avec beaucoup d'humour, un bon sens du rythme et sans jamais tomber (bien que le sujet pourrait s'y prêter) dans le mortifiant ou la victimisation. Avec une immense quantité de films et photos d'archives, Schiller retrace cette histoire: des premiers rassemblements d'artistes à l'ombre de *Speak Easy* aux mouvements organisés des années 60 en passant par les ravages du maccarthysme. Les témoignages de célébrités telles que Allen Ginsberg montrent le développement et la vitalité d'une culture marginalisée. *Before Stonewall* rappelle inévitablement *The Days of Harvey Milk* (qui s'est rendu jusqu'à Montréal poussé par la publicité d'un *Oscar*). Au-delà de la similitude des sujets, les deux films expriment une même tendresse, une même affection pour les personnages. Dans les deux cas, le parti pris des auteur-e-s est soutenu par une belle émotion et l'intelligence du discours.

Enfin, un journal de voyage de Ulrike Ottinger, *La Chine: les arts, la vie quotidienne*. Un documentaire fascinant de plus de quatre heures au sujet duquel la réalisatrice a dit: «J'ai essayé de construire, avec ma caméra, un discours visuel portant sur l'exotisme en tant que point de vue.» À souligner aussi un beau film de Silvio Soldini, *Giulia en octobre*, qui raconte la fin d'un amour et le début de... quelque chose. Giulia doit se réhabituer à vivre seule, se prendre en main et «faire, dit-elle, comme si de rien n'était...»

nouvelles frontières

800 boul. de Maisonneuve est
☎ (514) 842-1450
1130 boul. de Maisonneuve ouest
☎ (514) 288-4800
sans frais ☎ 1-800-361-2133
Détentrice d'un permis du Québec

RÉPUBLIQUE DOMINICAINE
459 $ 7 nuits

MARTINIQUE / GUADELOUPE
399 $ / 499 $ 7 nuits

VÉNÉZUELA, île de MARGARITA
599 $ 14 nuits

RIO 1159 $ 14 nuits

prix-punch!

prix minimum
base double, au départ de Montréal, Hiver 85-86, taxes en sus.
vol A/R de Montréal, via Paris, à compter du 3 novembre, prix minimum, taxes en sus.

INTERNATIONAL

PARIS 349 $
LE CAIRE 890 $
ALGER 625 $
HONG KONG 1100 $
ROME 700 $

ET BIEN D'AUTRES...

Les GALAPAGOS avec croisière 12 nuits 1899 $
Voile dans les GRENADINES, le « JUPITER » 7 nuits 1129 $
Martinique et L'AMAZONIE FRANÇAISE 14 nuits 1749 $
SÉNÉGAL : le Sine Saloum 7n. + plage au Frantel 5 n. 1699 $

nouvelles frontières

Les pieds de Jane Fonda

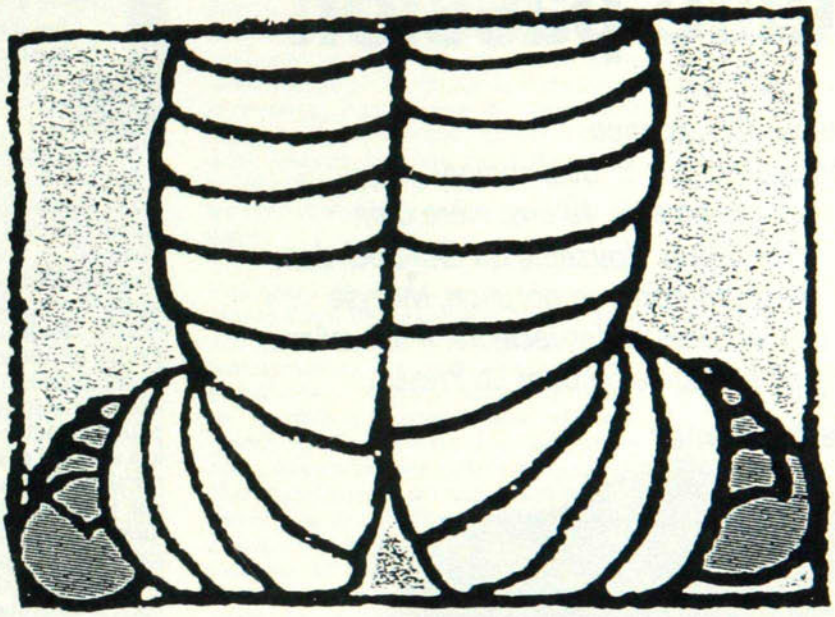


Illustration : Sylvie Laurendeau

Hélène Sarrasin a rencontré Thrérèse Bertherat pour discuter de son dernier livre, *Les Saisons du corps...*

par Hélène Sarrasin

Décembre à peine entamé, vous en êtes déjà à votre deuxième grippe. Vous rêvez des Fêtes pour dormir, dormir et dormir... Et devant les ami-e-s, vous avouez: «Il faudrait que je me mette en forme, j'attrape tous les virus qui s'approchent à 20 mètres de moi.» Vous n'écoutez pas votre corps et vous êtes victime du «syndrome de la forme». C'est là le message de Thérèse Bertherat dans son dernier ouvrage, *Les Saisons du corps**. Dans notre vie moderne, explique cette dernière, nous voulons imposer un temps uniforme au corps. Pire, nous l'obligeons à fonctionner à l'inverse de son rythme biologique. À l'automne, quand il devrait se préparer tranquillement à entrer en repos, nous lui imposons la folle rentrée. Au printemps, quand, après sa récupération normale, il devrait pouvoir nous servir pour entamer de grands projets (rappelons-nous les semailles), nous ralentissons la cadence avant d'arrêter complètement pour les vacances. Plutôt que d'écouter notre corps, ses signes de refus ou de faiblesse, nous voulons le dompter. D'où la ruée vers la mise en forme: jogging, squash, gymnastique aérobique... peu importe, pourvu qu'on acquière force, endurance et dépassement. Résultats: muscles noués, maux de dos... Thérèse Bertherat ne condamne pas le sport, l'exercice. Elle remarque cependant que nous vivons dans un monde extrêmement dur et qu'on devient de véritables batailleurs-euses cherchant à avoir le contrôle sur tout. Notre corps vit ainsi séparé de notre esprit. On le traite de la même manière que tout ce qu'on expédie dans la vie. Patient, il encaisse jusqu'à... Quand les premiers signes de rébellion apparaissent, on court chez un spécialiste pour qu'il nous remette sur pied, pour ne pas dire plus justement «en fonction». Bertherat s'élève contre cette dépendance face au personnel médical mais aussi plus largement face à nos conjoint-e-s, nos supérieurs, les politicienne-s. Elle est consciente que ce qu'elle exige est difficile mais elle est formelle. Il faut écouter notre corps et, pour cela, ne pas hésiter à s'arrêter et surtout réapprendre à regarder. «On a les yeux programmés.» On voit la santé dès qu'on aperçoit un corps bronzé, des muscles bandés, un sourire éclatant et on tente de se plier à ce modèle. Pourtant, si on observait un peu plus attentivement, nous dit Bertherat, on verrait bien qu'au bout de ses jambières, Jane Fonda exhibe des pieds de «malade». Bien que peu loquace sur la grande prêtresse de l'aérobique, Thérèse Bertherat, on le devine, réprouve sa méthode. Pour elle, il est aberrant de travailler ses muscles en les crispant davantage, tout cela sur une musique qui rend «débile».

Sans aucun doute, Thérèse Bertherat identifie un problème réel. L'attraction des modèles sur les individus et particulièrement sur les femmes, malgré les efforts des féministes en ce sens, est toujours vivace. Il faut donc continuer à en parler. Elle déplore aussi le fait que la conscience des problèmes liés à notre monde moderne – stress, sédentarité – n'ait pas abouti à une véritable réflexion et à une prise en charge. D'autant plus que nous risquons d'aggraver nos problèmes par la «forme à tout prix».

Cependant, en mettant l'accent exclusivement sur les comportements de dépendance et d'imitation, l'auteure ne dénie-t-elle pas la démarche toute récente des femmes de renouer par ce type d'activités avec une partie d'elles-mêmes? Une partie interdite dès l'adolescence et qui s'appelle folie, humour, jeu. Il semble en effet qu'en pratiquant différentes activités physiques, les femmes éprouvent à nouveau des sentiments qu'elles associent à la jeunesse, soit la liberté et la complicité; c'est ce qui les entraîne si nombreuses dans les studios de Jane Fonda et de ses émules. Cette dernière d'ailleurs, malgré tout ce qu'on a pu en dire, a toujours davantage insisté sur l'identité que chaque femme doit retrouver que sur la beauté. Quand j'ai évoqué cette réalité à madame Bertherat, ses yeux se sont agrandis un peu plus et elle m'a dit: «Ah, je n'avais pas pensé à ça...»

Hélène Sarrasin est membre du comité de rédaction de LVR.

Les Saisons du corps, Thérèse Bertherat, Éd. Albin Michel, Paris, 1985, 190 p.

Francine Noël

Une vieille passion

Francine Noël est aujourd'hui connue pour son premier roman, Maryse. *Et quel roman! Avec sa publication, cette femme de 40 ans, mère d'un enfant, fut projetée au rang (très clairsemé au Québec) des auteur-e-s à succès. Deux ans après sa parution,* Maryse *continue de gagner des lectrices et des lecteurs. Il fait même l'objet d'une publication en feuilleton dans* La Presse.

par Marie-Claude Trépanier



Photo : Louise Lemieux

Lors de l'entrevue, j'ai voulu revenir sur les personnages et sur l'histoire de *Maryse*. J'avais oublié que Francine Noël était passée à autre chose: elle a presque fini d'écrire un deuxième roman, la suite de *Maryse*, en plus d'écrire et de voir à la production de sa première pièce de théâtre qui sera présentée au Théâtre d'Aujourd'hui en janvier.

Le théâtre n'est pas étranger à Francine Noël: depuis plusieurs années, elle enseigne le théâtre à l'Université du Québec à Montréal et, avant d'être écrivaine, elle était comédienne puis collaboratrice régulière à la revue de théâtre *Jeu*. C'est à se demander, d'ailleurs, pourquoi elle a d'abord publié un roman puisque ses activités la liaient davantage à la dramaturgie: «Je voulais faire quelque chose et le roman s'y prêtait davantage. Je voulais aussi être seule à assumer et à signer le produit final. Je n'étais pas sûre de moi, j'avais l'impression que je n'étais pas capable d'écrire pour le théâtre. Puis, un jour, le Théâtre d'Aujourd'hui m'a proposé de participer à un atelier. S'ils n'étaient pas venus me chercher, je crois que j'aurais mis cinq ans à me rendre compte que j'avais le goût d'écrire une pièce.»

La pièce fut difficile à écrire, alors que le roman ne le fut pas. Comme si la professeure jugeait trop sévèrement l'auteure: «J'ai trouvé difficile de faire passer ce que je voulais dire uniquement par ce qui est dit ou montré. Au théâtre, on n'intervient pas dans la conscience des personnages, on n'arrête pas l'action pour dire: elle pense telle ou telle chose en ce moment. Sur scène, on est réduit à ce qu'on peut montrer et on ne peut pas tout montrer. Le détail doit être signifiant.»

Travailler au théâtre signifie que l'on accepte de partager les tâches et que le produit final est celui de plusieurs personnes. La mise en scène étant une forme de réécriture du texte, il faut rechercher quelqu'un de complice: «Je voulais une femme pour monter mon texte. On a contacté une metteure en scène qui n'a pas accepté. Cette personne avait adoré *Maryse* mais n'a pas cliqué sur ma pièce. Elle a été très correcte. Je vais du côté des femmes spontanément, mais comme le bassin de population du Québec est assez réduit, on n'en trouve pas toujours. En fait, cette déception s'est avérée une grande leçon puisque ça m'a permis de découvrir François Barbeau. Quand je l'ai rencontré, ç'a tout de suite été extraordinaire. Barbeau est un visuel mais il a un immense respect pour le texte. J'aime beaucoup travailler avec lui.»

Sa pièce *Chandeleur*, sous-titrée *Cantate parlée pour cinq voix et un mort*, raconte l'histoire d'une petite fille d'Outremont qui se fait garder pour la fin de semaine par trois gardiennes, trois femmes de milieux et d'âges différents. «J'ai voulu montrer qu'il est possible d'avoir des relations avec

des enfants et qu'il se passe quelque chose. Je pense que les contacts qu'un enfant peut avoir avec d'autres personnes que ses parents sont absolument essentiels et tout aussi importants que l'influence du père ou de la mère. J'ai donc montré des relations basées sur l'amitié plutôt que sur l'amour, mais qui sont très fragiles parce que basées sur le bon vouloir.»

En Occident, les enfants sont la propriété privée des parents. On remet aux parents biologiques ou immédiats la responsabilité entière de leur progéniture et la tâche, généralement, revient à la mère. Mais, cette fois-ci, la mère est absente: «Je l'ai envoyée à New York pour la fin de semaine. En général, les mères qui laissent leurs enfants sont des espèces de pouffiasses alcooliques, comme dans certaines histoires à la mode au cinéma ou en littérature. Mais la mère de ma pièce est parfaite, impeccable. Seulement, elle n'est pas là.» Pourtant, la mère de Maryse est très présente, sauf qu'elle est misérable et culpabilisante. L'image est impitoyable. Pourquoi ce contraste? «J'ai moi-même gueulé contre certains textes qui présentaient des images de mères terribles. Je pense qu'il y a quelque chose d'incontrôlable là-dedans. Je devais le faire une fois, je ne le regrette pas. Dans *Maryse*, le rapport au père n'est pas plus intéressant sauf qu'il est nimbé de poésie.»

Il y a aussi deux hommes: le premier, un homme de 50 ans, est le mort dont il est question dans le sous-titre; l'autre est son double, dans la vingtaine. Ce personnage, dans la veine du personnage de François Ladouceur dans *Maryse*, c'est un peu le regard que je porte sur les jeunes d'aujourd'hui. Je ne les trouve ni démobilisés ni niaiseux, j'essaie juste de comprendre comment ils fonctionnent. Et puis, avec les deux hommes, c'est une façon d'examiner les rapports masculins dans cette société et les responsabilités qui s'y rattachent ou pas.»

Le prochain roman de Francine Noël s'intitulera *Myriam et les grands-mères*. Il met en scène Blanche Grand'Maison entre autres, personnage dynamique déjà présent dans *Maryse*, qui incarne le double positif d'Irène O'Sullivan, la mère de Maryse: «Le roman se situe en mai 1983 et se déroule sur une période d'un mois seulement. Maryse raconte à Myriam, la fille de Marité et François, des histoires de grands-mères pour que l'enfant ait une mémoire. J'ai travaillé le canevas au moment où le bouquin du collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec depuis 400 ans*, venait de sortir. Les histoires qu'elle raconte sont parfois épeurantes, et comme elle les raconte à une petite fille, il fallait trouver le ton. On retrouve dans le roman deux pôles: le côté cour et le côté jardin. Le jardin, celui de François Ladouceur, est un univers harmonieux. La cour, c'est le milieu artistique, un théâtre d'art et de recherche avec des gens *weirds*. Et puis, j'aborde la mort encore une fois. Je ne m'en sortirai probablement jamais.»

La peinture d'époque, la fresque sociale créée dans *Maryse* avait séduit. Va-t-elle poursuivre dans la même veine? «Je crois qu'il y a une certaine vision sociale dans la mesure où les gens en trouve une. On est en mai 1983 et il y a un personnage qui est fasciné par ce qui se passe au Nicaragua. J'ai noté ce qui se passait tous les jours de mai 1983. Ce qui se passe actuellement au Nicaragua était déjà inscrit dans les manchettes des journaux à ce moment-là. On voyait la tournure que ça allait prendre. J'envoie deux personnages au Nicaragua à la fin du roman.»

J'aurais voulu poursuivre, mais le temps avait filé et Francine Noël retournait au théâtre rejoindre les personnages que nous connaîtrons bientôt.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO DE LA VIE EN ROSE:



L'AMOUR:
Comment les femmes le vivent-elles?
Le couple est-il une PME déficitaire?
L'amour lesbien est-il plus simple?

LES MTS*:
Un scandale dont on ne parle pas.

ACTUALITÉS:
L'interdiction des objets érotiques: qu'en penser?

Les allocations familiales: une bataille perdue?

CULTURE:
La situation des arts au Canada

Luce Guilbault en entrevue

* Maladies transmises sexuellement.

Le Festival international de nouvelle danse



Un art de voyeurs

Le Festival international de nouvelle danse (FIND), qui se déroulait à Montréal, en septembre dernier, pour la première fois, en a étonné plusieurs. On y retrouvait les plus grands noms de la scène internationale: Pina Bausch, Merce Cunningham, la Japonaise Natsu Nakajima, la Belge Anne Teresa de Keersmaeker, d'autres encore et presque tous les chorégraphes québécois connus. Chose la plus étonnante peut-être de cet événement: les femmes brillaient par leur présence.

par Aline Gélinas

Photo : Ormsby K. Ford

Tout autant que le cinéma, la danse est un art pour voyeurs. Des gens confortablement calés dans des fauteuils en observent d'autres s'exténuer avec grâce. Le tutu du ballet classique vient du désir des balletomanes, vieux messieurs à monocle, d'en voir toujours davantage. La jupe est bien empesée, les jambes des danseuses sont offertes au regard, alors que celles des femmes, dans la rue, sont cachées. Leurs partenaires masculins, qui la plupart du temps s'aiment entre eux, se font complices de ces spectateurs et les soulèvent de toutes les façons pour améliorer le point de vue. C'est un plaisir chaste: elles sont de blanc vêtues et le dit tutu empêche les contacts à la hauteur du bassin. Les femmes sont de beaux objets à contempler. Est-ce différent aujourd'hui?

Il y a beaucoup plus de variété dans la mise en rapport des corps sexués. Statistiques? Il n'y avait que des femmes à la direction du Festival international de nouvelle danse (FIND) et, comme invité-e-s , autant de femmes que d'hommes. Chantal Pontbriand, l'éditrice de la revue *Parachute* et l'une des cofondatrices du Festival, disait d'ailleurs avoir invité des chorégraphes «qui remettent en question les idées et les mouvements reçus».

De façon générale, la sélection du FIND était fort intéressante. Par exemple, Merce Cunningham, cet Américain qui, à 67 ans, monte toujours sur les planches. Lorsqu'il a commencé à créer, il y a plus de 40 ans, il a brisé les conventions de son époque, libéré le mouvement de sa sujétion à la musique et à la trame dramatique. C'est devenu pur, abstrait, mathématique. Il est cependant demeuré attaché aux rôles sexuels: ses danseurs sont grands et forts et portent à bout de bras de gracieuses jeunes femmes toutes en courbes. On retrouve chez sa fille «spirituelle», Trisha Brown, aussi invitée au Festival, ce même sens de la gratuité du mouvement. Mais, soulignons-le, cette jeune chorégraphe est beaucoup plus attentive à équilibrer les forces: les femmes portent autant qu'elles sont portées, les mouvements sont complexes autant pour les femmes que pour les hommes.

La démarche d'Édouard Lock se situe aussi dans cette recherche d'équilibre des forces quoi qu'il aime assez cultiver l'ambiguïté. Louise Lecavalier est, hors de tout doute, la danseuse vedette de son *Human Sex:* une véritable boule de feu. On sent que le chorégraphe a été très généreux ou l'interprète, très gourmande. Elle porte une moustache, incarne un bel androgyne qui séduit tous ceux et celles qui l'approchent. Elle/Il brouille les cartes... Ce qui en ressort? Les qualités de l'être, de la conscience, de l'abandon spirituel (dont l'abandon physique est une allégorie), tout ce qu'on rencontre au-delà de la différenciation sexuelle.

Pour ce qui est de la *Stella* de Jean-Pierre Perreault, cela n'a pas été sans créer des remous. Ayant fait *Joe* l'année dernière avec 24 interprètes masculins, dont le corps était dissimulé dans de longs manteaux, il reprend l'expérience cette année avec 24 femmes en robe et souliers plats, toujours aussi anonymes. Perreault mise ici sur le fait que les femmes autant que les hommes peuvent «symboliser» le monde: le monde public, le pouvoir, les rapports sociaux, la politique, les choses graves. Pas le «monde des femmes, disait-il en entrevue, le privé ou celui des rapports personnels». Or, tel qu'il l'a mise en scène, *Stella* n'a parlé ni du monde ni des femmes, mais de quelque chose entre les deux. On sent qu'il a démissionné devant la c mposante «femmes» qui s'ajoutait à sa composition. Par manque de temps, de goût, par pudeur? Le rapport du chorégraphe aux femmes étant confus – même s'il fait preuve de beaucoup de savoir-faire –, l'oeuvre reste timide et les femmes, plus objets que sujets encore une fois.

Le Montréalais Paul-André Fortier, pour sa part, a présenté la première partie d'une oeuvre qui détonnait carrément avec l'ensemble du Festival (comme quoi tout n'est pas gagné). Poursuivant une démarche esthétisante, ce chorégraphe élabore son monde fantasmatique où les hommes sont libres lorsque débarrassés du fardeau des femmes – qui s'accrochent à eux et se battent entre elles! Bref, une fois décodée, la pièce devient vite insupportable. Les femmes portent des robes de papier: l'homme sort de sa poche, ravi, des petits papiers déchirés... On aurait envie de dire à Paul-André Fortier de régler ses problèmes personnels avant de retourner en studio...

Si, dans le cas de Pina Bausch, il s'agit du même type de danse, la danse-théâtre, les propos sont tout autre, voire féministes. Les critiques européens parlent de l'oeuvre de cette chorégraphe allemande comme du «théâtre de l'expérience». Dans *Kontakthof,* elle explore les mécanismes de la séduction, toutes les bassesses auxquelles, hommes et femmes, nous sommes prêt-e-s à nous soumettre pour ne plus être seul-e-s. Le constat est terrible: différences irréconciliables, solitude irrémédiable. Quelques scènes sont d'une infinie tristesse: une femme console son corps qui cherche l'autre sur un cheval mécanique. Des hommes, une douzaine, tapotent une femme presque en larmes pendant un moment, qui n'a plus de fin. Le portrait est très sombre, presque démobilisant. Un constat parfaitement lucide de la réalité, oui, mais non le regard visionnaire qui résoudrait le paradoxe et percevrait, au-delà des difficultés personnelles et sociales, l'humanité commune. Bref, «une» génie dont l'angoisse est la frontière.

Moins ambitieux et certainement moins angoissé mais non moins spectaculaire, *Niwa* de Natsu Nakajima. Ici, pas d'exploits gymnastiques ou de technique virtuose: cette chorégraphe japonaise donne à voir les affleurements de l'âme, les infimes vibrations de la chair. Bref, tout ce qu'il y a de plus intériorisé, la genèse du mouvement plutôt que le mouvement lui-même. Technique (qui s'appelle *buto*) qui vise à dissiper les obstacles de la danse, il y a là une maîtrise totale entre le corps et l'espace.

Bref, à défaut de conclure plus longement, ne manquez pas le prochain festival (dans deux ans seulement) qui sera plus prometteur encore...

Aline Gélinas est journaliste à la pige, notamment à *La Presse.*

Les danseurs Christina Coleman et Vincent Warren dans «Chaleurs» de Paul-André Fortier.



HALTE À LA CONFISCATION DE LA MATERNITÉ

F. EDMONDE MORIN

PETIT MANUEL DE GUÉRILLA À L'USAGE DES FEMMES ENCEINTES.

85% des interventions médicales lors d'accouchements sont inutiles et même nuisibles à la mère et à l'enfant, et peu de femmes le savent. L'objet de ce livre est de leur donner des arguments pour refuser ces interventions ou y être associées. 224 p. 16,95$

Par l'auteure de **LA ROUGE DIFFÉRENCE** maintenant disponible en format de poche, dans la collection Points.

Seuil

Livres

Une plaque tournante

La Lettre aérienne, Nicole Brossard, Éd. du Remue-Ménage, Montréal, 1985.

Écrits entre 1975 et 1985, ces essais de Nicole Brossard font trace d'une réflexion unique tant sur l'écriture que sur «la modernité, l'émergence et la survie d'une identité lesbienne, d'une culture au féminin».

Dédiés à *Julie*, sa fille, et, par elle, à toutes les générations à venir, ces textes agissent comme «plaque tournante» en reprenant en spirale d'écriture et de recherche 10 ans de colère et de révolte, mais 10 ans aussi d'un amour infini pour les femmes, d'identité essentielle et première de cette appartenance lesbienne et du chemin qui y mène.

Nicole Brossard



Mais de 1975 à 1985, les écrits changent et si la réflexion s'affine, l'écriture change aussi et se transforme: «Du temps que je pensais comme un homme, j'avais les idées simples. Maintenant, je les ais en double.»

Jamais facile (dans son écriture comme dans sa recherche du quotidien et du réel), Nicole Brossard pousse ses relations à l'extrême du langage et fait éclater toute forme d'apathie et de censure. Se mêlant joyeusement de ce qui la regarde, elle lutte et survit et réussit à donner sens à «vivre» femme/lesbienne et/ou féministe mère/célibataire dans toutes les directions choisies en dehors et au-delà des apparentes traditions. Au-delà aussi des miroirs narcissiquement inutiles et à partir du «degré zéro» de ce qui se nomme femme et amante.

La Lettre aérienne nous est adressée et transmise par livraison spéciale. Il y a urgence de changer la vie, comme on dirait surtout de changer la mort patriarcale et oppressive, il y a aussi urgence de toujours reprendre et re-commencer tout rapprochement «comme une concrète volonté d'attirer vers soi les figures essentielles de la pensée/ou encore/de voir son désir s'approcher *le plus loin possible*, c'est-à-dire au bord: tout à fait à la limite, là où ça peut basculer». Ouvrir ainsi toutes les possibilités (les nécessités) d'être tout en se tenant en fragile équilibre au bord de la dérive et de l'excès.

Mais l'excès n'est-il pas chose précieuse en ces temps de survie? 1985 n'est pas si loin de 1975 pour que nous en perdions toute mémoire éprouvée: «...la réalité des femmes a été perçue comme fiction.» Il faut donc agir, ajuster son tir, déjouer la subversion et travailler/vivre/écrire/penser au féminin.

«Ici, je ne résume pas, j'affirme un parcours d'initiation.»

Pour Nicole Brossard, l'écriture, la pensée, le désir sont autant de chemins essentiels au parcours pluriel du féminisme actuel. Et si elle affirme l'intensité des différences, elle revendique aussi son appartenance à l'humanité.



Pauline Harvey

Ce livre offre des textes des émergences au féminin d'une rare acuité et donne à lire en tendresse et en violence des «images captivantes» et enflammées de LA joie, LA souffrance, LA jouissance, LA poésie, La philosophie, LA réalité, LA fiction.

Parce qu'essentielle à notre littérature et à notre poésie, parce qu'essentielle à la défense du mouvement des femmes et à l'«offense» du patriarcat, l'écriture de Nicole Brossard est à lire absolument.

ANNE-MARIE ALONZO

Des jeux graves et fous

Encore une partie pour Berri, Pauline Harvey, Éd. La Pleine Lune, Montréal, 1985, 166 pages.

Comme s'ils étaient trop chargés d'intimité, comme si nous nous étions trop intégré-e-s à ces histoires qui font rêver... Pour moi, les trois romans de Pauline Harvey parus aux éditions La Pleine Lune sont de ceux-là: *Le Deuxième Monopoly des précieux*, en 1981, *La Ville aux gueux*, en 1982, et *Encore une partie pour Berri*, paru au printemps dernier, qui vient de remporter le prix Molson de l'Académie canadienne-française.

Le terrain est sûr, le paysage chargé de contours habitables: Montréal, ses quartiers, ses artères, ruelles et parcs, ses édifices, maisons, magasins. *Encore une partie pour Berri* trace la carte des dérives, les nôtres, amusées et secrètes, et celles des personnages qui multiplient les escalades géographiques et les écarts de conduite.

Shawinigan, Berri, Bloc et Albanel bougent au rythme de leurs pulsions, bousculent la réalité, ses éclairs de désir, ses «mal à vivre» et ses coups de coeur. Shawinigan aime «follement la rue Ontario, elle aurait voulu vivre dans une chambre qui aurait ressemblé à ces magasins de bric-à-brac» (p. 8).



Rayon des jouets, chez Eaton, elle rencontre Berri. Elle a déjà l'âge de ne plus y être, sinon pour le jeu. Ils se reverront deux ans plus tard, s'exploreront et découvriront la ville ensemble. Ils vivent dans cet espace qu'ils habitent et dans cet autre, plus trouble, qui se tisse entre eux, devenu «le seul endroit où l'on peut traverser une rue en pleurant, rugir de désir, planter ses yeux dans les yeux des autres et les toucher en plein coeur, là où ils sont tout seuls, dans l'énigme de leur vie» (p. 65).

On aurait facilement l'impression que rien ne régit le récit. Épisodes d'inégale longueur, secousses dans l'existence des personnages, fragments découpés à même le Grand Jeu, si ce n'était du déroulement chronologique et de la logique des excès, de cette volonté de vivre tous les désirs. Si ce n'était aussi du ton, celui de l'humour et de la fascination.

Shawinigan, par exemple, sondera sexualité et jouissance, expérimentant les frissons de l'oeil et des caresses, les décharges du plaisir et de la terreur, la provocation et la location des services d'un prostitué. Berri, lui, «coincé dans une carte à jouer au carton trop épais» (p. 8), pris au piège des parties de cartes continuelles de Trente, sa mère, choisira pour un moment d'être interné à Saint-Michel-Archange, s'amusant à se fabriquer le destin romantique et tragique d'un personnage de légende. Et puis...

La narratrice libère les pensées des personnages, en donne la véritable mesure, celle d'un jeu entier et absolu, grave et fou, abandonné et renouvelé. Bref, des enfants livrés complètement à un jeu, puis à un autre, chacun s'accaparant sans que la mémoire de l'un n'altère le plaisir d'un autre.

Encore une partie pour Berri... nécessairement déraisonnable. Une belle leçon de vie.

MICHÈLE ROY



*F*éminisme, école de liberté

Pour un féminisme libertaire, Micheline de Sève, Éd. Boréal Express, Montréal, 1985, 154 pages.

L'originalité de ce livre réside non seulement dans sa définition du féminisme comme une école de liberté pour les femmes mais aussi dans sa vision d'une nouvelle conception de la liberté, qui s'inscrit dans notre différence sexuelle. Ainsi, l'auteure remet en question cette notion d'égalité qui se confine à pénétrer et à accéder

VIENT DE PARAITRE



LA LETTRE AÉRIENNE

Nicole Brossard

La lettre aérienne **rassemble douze textes de Nicole Brossard, écrits depuis 1975, époque à laquelle son œuvre a dérivé vers ce qu'elle appelle «le continent des femmes». On retrouvera dans** La lettre aérienne **l'essentiel de sa réflexion sur l'écriture, la modernité, l'émergence et la survie d'une identité lesbienne, d'une culture au féminin.**

«La lettre aérienne, c'est le fantasme qui me donne à lire et à écrire en trois dimensions, c'est mon laser.»

160 pages. En librairie: 14,95 $

les éditions du remue-ménage



au monde patriarcal au point de considérer comme un progrès l'intégration des femmes à l'armée. La guerre, instrument privilégié de la société patriarcale, valorise la force et l'agressivité pour beaucoup trop d'hommes. Or, en faisant de la liberté la trame de son livre, Micheline de Sève nous entraîne à la recherche d'une nouvelle humanité. Le féminisme devient un outil de réflexion qui nous guide vers cette liberté «radicale» puisque, selon l'auteure, le fait de s'identifier aux femmes est une prise de position radicale. Micheline de Sève nous fait entrevoir à la fois l'absurdité de notre condition et la richesse de notre lutte.

La force de ce livre repose surtout sur le fait qu'il rend visible la richesse de notre expérience. En redonnant aux femmes et à l'amour leur espace d'expression et de création, l'auteure ouvre de nouvelles dimensions à cet univers d'émotions, de sensibilité, de plaisir et de soins aux personnes. Mais, dans cette optique, j'aurais aimé que l'auteure fasse ressortir davantage l'apport des féministes lesbiennes à l'éveil de notre identité, de notre sexualité et de la possibilité d'exercer de plus importants choix de vie.

Malgré tout, voici un livre en mouvement qui sort le féminisme de sa clandestinité car il soutient que la destruction de la société patriarcale n'est pas seulement une affaire de femmes mais celle des hommes *et* des femmes, des jeunes et des plus âgé-e-s à la recherche de leur autonomie. Cette recherche, selon l'auteure, nous amène obligatoirement «à inventer de nouveaux modèles sociaux où différence et égalité cessent de s'opposer et où les rapports hiérarchiques cèdent la place à une multiplicité de formes d'échanges libres et créateurs».

Un livre d'une densité à en perdre le souffle par moments, d'une écriture très belle qui exprime le goût de beaucoup de féministes intellectuelles de redonner à la connaissance un caractère concret et émotif... Avec une rigueur et une qualité dans la recherche qui nous incitent à choisir la voie de la radicalité.

CLAIRE DUGUAY

Une épopée de la démesure

Le Livre des nuits, Sylvie Germain, Éd. Gallimard NRF, Paris, 1985, 293 p.

Je n'ai pas lu de roman aussi étonnant depuis... *Le Grand Vizir de la nuit* de Catherine Hermary-Vieille. Ce premier roman de Sylvie Germain est une épopée de la démence, de la démesure et de la mort. Un père, dont le visage a été fendu en deux par un uhlan*, tranche à la hachette le pouce et l'index de son fils de cinq ans afin que celui-ci ne puisse jamais servir l'armée. Ce fils qui a une tache d'or dans l'oeil gauche et qui est suivi d'une ombre blonde contenant le sourire de sa défunte grand-mère, cet homme est Victor-Flandrin Péniel qui aura 4 épouses et 15 enfants (6 paires de jumeaux et des triplets) qui auront comme leur père cette tache au fond de l'oeil.

C'est *Le Livre des nuits*, livre des songes aussi et des luttes où rien n'est offert, où la vie est aride et le Dieu cruel dans ses dons. C'est le livre des ombres où la lumière «huile la terre» et blondit les âmes du même éclat, mais ce livre est aussi l'éternel combat avec les toutes-puissances du bien et du mal, du coeur et du corps, de l'homme et de l'Ange...

Les femmes y sont légion, femmes fortes et tenaces, mères et amantes, paysannes vivant sur leurs terres, se mêlant à elles pour encore mieux enfanter. Que faire d'autre dans ces contrées sauvages, ces pays du bord d'abîme où rien ne pousse ni ne vit? Folie, démence, mutilation, souffrance ou agonie, *Le Livre des nuits* est aussi le livre des morts où l'Ange semble se battre à armes inégales contre l'humain... Les femmes alors enfantent des insectes, des bossus et des statuettes de sel, les femmes alors perdent la raison de toutes les horreurs des guerres qu'elle entrevoient dans leurs

ÉTUDE JURIDIQUE À MAJORITÉ FÉMININE

Unterberg
Labelle
Jenneau
Dessureault
et associés

1980 ouest Sherbrooke suite 700
Montréal H3H 1E8
934-0841

Paul Unterberg
Lise Labelle
Michèle Jenneau
Hélène Dessureault
François Lebeau
Louise Rolland
Lina Desbiens

AVOCATS

The Highlands Inn



PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s. Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et avec chambre de bain privée, des salles communes spacieuses ... tout est là pour créer une atmosphère calme et agréable. Nous avons aussi un bain tourbillon, des pistes de ski de fond et alpin à proximité et des promenades en traîneaux.

Cette année, prenez rendez-vous avec la montagne.

Aubergistes :
Judith Hall
Grace Newman

P.O. Box 118 U
Valley View Lane
Bethlehem, N H 03574
(603) 869-3978



Sylvie Germain

rêves: 1870, 1914, 1939... Les hommes vivent la guerre dans les tranchées parmi les cadavres et la pourriture des corps, les femmes vivent la guerre des attentes, perclues de misère émotive, matérielle et physique, victimes de leurs visions d'apocalypses. Seule Mathilde, la forte, Mathilde la fille de son père, cloîtrée dans son amour pour ce père étrange, seule Mathilde épuisée de voir périr et souffrir d'amour les femmes autour d'elle et sa jumelle en particulier, Mathilde dont les cheveux ont blanchi en voyant sa soeur morte de démence et de chagrin, Mathilde s'enduit le corps nu de neige verglassée avant de s'exciser elle-même coupant ainsi du même coup son sexe, ses menstruations et toute passion éventuelle.

Le Livre des nuits est d'une écriture débridée, somptueuse, écriture fantastique de songes et d'extravagances, donnant à la sécheresse des stériles douleurs toute l'ampleur de la passion, de l'amour, de l'absolu et d'une impressionnante poésie.

ANNE-MARIE ALONZO

* Lancier ou cavalier qui servait comme mercenaire dans les armées prusienne, autrichienne, polonaise, française, etc. (Dictionnaire de la langue française)

belfond ACROPOLE
Presses de la Renaissance

À LIRE ABSOLUMENT



«ELLE QUI TRAVERSA LE MONDE»

UN ROMAN SIGNÉ ANNE DELBÉE
l'auteure du célèbre «UNE FEMME» (CAMILLE CLAUDEL)

20,95$
EN VENTE PARTOUT

édipresse (1983) INC.

5198, rue St-Hubert
Montréal, H2J 2Y3

Un John Irving que nous ne connaissions pas

The Cider House Rules, Éd. Morrow, New York, 1985, 560 p.

«Je leur donne ce qu'elles veulent: un orphelin ou un avortement.» C'est le docteur Wilbur Larch qui parle, fondateur d'un orphelinat dans un coin isolé du Maine et avorteur. On est dans les années 1920.

Disons tout de suite que *The Cider House Rules* est un livre différent des deux best-sellers de John Irving, *Le Monde selon Garp* et *l'Hôtel New Hampshire*. Pas de grands moments délirants qui vous transportent du rire aux larmes, seulement la réalité et ses exigences.

Dr. Larch a décidé de pratiquer des avortements après avoir vu une prostituée mourir dans des conditions lamentables, suite à son refus de l'avorter. Humaniste et homme dévoué à sa cause, Dr. Larch n'a qu'une petite faiblesse: il aime renifler l'éther. Mais il fait preuve d'un amour paternel face au petit Homer, l'orphelin impossible à placer qui a repris le chemin de l'orphelinat à chaque fois qu'une famille était venue le chercher. Petit Homer deviendra grand, tombera très amoureux de Candy, aura un fils... et prendra peut-être la relève du Dr. Larch à l'orphelinat.

Même si les deux principaux personnages sont masculins, il y a abondamment de femmes dans ce roman, des silhouettes furtives qui descendent du train à Saint-Cloud pour se glisser vers l'orphelinat. Trois sur quatre y laissent un orphelin. La quatrième choisit d'avorter.

À travers les yeux et l'âme du docteur Larch, John Irving a réussi à présenter le problème de l'avortement dans toute son acuité et cela, grâce à une documentation minutieuse de la pratique de l'avortement d'il y a 60 ans: grossesses nées de relations incestueuses, désespoirs qui poussent vers les bouchers avorteurs, souffrances, refus, morts. Par ailleurs, John Irving a également réussi, une fois de plus, à nous transporter complètement dans le monde de ses personnages. On les comprend, on tremble pour eux, ils nous tiennent au chaud tout au long, on ne voudrait jamais les perdre.

Outre le problème social de l'avortement, *The Cider House Rules* parle abondamment de la vie des travailleurs saisonniers peinant dans les vergers de pommes sur la côte du Maine. Le titre, d'ailleurs, fait référence aux règlements que doivent respecter ces travailleurs, chaque pommeraie étant une mini-société en soi.

La parution en français est prévue pour le mois de mai, aux éditions du Seuil.

ROSALINE LANDRY

L'incommunicabilité

Le Voyage en Afrique de Lara Simpson, Michèle Manceaux, Éd. du Seuil, Paris, 1985, 252 p.

Dans la vie et l'oeuvre de la journaliste et écrivaine Michèle Manceaux, une coupure, un mal de vivre ravageur qu'elle a très bien raconté dans *Grand reportage*, publié il y a six ans. Depuis, ses livres sont restés interrogatifs, fragiles plutôt que péremptoires avec en filigrane un

humour distancié, tendre et doux.

Son dernier roman, *Le Voyage en Afrique de Lara Simpson*, titre à connotation durassienne, retrace le trajet d'une femme «... qui ne souhaite pas recommencer sa vie», une femme toujours à la remorque de quelqu'un et qui, à plus de 50 ans, voyage seule pour la première fois. À la recherche de sa fille, avec laquelle les rapports rompus ont toujours été en porte-à-faux, à la recherche, ultimement, d'elle-même. Que cette quête se situe en Afrique n'est pas gratuit, l'Afrique étant le pays mythique pour la majorité des Européens, pays illimité et, à la limite, insensé pour quiconque n'y est pas né.

Au-delà du coup d'état politique à forte saveur policière, c'est l'incommunicabilité que l'auteure cerne: incommunicabilité entre Blancs et Noirs, entre hommes et femmes, entre une mère et sa fille. Incommunicabilité jusqu'à la déraison politique, jusqu'à l'anesthésie des sentiments, jusqu'à l'absurde.

Michèle Manceaux aime et connaît l'Afrique, ce qui explique ce regard lucide qu'elle y jette: tout est brouillon parfois dans ces pays nouvellement indépendants. Elle connaît bien également la femme de 50 ans dont elle traduit avec justesse les états d'âme: rien n'est facile pour les mutantes qui, à 50 ans, changent radicalement de vie. Et le dépouillement de son écriture laisse passer l'émotion pure.

À lire cet itinéraire que l'auteure éclaire avec beaucoup d'intelligence, de sensibilité, de douleur et d'espérance.

MONIQUE ROY

Revues

Châtelaine: un quart de siècle déjà

Châtelaine fête aujourd'hui 25 ans d'existence. Quoi qu'on puisse penser de ce produit québécois né de la cuisse de Maclean-Hunter (à Toronto), une chose est certaine: *Châtelaine* a joué un rôle capital dans la prise de conscience des femmes du Québec.

Bien sûr, la dichotomie entre le contenu des articles et la publicité... Bien sûr, la page couverture avec les jolies minettes stéréotypées... N'empêche qu'il faut aller chercher les lectrices là où elles se trouvent et essayer coûte que coûte de faire passer de-ci de-là des informations qui élargissent leur conscience féministe. Malgré l'allure de plus en plus sage de *Châtelaine* et la place de plus en plus grande accordée à la «vie pratique» et à la mode, espérons qu'elle continuera de jouer ce rôle pour la majorité des femmes.

GLORIA ESCOMEL

Ne partez pas sans eux...

En ouvrant la première page du dernier-né de la presse parallèle, *Qui vive*, dont le premier numéro est paru à l'automne, j'ai eu des frissons de déjà vu: «Nous voulons réfléchir tout haut sur ce qui se passe ou ne se passe pas. (...) Nous croyons avoir des choses à dire. Et les grands médias ne nous semblent pas offrir un espace ou le cadre propice pour le faire.» Ce texte qui explique le pourquoi de cette revue trimestrielle me rappelle le premier texte signé LVR (le fameux *teaser* papal) annonçant à la fois nos couleurs et notre insertion imminente dans la revue *Le Temps fou*, il y a six ans déjà.

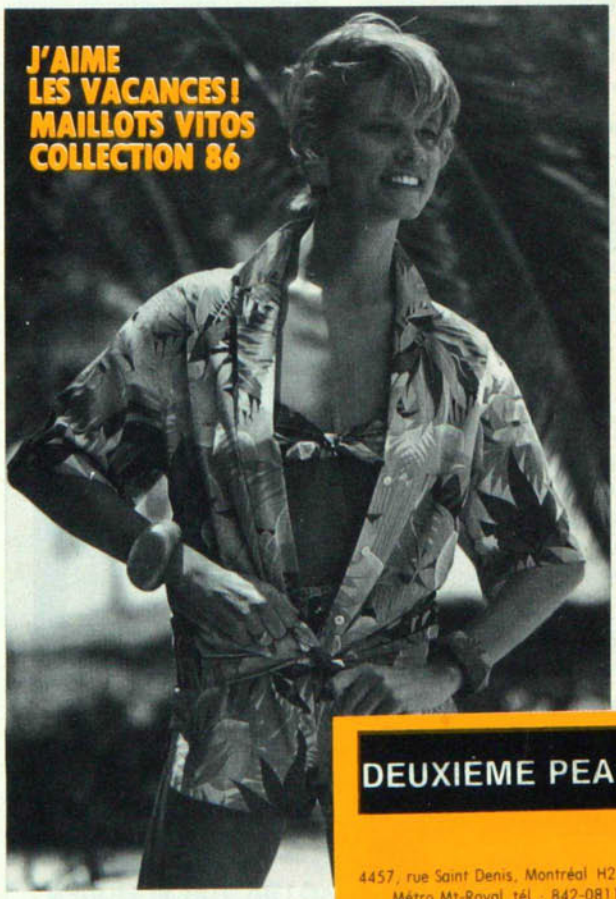
Cette fébrilité et cet enthousiasme qui se dégagent des projets qui commencent, cette énergie encore peut-être mal dirigée mais débordante, ce goût du risque qui est plus souvent le lot des moins de 30 ans, voilà surtout l'attrait de ce numéro. Non pas que le contenu soit dépourvu d'intérêt: à la veille des élections provinciales, une entrevue avec Pierre Marc Johnson et Robert Bourassa et, en cette année de grâce, quoi d'autres qu'un dossier sur les jeunes. Mais ces *features* déçoivent un peu.

Une entrevue avec des chefs de parti était peut-être un peu trop ambitieuse pour un premier numéro: pour une revue qui se veut un «lieu d'interven-



2888-3303

Gisèle Lafortune, N.D.
esthéticienne-naturiste
3446, rue Saint-Denis
« Demandez notre dépliant »



Geoffrion, Leclerc Inc.
5 PLACE VILLE-MARIE, SUITE 900
MONTRÉAL, QC H3B 2G2
(514) 871-9000 · (514) 875-6700

GILLES LANTHIER
- abris fiscaux
- régime épargne-actions
- REER, gestion autonome
- dépôt à termes

tion critique», la critique est trop peu sentie. Une analyse des deux grands partis aurait permis, il me semble, une critique beaucoup plus aiguisée et des visées beaucoup plus claires. Je ferais la même critique au dossier sur les jeunes où l'on aurait espéré un contenu plus inédit, plus serré et plus transparent. Surtout de la part d'un collectif de rédaction (5 hommes, 2 femmes) issu des regroupements de jeunes.

Bien sûr, je n'oublie pas que je fais déjà partie des 35 ans et plus. (Ciel! que le temps passe vite quand on s'amuse...!) Ce n'est sans doute donc pas à moi de critiquer plus avant ce dossier. D'ailleurs, fidèle à ma génération et à mon parti pris féministe, j'avouerai préférer de beaucoup les deux textes de femmes (dont une collaboratrice à LVR): un sur S.O.S. racisme en France et l'autre sur les nouvelles techniques de la reproduction. Ils contiennent de précieuses informations avec, en plus, un point de vue analytique limpide.

Souhaitons que la revue *Qui vive* concrétise ses attentes, aiguise son focus, se dote d'un peu plus de folie (c'est terriblement sérieux) et, surtout, qu'elle se pose la question essentielle pour toute publication: qui voulons-nous rejoindre? Car, à trop vouloir ouvrir sur «tous les points de vue», elle risque de tomber dans le flou, fléau qui guette souvent les revues mixtes de gauche, et, surtout, de passer à côté d'une clientèle toute désignée, une clientèle qui cherche son identité, il me semble... les jeunes.

Ne partez pas sans eux et elles (en tête)?

FRANCINE PELLETIER

Textes savants et capricieux

Trois, revue d'écriture et d'érudition, est sans aucun doute la seule revue au monde où l'on peut lire Andrée Chedid, Léopold Sédar Senghor, Monique Bosco, Paul Zumthor, des poèmes aux résonances égyptiennes et sénégalaises, en plus nouvelle du Québec, les réflexions d'un médiéviste, une partition musicale de Catherine Gadouas, des essais sur l'érudition de Johanne Lamoureux et d'Antoine Compagnon. Matière à rêve, à réflexion, à humour, matière agréable au toucher, beau papier, revue de goût et de beaux-arts, *Trois* est une toute nouvelle initiative d'Anne-Marie Alonzo, qui nous réserve toujours des surprises: entre autres, Richard Boutin et Alain Laframboise. *Trois*, nous dit le liminaire, «veut susciter, au-delà des modes – pour se créer la sienne seule! – et au-delà de toutes frontières culturelles, le déploiement de textes savants ou capricieux, séduisants ou inquiétants qui rendra à la bibliothèque ses mille paliers où les bibliophiles amoureux-ses s'adonneront à tous les désordres...» C'est tout un programme, négligé depuis trop longtemps sous la culture de masse et de consommation rapide.

Pour le moment, *Trois* n'est publiée que trois fois l'an par ses trois responsables. Espérons que l'accueil qui lui sera fait les incitera, quitte à rompre avec le chiffre trois, à la publier six fois l'an ou plus. Car on lit cette revue avec intérêt, avec plaisir surtout mais on reste sur sa faim: 24 pages de cette qualité-là, c'est trop rare.

GLORIA ESCOMEL

Spécial Monique Wittig

Vlasta, collectif Mémoires/Utopies, Paris, 136 p.

Vlasta, revue francophone de fictions/utopies amazoniennes,

avis public

Gouvernement du Québec

CONSEIL DE LA SCIENCE ET DE LA TECHNOLOGIE DU QUÉBEC

INVITATION

Sixième séance publique

Le Conseil de la Science et de la Technologie du Québec invite toutes les personnes intéressées au développement scientifique et technologique à assister à sa sixième séance publique.

Date: **Mercredi, le 4 décembre 1985**

Lieu: **Centre Sheraton**
1201, boul. Dorchester ouest
Montréal (Québec)
H3B 2L7

Salle de bal de l'Est

Heure: **14h00**

Ordre du jour:
Consultation du Conseil sur **La participation des femmes en science et technologie au Québec.**

Tous sont invités à assister à cette séance publique du Conseil et à formuler leurs questions ou commentaires sur le document de consultation intitulé **«La participation des femmes en science et technologie au Québec».** (Ce document peut être obtenu en téléphonant au secrétariat du Conseil au numéro (418) 643-6179 ou (514) 873-3493).

Québec

VIENT DE PARAÎTRE



Qui sont les radicales, les féministes, les lesbiennes, les politiques ou les lesbianistes ? Que pensent-elles des hétérosexuelles ? Cet ouvrage aborde un sujet qui a rarement, vraiment, été débattu.

14,95 $

EDITIONS SAINT-MARTIN

nous offre un numéro spécial Monique Wittig des plus intéressants qui s'ouvre sur des textes inédits de l'auteure, «Paris-la-Politique» et «Le Cheval de Troie».

Certains passages peuvent être lus de bien des points de vue. Ce n'est pas par hasard que je cite: «Il y en a pour dire que l'injustice entre soi n'est pas l'injustice (...) qu'entre soi il ne peut y avoir de crime et qui vont se réjouissant des torts commis, du moment que c'est entre soi.»[1] «Les judas sont très bien accueillies dans le carnaval. On pourrait même dire qu'elles en sont les reines (...) J'affirme qu'un judas ne se fait pas toute seule, il faut que les autres l'y aident. Ah! on les voit les zélées acolytes se multiplier!»[2] «Je n'ai pas trouvé de morale à ma fable, mais seulement comme en filigrane le tracé d'un principe qui les résume tous et qui est: ni dieux ni déesses, ni maîtres ni maîtresses.»[3]

Justement parce que ce texte se présente comme de courtes fables allégoriques, il permet une réflexion qui transcende les contextes spécifiques de celles qui le liront.

Le deuxième inédit, «Le Cheval de Troie,» est une communication sur l'impact de l'oeuvre littéraire comme machine de guerre, donnée par Monique Wittig dans plusieurs universités américaines. L'idée avancée n'est pas très originale mais elle a peut-être besoin d'être rappelée dans les milieux militants: ce ne sont pas les idées qui font avancer la littérature mais les formes, l'impact des mots, qui doivent avoir «le même effet sur le lecteur, le même choc que s'il les lisait pour la première fois».[4]

Suivent plusieurs études sur l'oeuvre de Monique Wittig qui méritent notre attention mais dont il est impossible, ici, de parler. Il faut également signaler dans ce numéro deux intéressants documents iconographiques: «Le Voyage sans fin» (le spectacle conçu à partir du *Quichotte* joué à Paris en juin 1985), dont les images, de Léna Vandrey, sont extrêmement belles ainsi que celles qui illustrent le «Cycle des amantes imputrescibles,» de la même peintre, accompagnées des textes de Wittig qui s'y réfèrent, dans *Le Corps lesbien*.

À plus d'un titre, ce numéro spécial de *Vlasta* mérite d'être lu et relu[5] ainsi que les trois numéros qui le précèdent. Car *Vlasta* n'est pas seulement une revue de qualité. Bien que publiée en France, cette revue laisse une large place aux Québécoises: Nicole Brossard, Marie-Claire Blais, Jeanne d'Arc Jutras, pour ne nommer qu'elles, ont été interviewées ou publiées dans ses pages. Grâce à des auteures cosmopolites comme Michèle Causse – dont nous avons aussi des textes de création –, on se tient très au courant de ce qui se fait au Québec. À preuve, l'entrevue avec Michèle Jean lors de la publication de *L'Histoire des femmes au Québec depuis 400 ans*. Des études intéressantes aussi sur des Américaines: Djuna Barnes, Gertrude Stein, et des textes de Barbara Deming, Mary Daly, Marylin Frye, etc.

Lors de son passsage à Montréal pour le lancement de ce numéro spécial de *Vlasta*, Suzette Triton, directrice de la publication, soulignait combien cette ouverture internationale – et francophone particulièrement – tenait au coeur du collectif Mémoires/Utopies comme faisant partie de l'utopie amazonienne. Cette revue, tirée au prix d'efforts innombrables (et bénévoles), mérite un plus large accueil.

GLORIA ESCOMEL

1/ *Vlasta*, n° 4, «Isolationnistes ou isolées», p. 24.

2/ *Ibid*, n° 3, «Y a-t-il à boire? Y a-t-il à manger», p. 35.

3/ *Ibid*, p. XX.

4/ *Ibid*, p. 39.

5/ On peut se le procurer à Montréal aux librairies L'Androgyne et Aube-épine ou, par abonnement, au collectif Mémoires/Utopies, B.P. n° 130, 75663, Paris Cedex 14.







Cinéma

Le film d'Ariane de Josée Beaudet, un très beau documentaire sur l'histoire des femmes au Québec et des moeurs de notre société de 1925 à 1980, sera à l'affiche à la salle Le Milieu du 17 janvier au 27 février prochains.

Cinémama 1985 – Sa langue, sa voix. Suite et fin d'une série de projections de films et de vidéos sur des sujets d'actualité. Le thème de la sexualité est abordé le 1er décembre, celui des femmes de toutes les races les 6, 7 et 8 décembre et en finale, le 14 décembre, sera projeté un des grands films de femmes au cinéma, *Maedchen in Uniform.*



Danse

Art du mouvement au Piano Nobile de La Place des Arts présente Julie West Dance Foundation d'Ottawa le 28 novembre à midi et la troupe Les Sortilèges le 5 décembre à la même heure.

Musique

Sons et brioches au Piano Nobile de La Place des Arts recevra le 1er décembre Ian Verreault, claveciniste, qui interprétera des oeuvres de J.S. Bach et de Haendel ainsi que la harpiste Lucie Gascon le 15 décembre, pour un concert de Noël, avec des oeuvres de Grandjany, Debussy, Bartok, Dusseck et Salzedo.

Spectacle

Omnibus présente *Deux contes parmi tant d'autres pour une tribu perdue* de René-Daniel Dubois jusqu'au 8 décembre à l'Espace libre. Billets: 12 $.

Théâtre

À cinquante ans, elle découvrait la mer de Denise Chalem sera à l'affiche du 13 novembre au 4 janvier. Les comédiennes Christiane Proulx et Lénie Scoffié se partageront la scène du Café de la Place dans un passionant duo mère fille.

Billets: 9 $ aux guichets de la Place des Arts.

Les Gars de Québec de Michel Tremblay au théâtre Port-Royal de la Place des Arts jusqu'au 7 décembre. Une pièce drôle sur un sujet sérieux et universel: la corruption.

La Cuisine d'Arnold Wesker sera présentée du 21 novembre au 21 décembre au théâtre du Nouveau Monde. Cette comédie dramatique créée en 1959, à Londres nous donne à voir la cuisine d'un grand restaurant comme un microcosme de notre société de production. Avec 26 comédiens-nes sur scène. 861-0563.

Voisin voisine jusqu'au 7 décembre au bar-théâtre de La Dame de coeur, à Upton, avec Gisèle Bourret, France La Bonté et Claude Marquis dans une comédie de Christian Bédard. (514) 549-4617.

Le théâtre du Gros Mécano nous présente *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon* de Denis Chouinard et Nicole-Marie Rhéault du 3 au 15 décembre à la Maison Théâtre. 288-7211.

Le théâtre de la Vieille 17 présente *Le Nez* de Isabelle Cauchy et Robert Bellefeuille d'après une nouvelle de Gogol. Du 16 décembre au 5 janvier à la Maison Théâtre.

Expos

Articule, 4060, boul. Saint-Laurent, # 106, 842-9686: Céline Surprenant et Paul Smith, peintures, du 4 au 22 décembre.

Galerie Joyce Goldman, 4012, rue Drolet, 844-4569: «Wearable Art Show», du 5 au 21 décembre.

Galerie Noctuelle, 307, rue Sainte-Catherine ouest, # 555, 845-5555: Tatiana Demidoff-Séguin, «Remparts et Boucliers», sculptures, du 30 novembre au 21 décembre.

Galerie Samuel Lallout, 1620, rue Sherbrooke ouest, 935-5455: Claude Simard, James Hansen, Barbel Rothaar, du 10 décembre au 15 janvier.

Galerie Skol, 3981, boul. Saint-Laurent, # 810, 288-6636: Colette Laliberté, peintures, du 4 au 22 décembre.

Interaction, Place du Parc, 3575, av. du Parc, 845-1907: «Format», exposition de groupe, du 15 décembre au 12 janvier.

Powerhouse, 3738, rue Sainte-Dominique, # 203, 844-3489: «Filiations», exposition de groupe multimédia, du 23 novembre au 14 décembre, «À la carte n° 2», cartes fabriquées par des artistes, du 19 au 22 décembre.

Centre Saidye Bronfman, 5170, Côte Sainte-Catherine, 739-2301: «Les peintures de Pedros et Caprani», du 3 décembre au 7 janvier.

Musée d'art contemporain, Cité du Havre, 873-2878: «Écrans politiques»; Pierre Granche, installation, du 17 novembre au 12 janvier; «La photographie du Bauhaus», du 17 novembre au 5 janvier.

Musée des arts décoratifs, rue Sherbrooke et Pie-IX, 259-2575: «Alvaar Aalto: meubles et objets en verre», du 14 novembre à la fin janvier.

Musée des beaux-arts, 1379, rue Sherbrooke ouest, 285-1600: «James Wilson Morrice», du 6 décembre au 2 février.

Musée McCord, 690, rue Sherbrooke ouest, 392-4778: «John Ostell, architecte et arpenteur», jusqu'en janvier.

Si vous déménagez....

Collez ici l'étiquette portant votre ancienne adresse et votre numéro d'abonnée

Nouvelle adresse

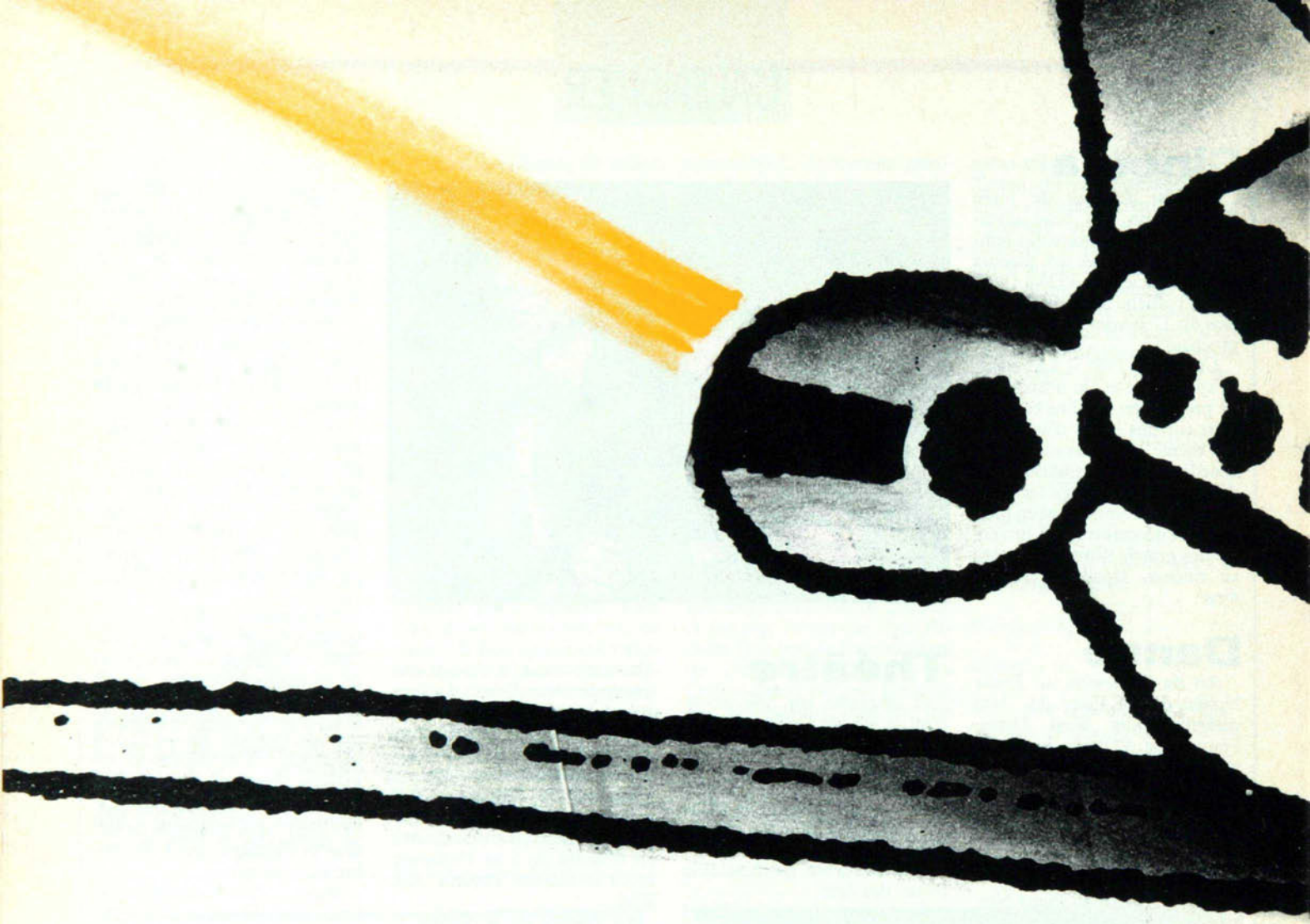
Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code Postal _____

N° d'abonnée _____

S.V.P. Faire parvenir ce formulaire à :
La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC, H2W 2M4



ENVOLEZ-VOU

avec La Vie en rose pour la République Dominicaine grâce à la collaboration de la compagnie Nouvelles Frontières. En vous abonnant, réabonnant ou en abonnant une amie vous pouvez gagner deux billets d'avion d'une valeur maximale de 1 000 $ à utiliser entre le 9 mars et le 30 avril 1986. L'hébergement, les repas, les assurances ainsi que les taxes sont aux frais de la personne gagnante.

Le tirage sera effectué dans les bureaux de La Vie en rose, le 14 février 1986 à midi.

Les règlements de ce concours sont affichés à La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, Québec H2W 2M4



S...

1 an
10 numéros
(36 % de réduction sur le prix en kiosque)
19$

2 ans
20 numéros
(44 % de réduction)
33$

3 ans
30 numéros
(49 % de réduction)
45$

☐ Nouvel abonnement ☐ Réabonnement à partir du numéro_____

NOM PRÉNOM

ADRESSE

VILLE PROVINCE

CODE POSTAL TÉLÉPHONE

☐ 1 An/10 numéros 19 $
☐ 2 Ans/20 numéros 33 $
☐ 3 Ans/30 numéros 45 $
☐ Chèque ☐ Visa

☐ À l'étranger 30 $
☐ Par avion 44 $

☐ MasterCard

Numéro de la carte Expiration

☐ J'abonne une amie

NOM PRÉNOM

ADRESSE

VILLE PROVINCE

CODE POSTAL TÉLÉPHONE

☐ 1 An/10 numéros 19 $
☐ 2 Ans/20 numéros 33 $
☐ 3 Ans/30 numéros 45 $

☐ À l'étranger 30 $
☐ Par avion 44 $

Cette offre est valable jusqu'au 31 janvier 1986.

Illustration : Diane O'Bomsawin

VOUS ÊTES EN AMOUR AVEC LA VIE EN ROSE?

Protégez-la pour toujours avec cette superbe reliure et complétez votre collection dès maintenant!

Offre spéciale
pour seulement
5,95$ (si vous êtes abonnée)
ou
6,95$ (si vous ne l'êtes pas encore)
+ 1$ de frais de manutention

3. Septembre 1981
Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir
4. Décembre 1981
La nouvelle famille et la loi 89
7. Septembre 1982
Mises à pied, mises au pas?
8. Novembre 1982
D'une mère à l'autre, dossier maternité
10. Mars 1983
Les femmes en prison
11. Mai 83
Bouffer, c'est pas d'la tarte!
12. Juillet 83
Une fourmi flottait dans sa margarita
13. Septembre 1983
Apprivoiser l'informatique
14. Novembre 1983
Les femmes veulent renégocier le syndicalisme
16. Mars 1984
Simone de Beauvoir, féministe
17. Mai 1984
Marie Cardinal, entrevue
18. Juillet 1984
Histoires d'amour et d'eau salée
19. Septembre 1984
OH BOY! Jean-Paul et l'Église des hommes
20. Octobre 1984
Spécial U.S.A., Les américaines et le pouvoir
21. Novembre 1984
Quelle voyageuse êtes-vous?
22. Décembre 84-Janvier 85
Spécial littérature pour enfants
23. Février 1985
Vive les sages-femmes!
24. Mars 1985
Les féministes se critiquent!
25. Avril 1985
La garde partagée, Piège ou libération?
26. Mai 1985
Lise Payette fait le point
27. Juin 1985
Louise Roy à la CTCUM
Fera-t-il beau dans le métro?
28. Juillet 1985
Tenter l'érotique
29. Septembre 1985
Le phénomène Marois
30. Octobre 1985
Diane Dufresne all-dressed
31. Novembre 1985
Des hommes pour le dire

☐ 6,95$ mon no. d'abonnée est .....
☐ 7,95$ Frais de poste et de manutention inclus pour chaque reliure demandée
☐ par chèque ☐ Visa ☐ Master Card

No. carte ..... Expiration.....

Signature ..... Tél.....

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Code postal.....

Allouez de 4 à 6 semaines pour la livraison
LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

Nom .....

Adresse .....

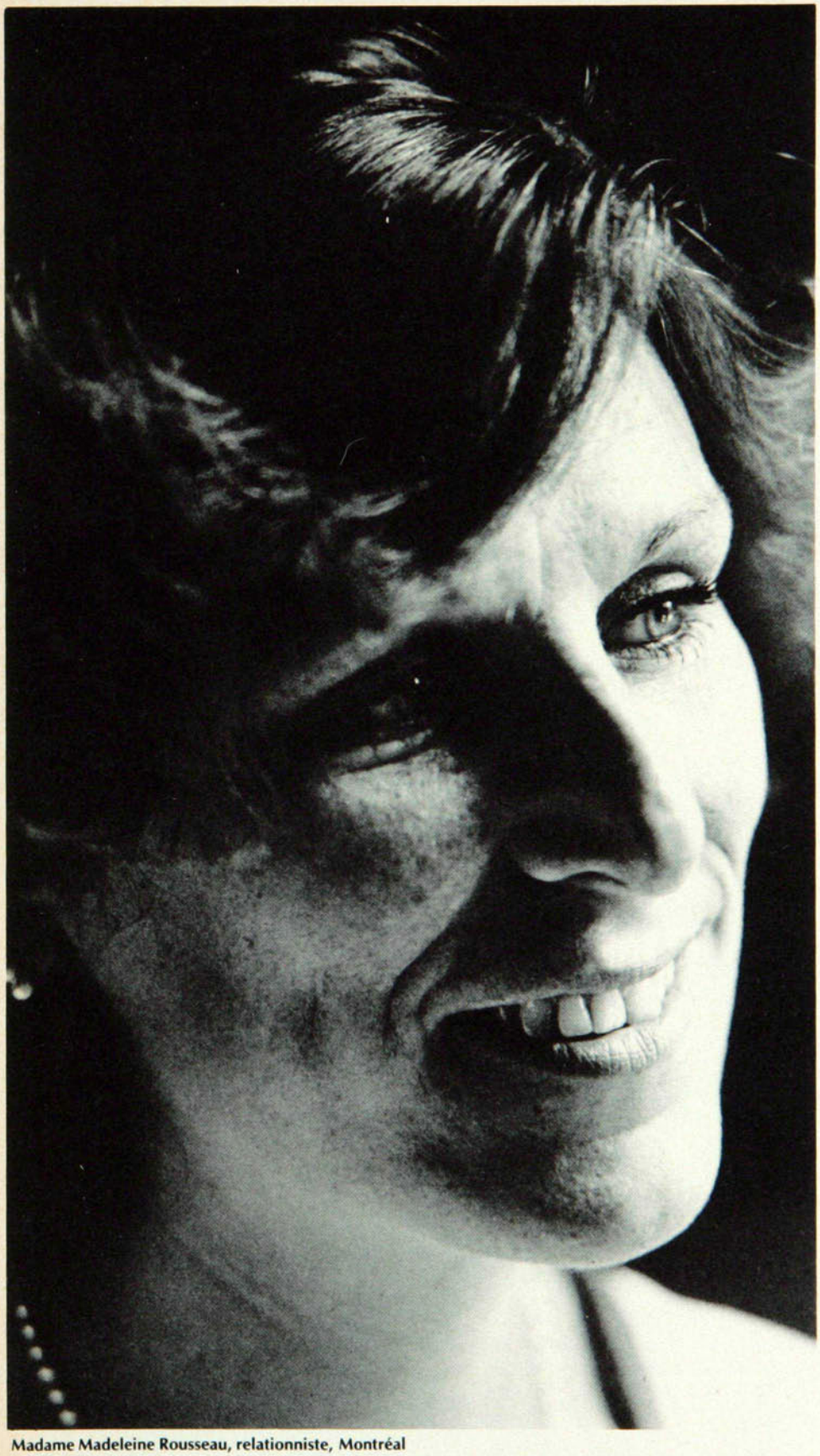
Code postal ..... Tél.: .....

Ci-inclus un chèque ou mandat-poste au montant de ..... 2,50$ par numéro
LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

3	4	7	8	10	11	12	13	14	16
☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
17	18	19	20	21	22	23	24	25	26
☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
27	28	29	30	31					
☐	☐	☐	☐	☐					



Photo : Manik Boudreau



Madame Madeleine Rousseau, relationniste, Montréal

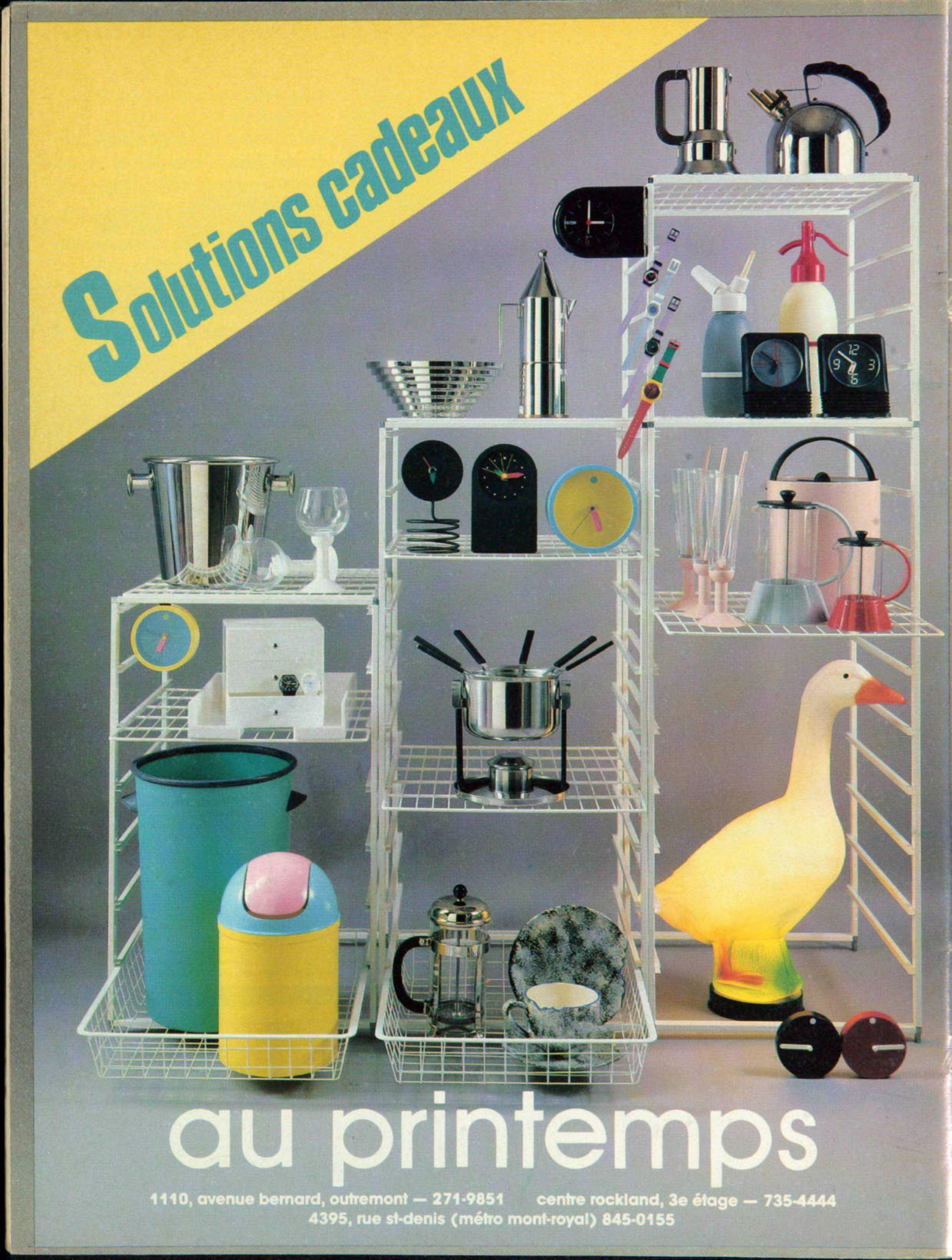
"À la caisse Desjardins, je me sens à l'aise de poser toutes mes questions, que ce soit concernant l'épargne ou le crédit. Je suis écoutée et comprise, bien conseillée et bien servie. C'est ce que j'apprécie chez Desjardins".

Madeleine Rousseau

Puisez dans nos ressources.

Chez Desjardins, toutes nos ressources sont à la disposition de la femme d'aujourd'hui. Ces ressources sont vos ressources car Desjardins, c'est votre coopérative. Qu'il s'agisse d'un projet personnel ou d'entreprise, entrez chez Desjardins.

Desjardins
Une ressource naturelle.


Solutions cadeaux
au printemps
1110, avenue bernard, outremont — 271-9851
centre rockland, 3e étage — 735-4444
4395, rue st-denis (métro mont-royal) 845-0155